

## LETRE 40

Ecrit peu après l'an 387

*Il demande audience à l'empereur. Au sujet de la synagogue.*

Au Prince très clément et au très heureux Empereur Auguste, Ambroise évêque.

1. Je suis en tout temps, très heureux Empereur, accablé de soins continuels. Mais je n'ai jamais ressenti de plus cruelle agitation que celle où je me trouve à présent, lorsque je vois que je dois prendre garde qu'on ne m'accuse de vous laisser en danger de commettre un sacrilège. Ainsi je vous conjure d'écouter patiemment ce que j'ai à vous dire. Car si je suis indigne que vous m'écoutez, je ne suis pas moins indigne que vous me chargiez d'offrir pour vous le sacrifice, et de porter à l'autel vos vœux et vos prières. Pourrez-vous ne pas écouter celui que vous voulez que Dieu écoute lorsqu'il prie pour vous ? N'écoutez-vous pas celui qui parle pour soi-même, après l'avoir écouté avec bonté lorsqu'il vous parlait pour les autres ? Et ne craignez vous pas le jugement que vous formerez de moi, puisque si vous me rebutez indigne d'être écouté de vous, vous me rendrez indigne d'être écouté de Dieu lorsque je lui parlerai en votre faveur ?

2. De plus, il ne convient ni à un empereur d'ôter la liberté de parler, ni à un évêque de ne pas dire ce qu'il pense. Car rien ne rend un souverain si aimable et ne lui attire tant l'affection du peuple, que d'aimer la liberté dans les officiers mêmes qui servent sous lui et qui lui sont soumis; y ayant cette différence entre les bons et les mauvais princes, que les bons aiment la liberté, et les mauvais la servitude. Il n'est rien aussi pour un évêque de plus dangereux devant Dieu y de plus déshonorant devant les hommes que de ne pas déclarer librement ce qu'il pense. Car il est écrit : *Je parlais des témoignages de votre loi devant les rois, et je n'en avais point de confusion.* Et ailleurs : *Fils de l'homme je vous ai établi pour sentinelle à la maison d'Israel ... si le juste abandonne sa justice, et qu'il commette l'iniquité; parce que vous ne l'avez pas remontré, c'est-à-dire, parce que vous ne l'avez pas averti de se tenir sur ses gardes, la mémoire de toutes les actions de justice qu'il avait faites sera effacée; mais je vous redemanderai son sang. Que si vous avertissez le juste afin qu'il ne pêche point et qu'il ne tombe point dans le péché; il vivra de la vraie vie parce que vous l'avez, averti, et vous aurez ainsi délivré votre âme.* (Ez 3,18-19)

3. J'aime donc mieux, Auguste Empereur, avoir part avec vous aux biens qu'aux maux de la vie future. C'est pourquoi le silence d'un évêque doit déplaire à votre clémence, et sa liberté lui plaire; mon silence ne pouvant que vous être funeste et dangereux, au lieu que ma liberté vous sera avantageuse et salutaire. Je ne suis donc pas importun. Je ne me mêle pas de ce dont je ne suis pas chargé. Je ne m'ingère pas dans les affaires d'autrui. Mais je fais mon devoir. J'obéis aux commandements de notre Dieu. Et je le fais premièrement parce que je vous aime, que je vous honore, que je suis animé d'un saint zèle pour votre salut; et si l'on ne m'accorde pas tous ces sentiments ou qu'on me les interdise, j'ajoute que je le fais de peur d'offenser Dieu. Si le danger que je cours vous mettait en sûreté, je m'y exposerais patiemment pour l'amour de vous, mais non pas volontiers; car j'aime bien mieux que vous soyez agréable à Dieu et comblé de gloire sans qu'il m'en coûte aucun danger. Mais si mon silence et ma dissimulation me rendent plus coupable sans vous exempter de péché, j'aime mieux que vous me traitiez d'importun, que de me regarder comme un homme inutile et couvert de confusion; d'autant qu'il est écrit dans l'apôtre saint Paul dont vous ne pouvez rejeter la doctrine : *Pressez les hommes à temps, à contre-temps, reprenez, suppliez, menacez, sans vous lasser jamais de les tolérer et de les instruire.*

4. Nous avons donc un maître auquel nous ne saurions déplaire sans un danger extrême; surtout puisque les empereurs ne trouvent pas mauvais que chacun s'acquitte de sa charge, et que vous souffrez patiemment que les particuliers, chacun selon son devoir, vous fassent des représentations, et que vous repreniez même ceux qui ne le sont pas selon leur rang et leur état. Si donc cette conduite vous est agréable dans ceux qui vous ont promis une soumission particulière, la désapprouverez-vous dans les évêques qui ne vous disent pas ce qu'ils veulent, mais ce que Dieu leur ordonne. Vous savez ce que nous lisons dans l'Evangile : *Lorsque vous serez, présentés devant les rois et les magistrats, ne vous mettez pas en peine comment vous leur parlerez, car ce que vous devez leur dire vous sera donné à l'heure même, puisque ce n'est pas vous qui parlez, mais que c'est l'Esprit de votre Père qui parle en vous.* (Mt 10,19) Cependant je ne crains pas tant de n'être pas écouté, lorsque je parle pour des affaires qui intéressent la République, quoiqu'il faille y garder les lois de la justice. Mais dans la cause de Dieu, qui

écoutez-vous, si vous n'écoutez pas un évêque toujours mis à un plus grand danger lorsque Dieu est offensé ? Qui osera vous dire la vérité, si un évêque n'en a pas la hardiesse ?

5. Je connais votre piété, votre clémence, votre douceur, votre tranquillité, votre foi, la crainte de Dieu que vous avez dans le coeur. Mais il arrive souvent que nous sommes trompés dans certaines affaires. Il est des gens qui ont le zèle de Dieu, mais c'est un zèle qui n'est pas selon la science. Je crois donc qu'il faut prendre garde que cette illusion n'arrive à des âmes pleines de candeur. Je connais quelle est votre piété envers Dieu, quelle est votre douceur pour les hommes. Je vous suis attaché par les bienfaits dont votre bonté m'a comblé. Voilà pourquoi ma crainte augmente, ma peine redouble dans l'inquiétude où je suis, que vous ne me condamnerez vous-même dans la suite de ce que, ou par ma dissimulation ou par ma flatterie vous n'avez pas évité de commettre une faute. Si je voyais que quelqu'un pêchât contre moi, je ne devrais pas me taire, puisqu'il est écrit : si votre frère pêche contre vous, corrigez-le d'abord, reprenez-le ensuite en présence de deux ou trois témoins, s'il ne vous écoute pas, dites-le à l'Eglise. Me tairai-je donc quand il s'agit de la cause de Dieu ? Voyons maintenant ce qui fait le sujet de ma crainte.

6. Le comte d'Orient qui commande les troupes de ces quartiers, a rapporté qu'on a brûlé une synagogue, et que l'évêque du lieu a été l'auteur de l'incendie. Vous avez ordonné qu'on punît les autres, et que l'évêque fut obligé de rebâtir à ses dépens la synagogue. Je ne dis pas qu'il aurait fallu attendre que l'évêque fut convenu du fait. Car les évêques apaisent les tumultes, aiment la paix, à moins qu'ils ne soient vivement touchés du mépris qu'on a pour Dieu, ou de l'injure qu'on fait à l'Eglise. Si cet évêque a été trop prompt et trop ardent à brûler la synagogue, et qu'il soit faible et timide dans le jugement, n'appréhendez-vous point, Auguste Empereur, qu'il se soumette à votre arrêt ? Ne craignez-vous pas qu'il tombe dans la prévarication ?

7. Ne craignez-vous pas aussi, ce qui arrivera, que cet évêque résiste dans ses réponses au comte que vous lui avez donné pour juge ? Le Comte sera donc réduit d'en faire ou un prévaricateur ou un martyr. Tous les deux partis sont indignes de votre règne. Tous les deux sont l'image d'une persécution, si on le force ou de tomber dans la prévarication ou de souffrir le martyre. Vous voyez quelle sera l'issue de cette affaire. Si vous croyez cet évêque plein de courage, prenez garde d'en faire un martyr; si vous le croyez faible et lâche, épargnez-lui une chute. On se charge d'un double péché en faisant tomber un faible dans le précipice.

8. Si on lui propose cette condition je crois qu'il dira qu'il a jeté lui-même le feu dans la synagogue, qu'il a excité la sédition, et qu'il a rassemblé le peuple pour ne pas perdre l'occasion du martyre, et s'exposer au supplice comme étant plus fort pour en délivrer les faibles. Heureux mensonge par lequel il obtiendra aux autres leur absolution, et à lui-même une gloire immortelle. Voilà, Auguste Empereur, ce que j'ai demandé, que vous fixiez plutôt tomber sur moi le poids de votre vengeance, et que vous m'imputassiez cette action, si vous la regardez comme un crime. Pourquoi appelez-vous des absents en jugement ? Je suis présent. Je me confesse coupable. J'avoue hautement que c'est moi qui ai brûlé la synagogue; que c'est moi certainement qui ai donné l'ordre à ceux qui l'ont brûlée, afin qu'un lieu où on renonçait Jésus Christ fût détruit. Si on m'objecte d'où vient que je n'ai pas brûlé la synagogue de Milan ? Je réponds que Dieu ayant commencé à le faire, ma main est devenue inutile; et pour dire la vérité, ce qui m'a retenu, c'est que je ne croyais pas que ce fût un cas digne de punition. A quoi bon l'aurais-je fait puisque personne ne devant m'en punir, j'aurais été sans récompense ? Ces entreprises nous font en quelque sorte rougir, mais lorsque nous les omettons, elles nous privent de la grâce que nous aurions méritée en empêchant que Dieu soit offensé.

9. Je veux bien cependant que personne, comme je l'ai demandé à votre clémence, n'aille trouver cet évêque pour l'obliger à cette réparation, et quoique je n'ai pas encore vu que votre rescrit soit révoqué, supposons pourtant qu'il est révoqué en effet. S'il arrive que d'autres plus timides viennent offrir, par la crainte de la mort, une partie de leurs biens pour rebâtir la synagogue, ou que le comte, aussitôt qu'il sera assuré que la chose est réglée, ordonne qu'on la rétablisse de l'argent des chrétiens, qu'arrivera-t-il ? Vous aurez, Auguste Empereur, un comte qui sera devenu un prévaricateur; et vous osez lui confier vos armées toujours victorieuses, mettre le Labarum, cet étendard consacré par le nom de Jésus Christ, entre les mains d'un homme qui a rétabli une synagogue, laquelle ne connaît pas Jésus Christ. Faites porter le labarum dans la synagogue, voyons si les juifs ne feront point de résistance.

10. La maison destinée à la perfidie des juifs sera donc construite des dépouilles de l'Eglise, et le patrimoine que les chrétiens ont acquis par la faveur de Jésus Christ sera transporté en don à ses perfides ennemis ? Nous lisons qu'on a bâti autrefois des Temples aux idoles du butin qu'on avait fait sur les Cimbres ou sur d'autres barbares. Les juifs mettront sur le frontispice de leur synagogue cette inscription : Temple d'impiété fait des dépouilles des chrétiens.

11. Mais le motif de conserver l'ordre public, Auguste Empereur, fait impression sur votre esprit ? Lequel devez vous préférer, un zèle apparent de l'ordre, ou la cause de la religion ? Il faut que dans cette occasion la piété l'emporte sur la police.

12. N'avez-vous pas oui dire, Auguste Empereur, que Julien ayant voulu rétablir le Temple de Jérusalem, les ouvriers qui nettoyaient les vieux fondements furent consumés par le feu miraculeux ? N'appréhendez-vous pas que cela n'arrive encore maintenant; Ne suffit-il pas que Julien ait donné un tel ordre pour vous détourner d'en donner un pareil ?

13. Voyons pourtant ce qui fait impression sur votre esprit ? Est-ce parce qu'on a brûlé un édifice public quel qu'il soit, ou seulement une synagogue ? Si vous êtes fâché qu'on ait brûlé un chétif bâtiment, car que pouvait-il y avoir de considérable dans un château assez inconnu ? Ne vous souvenez-vous pas, Auguste Empereur, de combien de préfets on a brûlé les palais à Rome sans que personne en ait tiré vengeance ? Ou si quelqu'un d'entre les Empereurs a fait châtier sévèrement les incendiaires, il n'a fait que rendre odieux celui qui avait souffert cette perte. Lequel donc serait le plus juste, ou qu'on punît l'incendie de quelques maisons du bourg de Callinique, ou celui des palais magnifiques de Rome ? Si pourtant il était à propos de punir pour un tel sujet. La maison épiscopale de l'évêque de Constantinople été brûlée depuis peu, et le fils de votre clémence intercédâ auprès de vous afin que vous ne vengeassiez ni son injure, c'est-à-dire, l'injure faite au fils de l'Empereur, ni l'incendie de la maison épiscopale. Ne faites-vous pas réflexion que si vous ordonnez qu'on punisse cet incendie, votre fils pourra de nouveau intercéder auprès de son père pour l'empêcher ? Mais le père a parfaitement bien fait d'accorder cette grâce à son fils. Car il était digne du fils qu'il commençât par pardonner son injure. Ainsi les faveurs ont été admirablement partagées. Le fils a été prié d'oublier son injure. Le père a été prié de pardonner l'injure faite à son fils. Par là il paraît que vous ne refusez rien à votre fils. Prenez garde que vous n'ayez quelque réserve pour Dieu même.

14. Il ne faut donc pas faire tant de bruit pour une pareille cause, ni punir si sévèrement le peuple pour avoir brûlé cet édifice, encore moins pour avoir brûlé une synagogue, c'est-à-dire, un lieu de perfidie, une maison d'impiété, un réceptacle de folie que Dieu a condamné lui-même au feu; selon que nous lisons dans le prophète Jérémie où le Seigneur notre Dieu dit : *Je traiterai cette maison où mon nom a été invoqué, dans laquelle vous mettez votre confiance, et que je vous ai donnée et à vos pères, comme j'ai traité Silo. Je vous rejetterai de ma face comme j'ai rejeté vos frères, et tous les enfants d'Ephraïm. Et vous prophète ne priez pas pour ce peuple, et ne demandez pas miséricorde pour les juifs. Ne vous approchez pas de moi pour intercéder en leur faveur. Car je ne vous exaucerai point. Ne voyez-vous pas ce qu'ils font dans les filles de Juda ?* (Jer 9,14) Dieu défend de prier pour eux, et vous vous chargez de les venger ?

15. Si je voulais agir ici par le droit des gens, je rapporterais combien de basiliques et d'églises les Juifs ont brûlé sous le règne de Julien, deux à Damas dont l'une est à peine rétablie, mais aux dépens de l'Eglise, non de la synagogue; l'autre n'est qu'un affreux amas de ruines. On a brûlé des basiliques à Gaza, à Ascalon, à Berite, et presque dans tous ces lieux personne n'en a demandé la punition. Les gentils et les juifs ont aussi brûlé à Alexandrie la basilique de toutes les autres la plus belle et la plus magnifique. L'Eglise n'a pas été dédommagée de ces pertes, et la synagogue le sera ?

16. Dédommagera-t-on encore les Valentiniens de leur temple brûlé ? Et qu'est-ce que ce temple sinon un lieu où s'assemblent des gens pires que des païens ? Car si ceux-ci invoquent le nom de douze divinités, les Valentiniens révèrent trente-deux éons qu'ils appellent dieux. Cependant j'ai appris qu'en leur faveur il était ordonné qu'on punirait les moines d'avoir brûlé ce temple bâti à la hâte dans un village, parce qu'ils n'avaient pû souffrir l'insolence de ces hérétiques qui s'opposaient à leur marche, dans le temps qu'ils allaient chantant des psaumes selon l'ancien usage pour célébrer la fête des saints martyrs Machabées.

17. Combien s'en trouvera-t-il parmi eux qui s'offriront volontiers à la mort, en se souvenant que du temps de Julien celui qui renversa l'autel, <sup>1</sup>et qui interrompit le sacrifice, fut condamné par le juge et reçut la couronne du martyr ? Aussi le juge qui instruisit son procès, ne fut jamais regardé que comme un persécuteur; personne ne voulut plus désormais ni le saluer, ni lui accorder le baiser de paix, et s'il n'était pas déjà mort, je craindrais, grand Empereur, que vous ne lui fissiez sentir le poids de votre vengeance; quoiqu'il n'ait pas évité celle de Dieu qui l'a puni dans la personne de son fils qui devait être son héritier, et qui est mort avant lui.

18. On rapporte encore qu'on a écrit au juge à qui il était ordonné de connaître de cette affaire, qu'il n'aurait pas dû vous en instruire, mais punir les coupables, et informer pour savoir en

---

<sup>1</sup> C'était Emilien de Dorosthore.

quoi consistent les dons qu'on a enlevés. Je passe tout le reste sous silence. Les juifs ont brûlé les basiliques et les églises, et on ne les a obligés à aucune restitution, on ne leur a rien redemandé, on n'en a point fait d'information. Qu'a pu posséder une synagogue bâtie dans un château situé à l'extrémité de l'empire ? Tout ce qui y était, quel qu'il fût, n'était pas grand-chose, il n'y avait rien de précieux, rien de riche. Et de plus, qu'a-t-on pu prendre aux juifs qui durant l'incendie, se défendaient vigoureusement ? Ce sont là leurs artifices ordinaires. Ils ne songent qu'à nous calomnier, afin que sur ces plaintes on donne une commission extraordinaire à quelque officier d'armée, et qu'on envoie des soldats qui diront peut-être ce qu'ils ont déjà dit ici une fois, avant Auguste Empereur, que vous fussiez venu à Aquilée : comment Jésus Christ se déclarera-t-il notre protecteur si nous portons les armes pour les juifs contre Jésus Christ, si l'on nous fait marcher pour venger les juifs ? Ils ont perdu leurs armées, et ils veulent perdre les nôtres.

19. De plus, quel affreux amas de calomnies ne publieront-ils pas, puisqu'ils n'ont pas craint de rendre un faux témoignage contre Jésus Christ et de le perdre par leurs calomnies ? A quelles impostures n'auront pas recours ces hommes vendus aux mensonges, et aveuglés sur les choses de Dieu ? Qui n'accuseront-ils pas d'être les auteurs de la sédition ? Ne mettront-ils pas en justice ceux-mêmes qu'ils ne connaissent point, afin d'avoir la satisfaction de voir un nombre infini de chrétiens chargés de chaînes, les fidèles mis tous le joug de la servitude, les serviteurs de Dieu renfermés dans d'obscures prisons, condamnés à perdre la tête, consumés par le feu, ou destinés à travailler aux mines, et prolonger par là leurs peines et leurs supplices.

20. Quoi pourrez-vous, auguste Empereur, vous résoudre de fournir aux juifs un sujet de triomphe sur l'Eglise de Dieu ? Leur laisserez-vous ériger un trophée sur le peuple qui adore Jésus Christ ? Procurerez-vous cette joie à des perfides ? Ajouterez-vous cette fête à celles de la Synagogue ? Ferez-vous verser des pleurs et des larmes à l'Eglise ? Les juifs, n'en doutez pas, mettront ce jour parmi leurs fêtes, et le compteront parmi ces solennités où ils ont triomphé des Amorrhéens ou des Cananéens, et où ils ont été délivrés de la puissance de Pharaon roi d'Egypte, ou de la main de Nabuchodonosor roi de Babylone. Ils ajouteront cette nouvelle solennité pour marquer qu'ils ont triomphé du peuple de Dieu.

21. Et quoiqu'ils prétendent n'être pas soumis aux lois romaines, en sorte qu'ils croient commettre un crime de les observer, ils veulent néanmoins maintenant que les lois romaines servent à les venger. Où étaient ces lois lorsqu'ils mettaient le feu au toit des basiliques. Si Julien n'a pas vengé l'Eglise parce qu'il était Apostat, vous, auguste Empereur, vengerez-vous le tort fait à la Synagogue, parce que vous êtes chrétien ?

22. Après cela que vous dira Jésus Christ ? Ne vous souvenez-vous pas du discours que le prophète Nathan tint de sa part au saint roi David ? Je vous ai choisi parmi vos frères dont vous étiez le dernier, et d'un particulier je vous ai fait empereur. J'ai placé vos enfants sur le trône impérial. J'ai soumis à votre puissance les nations barbares. Je vous ai donné la paix. Je vous ai amené captif votre ennemi, le livrant à votre discrétion. Vous manquiez de blé pour la subsistance de votre armée. Je vous ai ouvert par la propre main de vos ennemis les portes de leurs villes et leurs magasins. Ils vous ont fourni eux-mêmes les vivres qu'ils avoient préparés pour leurs troupes. C'est moi qui ai dérangé les projets de votre rival, et qui l'ai porté à se dépouiller de ses avantages. J'ai tellement aveuglé cet usurpateur de l'empire, et jeté un si grand trouble dans son esprit, qu'ayant toute liberté de s'enfuir, il s'est pourtant enfermé lui-même avec tous les siens comme s'il eût appréhendé qu'il n'en échappât quelqu'un à votre victoire. J'ai rassemblé pour rendre votre triomphe complet son amiral et la flotte qu'il commandait sur mer, que j'avais auparavant dispersée par la tempête, de peur qu'il ne vint avec elle pour vous combattre. J'ai fait garder à votre armée composée de plusieurs nations indomptables une fidélité, une paix, une union aussi grande que si ce n'eût été qu'un seul peuple. Lorsqu'il y avait un extrême danger pour vous, si les barbares, selon leurs desseins, passaient les Alpes, je vous ai fait remporter la victoire dans l'enceinte de ces montagnes, afin que leur défaite ne vous coûtât point de sang. Je vous ai donc fait triompher ainsi de votre ennemi, et vous, vous ferez triompher mes ennemis de mon peuple ?

23. N'est-ce pas pour cela que Maxime a perdu l'empire, car quelques jours avant son expédition, avant appris qu'on avait brûlé à Rome une synagogue, il y envoya un édit pour la rétablir, comme étant le vengeur de l'ordre public ? ce qui fit dire aux chrétiens; il ne doit point attendre de bon succès. Cet empereur s'est fait juif. Si l'on a parlé de la sorte de son édit, que ne dira-t-on pas de sa punition si visible. D'abord il a été vaincu par les Francs, par les Saxons, il l'a été ensuite en Sicile, à Sciscie, à Pétau, enfin par toute la terre. Vous qui avez de la piété qu'avez-vous de commun avec un perfide ? Il faut détruire avec l'impie les exemples de son impiété. Le victorieux ne doit pas approuver mais condamner ce qui a causé la perte du vaincu, et ce qui l'a fait échouer.

24. Je vous ai remis devant les yeux tous ces bienfaits; non pour vous reprocher votre ingratitude, mais j'en ai fait l'énumération comme vous avant été accordés avec justice, afin que vous aimiez davantage celui de qui vous avez plus reçu. Simon ayant fait cette réponse, notre Seigneur Jésus Christ lui dit : *vous avez fort bien jugé*. Puis se tournant tout d'un coup vers cette femme qui, comme la figure de l'Eglise, a répandu de l'huile de parfum sur les pieds, il dit à Simon : *c'est pourquoi je vous déclare que beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé*. (Lc 7,44) Mais celui à qui on remet moins aime moins. C'est cette femme qui étant entrée dans la maison du Pharisien en a chassé le juif, et a acquis Jésus Christ, car l'Eglise a exclu la Synagogue. Pourquoi fait-on donc une nouvelle tentative auprès du serviteur de Jésus Christ pour obtenir que la Synagogue exclue l'Eglise de son coeur qui est le siège de fa soi et la maison de Jésus Christ.

25. Auguste Empereur, mon amour pour votre personne, et le zèle que j'ai pour votre service, m'ont engagé à vous faire dans cette lettre toutes ces représentations. Je dois tout à votre bonté. Vous m'avez comblé de bienfaits. C'est à ma prière que vous avez délivré plusieurs coupables de l'exil, de la prison, du dernier supplice; de sorte que je ne dois pas craindre, pour procurer votre salut, d'encourir même votre disgrâce; (personne n'agit avec plus de confiance que celui qui aime sincèrement et du fond du coeur. Personne, s'il consulte ses intérêts, ne doit faire du mal à un ami) de peur que je ne perde en un moment la faveur de tous les évêques qui se sont mis dans l'esprit depuis tant d'années que je puis tout auprès de vous. Cependant je ne demande pas de perdre vos bonnes grâces, mais d'éloigner le danger où votre salut est exposé.

16. Qu'y a-t-il donc en cela de fort singulier, auguste Empereur, que vous ne croyez pas devoir faire informer, ni punir une faute, sur laquelle personne jusqu'à présent n'a fait informer, que personne n'a jamais punie ? Il est bien étrange de mettre en faveur des juifs votre foi en danger. Gédeon avant tué le veau sacré, les païens s'écrièrent : que les dieux vengent eux-mêmes leur propre injure. Qui est-ce qui est chargé de venger la Synagogue ? Est-ce Jésus Christ qu'ils ont fait mourir, qu'ils ont renoncé ? Est-ce Dieu le Père ? Hé, vengera-t-il ceux qui ne reçoivent pas le Père n'ayant pas reçu le Fils ? qui est chargé de venger les hérétiques Valentiniens ? Votre piété les venge si bien, qu'elle a ordonné de les bannir des villes et leur a défendu de faire aucune assemblée. Si je vous propose la conduite de Josias ce roi si chéri de Dieu, vous condamnez en ceux-là ce qui a été approuvé en lui.

27. Si l'on se défie de moi sur ce sujet, faites assembler les évêques que vous voudrez; qu'ils examinent, auguste Empereur, ce qu'on doit faire en mettant la foi en sureté. Si vous consultez vos comtes, quand il ne s'agit que d'argent, combien est-il plus juste que vous consultiez les ministres du Seigneur dans une affaire de religion ?

28. Que votre clémence considère combien l'Eglise a d'ennemis qui lui dressent des embûches, combien d'envieux qui l'observent ? S'ils trouvent la moindre ouverture, ils la perceront des traits de leur malignité. Je parle humainement. Au reste, il paraît qu'on craint Dieu plus que les hommes, lorsqu'on le préfère avec justice aux empereurs. Si l'on regarde comme un devoir la déférence qu'on a pour un ami, pour un parent, pour un proche, j'ai jugé que je devais avec justice avoir de la déférence pour Dieu et le préférer à tous les hommes. Prenez soin, auguste Empereur, de votre salut, ou souffrez que je prenne soin du mien.

29. Que répondrai-je dans la suite, si l'on vient à savoir que les juges ayant reçu ici leur pouvoir ont fait mourir quelques chrétiens ou par l'épée, ou par les coups de bâtons, et par les fouets armés de plomb. Comment justifierai-je cette cruauté ? quelle excuse trouverai-je auprès des évêques qui gémissent amèrement qu'on détourne des fonctions du sacré ministre des prêtres qui ont servi dans leur degré des trente ans et plus, et les autres ministres de l'Eglise, pour les appliquer à des emplois civils et profanes ? Car si ceux qui portent les armes pour votre service, obtiennent leur congé après un certain temps, combien plus devez-vous avoir d'égard pour ceux qui sont engagés dans la milice spirituelle du service de Dieu. Comment, dis-je, aurai-je quelque excuse auprès des évêques qui se plaignent de l'oppression de leurs clercs, et de l'horrible violence par laquelle ils mandent qu'on renverse et qu'on ruine leurs églises ?

30. J'ai voulu donner connaissance à votre clémence d'un tel abus. Vous aurez la bonté de délibérer sur ce sujet, et d'y apporter le tempérament que vous jugerez à propos. Mais rétractez, je vous prie, et abolissez, ce rescrit qui me cause tant d'inquiétude et qui m'en cause avec raison. Vous faites tout ce que vous ordonnez qu'on fasse, ou si le juge que vous avez nommé pour le faire, ne le fait pas, j'aime mieux que vous soyez clément que si ce magistrat n'a pas exécuté ce qui lui était ordonné.

31. Vous avez encore d'autres motifs qui vous engagent à attirer sur l'empire romain et à mériter les grâces et les faveurs du Seigneur. Vous avez les princes vos enfants pour lesquels vous formez de plus hautes espérances que pour vous-même. Permettez que je vous représente

dans cet écrit que leur gloire et leur salut sont entre vos mains. Je crains que vous ne vous rapportiez au jugement d'autrui d'une cause dont vous êtes le maître. Tout est encore indécis. Je réponds pour vous à Dieu de cette affaire. N'ayez point de scrupule sur votre serment. Pourrez-vous déplaire à Dieu en corrigeant ce que vous ne corrigerez que pour procurer sa gloire ? Ne changez rien dans votre lettre, soit qu'elle soit envoyée, ou qu'elle ne le soit pas encore. Commandez seulement qu'on en écrive une autre qui soit pleine de foi et de piété. Vous pouvez corriger ce qui a été mal fait, mais il ne m'est pas permis, si vous ne le faites pas, de me taire et d'user de dissimulation.

32. Vous avez pardonné aux habitants d'Antioche leur sédition et le renversement de vos statues. Vous avez fait revenir les filles de Maxime pour les faire élever chez une de leurs parentes. Vous avez assigné des pensions sur votre trésor à la mère de votre ennemi. Tant de grandes actions que votre piété et votre foi vous ont fait faire, seront obscurcies par ce rescrit si vous ne l'abolirez. Vous donc, auguste Empereur, qui avez pardonné à vos ennemis, lorsqu'ils avaient les armes à la main, et qui leur avez donné la vie, ne suivez pas, je vous en conjure, les mouvements d'un faux zèle pour ordonner des punitions contre des chrétiens.

33. Il ne me reste plus maintenant, grand Empereur, qu'à vous prier de ne me pas rejeter avec mépris, parce que je crains et pour vous etc pour moi. C'est un saint homme qui a dit : *N'ai-je donc vécu que pour voir l'affliction de mon peuple ?* (I Ma 2,7) Que pour tomber dans la disgrâce de Dieu ? J'ai fait certainement tout ce qui se pouvait faire de plus convenable au respect et à l'honneur qui vous est dû. J'ai mieux aimé que vous m'écoutassiez dans votre palais, que d'être forcé peut-être de me faire écouter dans l'Eglise.

## LETTRE 41

Ecrit en 387

*Pour apprendre à sa soeur ce qui s'est passé au sujet de la Synagogue et du Temple des Valentiniens.*

Le frère à sa soeur.

1. Votre sainteté m'a écrit qu'elle était encore dans l'inquiétude, parce que je lui avais mandé que j'y étais moi-même. A quoi j'ai reconnu avec surprise que vous n'aviez pas reçu mes lettres, où je vous avais écrit que la tranquillité m'avait été rendue. Car lorsqu'on m'eût appris que les chrétiens, à l'instigation de l'évêque, avaient brûlé la synagogue et le temple des Valentiniens; et qu'il avait été ordonné, moi étant à Aquilée, que l'évêque rebâtirait la synagogue, et qu'on punirait les moines qui avaient mis le feu au temple des Valentiniens. Alors je me donnai souvent du mouvement pour cette affaire; mais voyant que je n'avançais de rien, je pris le parti d'écrire une lettre à l'empereur que je lui envoyai sur le champ, et aussitôt qu'il fut venu à l'Eglise, je prêchai en ces termes.

2. Il est écrit dans le Livre du prophète Jérémie : *Prenez pour vous une verge de noisetier.* Il faut examiner pourquoi le Seigneur a tenu ce discours au prophète; car il ne l'a pas fait sans raison, puisque nous lisons aussi dans le Pentateuque que la verge de noisetier d'Aaron fleurit après qu'elle eut été longtemps gardée. Il me semble que par la verge il a marqué que la fonction de prophète et l'autorité sacerdotale sont établies, non pas tant pour dire des choses agréables, que pour en infirmer d'utiles et de salutaires.

3. Voilà pourquoi Dieu ordonne au prophète de prendre une verge de noisetier, parce que cet arbre est amer dans son écorce, dur dans son noyau, et a au-dedans un fruit bon à manger, afin que le prophète sur cette ressemblance tienne des discours durs et amers, et ne craigne pas d'annoncer de tristes prédictions. De même les maximes d'un évêque paraissent durant un temps amères à quelques-uns, et sont à leur égard comme la verge d'Aaron gardée longtemps pour ceux qui faisaient semblant de n'en pas entendre parler, et cependant elle fleurit lorsqu'on la croyait entièrement séchée.

4. Aussi l'Apôtre dit : *Que voulez-vous que je fasse ? Aimez-vous mieux que j'aie vous voir la verge à la main, ou avec charité et un esprit de douceur ?* (I Cor 4) Il a d'abord parlé de la verge, et il a d'abord frappé les pécheurs comme avec une verge de noisetier, pour les consoler ensuite avec un esprit de douceur. Ainsi la douceur a rétabli dans la participation des divins Mystères le même homme que la verge en avait séparé. Il a aussi donné à son disciple de tels préceptes : *reprenez, suppliez, menacez.* (II Tim 4,2) Parmi ces préceptes il y en a deux qui sont sévères et un qui est doux. Mais l'Apôtre en a donné deux sévères dans l'intention de les adoucir; parce que comme un malade qui a une effusion de bile trouve douces les viandes et les boissons amères, et amères les plus douces et les plus agréables; de même lorsque le pécheur a le coeur ulcéré par le vice, on ne fait qu'augmenter son mal en le flattant, et en lui appliquant des remèdes trop doux, au lieu qu'on travaille à sa guérison par l'amertume de la correction.

5. Après avoir touché en peu de mots cet endroit du prophète, considérons aussi ce que porte ce qu'on a lu de l'Evangile : *Le Pharisien ayant prié le Seigneur Jésus de manger chez lui, il entra en son logis, et se mit à table. En même temps une femme de la ville qui était de mauvaise vie ayant su qu'il était à table chez le Pharisien, y vint avec un vase d'albâtre plein d'huile de parfum, et se tenant derrière lui à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes.* (Lc 7,36) Le reste fut lu jusqu'à cet endroit : *Votre foi vous a sauvée, allez en paix.* Que cette histoire de l'Evangile, ajoutait-je, est simple dans ses termes, et profonde dans les conseils qu'elle nous donne : Mais puisque ce discours est de l'Ange du grand conseil, tâchons d'en pénétrer la profondeur.

6. Notre Seigneur Jésus Christ a jugé qu'on attire plus facilement les hommes par les bien faits, et qu'on les porte plus efficacement à la pratique du bien que par la crainte, et que la charité contribue bien plus, à la correction des pécheurs que la terreur des peines. Voilà pourquoi venant au monde par une Vierge, il a fait marcher devant lui la grâce, afin de leur, accorder dans le baptême la rémission de leurs péchés, et les rendre par cette indulgence plus reconnaissants. Mais si dans la suite nous nous acquittons des devoirs d'une juste reconnaissance, il a montré dans la personne de cette femme que tous tant que nous sommes, nous recevrons la récompense de cette grâce. Car s'il nous avait seulement remis nos premiers péchés, il

semblerait être bien plus avisé que miséricordieux, et plus attentif à nous corriger, que magnifique à nous récompenser. C'est le propre d'un coeur bas de n'employer que la finesse pour gagner les hommes. Mais il est digne de Dieu d'augmenter la vertu de ceux qu'il a invités par sa grâce, par les accroissements de cette même grâce. Ainsi il nous pardonne auparavant nos péchés par le baptême, et si nous le servons fidèlement, il nous accorde dans la suite de plus grands dons; de sorte que les bienfaits de Jésus Christ sont tout à la fois des motifs qui nous portent à la vertu et des récompenses de la fidélité avec laquelle nous la pratiquons.

7. Que personne n'ait horreur du nom d'usurier. Nous avons été auparavant sous le pouvoir d'un impitoyable usurier qui ne pouvait se contenter ni se rassasier que par la mort de son débiteur. Jésus Christ étant venu dans le monde nous a trouvés accablés sous le poids de nos usures multipliées. Personne ne pouvait les payer du patrimoine de son innocence. Je ne pouvais pas avoir en moi de quoi me délivrer d'un état si fâcheux. Jésus Christ m'a apporté un moyen singulier de m'acquitter. Il m'a fait changer de créancier, puisque je n'avais pas de quoi satisfaire aux usures que j'avais contractées. Or ce n'était pas la nature, mais le péché qui nous avait rendus débiteurs. C'est par nos péchés que nous avons contracté des dettes immenses qui nous avoient assujettis à un maître, de libres que nous étions. Car on devient débiteur lorsqu'on prend de l'argent d'un usurier. Le péché a le démon pour auteur. Cet impie possède ces sortes de biens pour son patrimoine, et comme les vertus sont les richesses de Jésus Christ, les crimes sont les richesses dû démon. Il avait réduit le genre humain dans une perpétuelle captivité par les grandes usures dont il avait chargé l'héritage qu'Adam le premier de tous les hommes obligea cette dette avait transmis à ses descendants. Jésus Christ est venu dans le monde, il a offert sa mort pour nous délivrer tous de la mort. Il a versé son sang à la place du sang de tous les hommes.

8. Nous n'avons donc fait que changer de créancier, mais nous en avons toujours un; car notre dette subsiste. Il n'y a que l'usure qui soit retranchée. Notre Seigneur Jésus Christ disant à ceux qui sont dans les liens, *rompez vos chaînes, et à ceux qui sont en prison, sortez*. Vos péchés vous sont donc remis : Il les a remis à tous, et il n'est personne à qui il ne les ait pardonnés. Car il est écrit qu'en nous pardonnant nos péchés, il a effacé la cédule qui nous était contraire. Pourquoi donc gardons-nous les contrats de nos débiteurs, et voulons-nous exiger que les autres nous payent à la rigueur, lorsque nous usons volontiers de l'indulgence que notre créancier a eu pour nous ? Celui a pardonné à tous, exige de tous que chacun remette à un autre ses dettes en se souvenant qu'on lui a remis les siennes

9. Prenez garde que vous ne rendiez votre cause plus mauvaise en devenant usurier, que lorsque vous étiez débiteur; semblable à ce serviteur de l'Evangile à qui son maître relâcha toute sa dette, et qui exigea ensuite de son compagnon ce qu'il n'avait pas-lui-même payé. Aussi son maître en colère exigea à toute rigueur ce qu'il lui avait auparavant remis. Prenons donc garde qu'il ne nous arrive de même, que ne remettant pas aux autres ce qu'ils nous doivent, nous ne soyons obligés de payer ce qui nous avait été remis, selon la parole de Jésus Christ : *C'est ainsi que mon Père qui est dans le ciel vous traitera, si vous ne pardonnez chacun à votre frère du fond de vos coeurs*. Remettons peu de chose sachant qu'on nous a remis beaucoup, et comprenons que nous serons d'autant plus agréables à Dieu que nous aurons remis davantage; parce que nous sommes d'autant plus reconnaissants envers Dieu qu'il nous a remis plus de péchés.

10. Enfin le Pharisien interrogé par Jésus Christ : *Qui est celui qui l'aime davantage ?* Lui répondit : *Je crois que c'est celui à qui il a plus remis*. Jésus Christ lui dit : *Vous avez fort bien jugé*. Il loue le sage jugement du Pharisien; mais il blâme sa mauvaise disposition. Il juge sainement des autres; mais il ne croit pas ce qu'il pense des autres. Vous entendez un juif louer la discipline de l'Eglise, admirer la véritable grâce qui lui a été accordée, honorer ses ministres : exhortez-le à embrasser la foi. Il le refuse, et il ne veut pas suivre le culte qu'il loue dans les chrétiens. La louange donc que Jésus Christ a donnée au Pharisien, en lui disant : *Vous avez bien jugé*, n'est ni pleine ni entière. Caïn avait bien offert, mais il n'a pas bien divisé. C'est pourquoi Dieu dit : *Si vous offrez bien et que vous ne divisiez pas bien, vous avez, péché, tenez-vous en repos*. Le Pharisien de même offrit bien, puisqu'il jugea que Jésus Christ doit être plus aimé de nous qui sommes chrétiens, parce qu'il nous a pardonné beaucoup de péchés; mais il ne divisa pas bien, parce qu'il s'imagina que celui qui remet les péchés aux hommes pouvoir les ignorer.

11. Voilà pourquoi Jésus Christ dit à Simon : *Voyez-vous cette femme ? Je suis entré dans votre maison, vous ne m'avez point donné d'eau pour me laver les pieds; et elle au contraire a arrosé mes pieds de ses larmes*. Nous sommes tous un seul corps de Jésus Christ dont Dieu est le Chef, et nous en sommes les membres. Les uns en sont les yeux, comme les prophètes. Les autres les dents, comme les apôtres qui ont fait couler dans notre estomac la viande de la

prédication évangélique, et c'est avec raison qu'il est écrit : *Leurs yeux sont devenus brillants par le vin, et leurs dents ont plus blanches que la neige*. Les mains de ce corps sont ceux qui pratiquent les bonnes oeuvres, il en est qui sont son ventre, et ce sont ceux qui distribuent aux pauvres leur nourriture. Il en est encore quelques-uns qui en sont les pieds. Heureux si je suis digne d'en être le talon; Celui-là donc jette de l'eau sur les pieds de Jésus Christ, qui remet les péchés aux derniers d'entre les hommes, d'autant qu'en délivrant les gens du peuple, il lave les pieds de Jésus Christ.

12. Celui-là jette encore de l'eau sur les pieds de Jésus Christ qui purifie sa conscience des souillures du péché. Car Jésus Christ marche dans l'intérieur de chacun de nous. Prenez donc garde qu'ayant une conscience souillée, vous n'infectiez les pieds de Jésus Christ. Prenez garde qu'il ne rencontre en vous une épine de méchanceté qui le blesse au talon, lorsqu'il marchera en vous. N'est-ce pas en effet pour cela que le Pharisien n'a pas jeté de l'eau sur les pieds de Jésus Christ, parce qu'il n'avait pas un coeur purifié du crime de la perfidie ? Car où aurait-il pu purifier sa conscience, n'ayant pas reçu l'eau de Jésus Christ ? Or l'Eglise a de l'eau, et a des larmes, l'eau du baptême, les larmes de la pénitence. Car la foi qui a fait pleurer les péchés passés, prend des précautions pour n'en pas commettre de nouveaux. Simon le Pharisien donc qui n'avait point d'eau, n'avait point aussi de larmes. Comment aurait-il eu des larmes ne faisant point de pénitence ? Et parce qu'il ne croyait pas en Jésus Christ, il n'avait point de larmes. Car s'il en avait eu, il aurait lavé ses yeux pour voir Jésus Christ, qu'il ne voyait pas encore lorsqu'il était à table avec lui, et s'il l'avait vu, il n'aurait pas douté de sa puissance.

13. Le Pharisien n'avait point de cheveux, ne pouvant connaître le Nazaréen; l'Eglise en avait, puisqu'elle cherchait le Nazaréen. Les cheveux sont regardés dans le corps comme des superfluités; mais si on les oint avec de l'huile de parfum, ils rendent une bonne odeur et servent d'ornement à la tête, au lieu qu'ils s'appesantissent si on n'y met pas de l'huile de parfum. Ainsi les richesses sont à charge si vous ne savez pas en faire usage, si vous n'y répandez pas la bonne odeur de Jésus Christ; si au contraire vous nourrissez les pauvres, si vous lavez leurs plaies, si vous nettoyez leurs ulcères, vous avez lavé les pieds de Jésus Christ.

14. *Vous ne m'avez point donné de baiser, mais elle depuis quelle est entrée n'a cessé de baiser mes pieds*. Le baiser est le symbole de la charité. Où est-ce donc qu'un juif aurait ce saint baiser, lui qui ne connaît pas la paix, et qui ne l'a pas reçue de Jésus Christ, qui dit : *Je vous donne ma paix, je vous laisse ma paix*. (Jn 14,17) La Synagogue n'a pas ce baiser, mais il est donné en partage à l'Eglise qui a attendu Jésus Christ qui l'a aimé, qui lui a dit : *Qu'il me donne un saint baiser de sa bouche*. (Can 1,1) Désirant de soulager peu à peu par ce baiser l'ardeur violente que la longue attente de son avènement avait allumé dans son coeur, et d'apaiser par cette faveur la soif qu'elle avait ressentie. C'est pourquoi le saint Prophète dit : *Vous ouvrirez ma bouche, et elle annoncera vos louanges*. Celui donc qui loue le Seigneur Jésus, le baise. Celui qui le loue, croit en lui. Enfin David dit : *J'ai cru c'est pourquoi j'ai parlé*. Et plus haut : *Que ma bouche soit remplie de votre louange et que je chante votre gloire*. (Ps 70,8)

15. La même Ecriture vous apprend que celui qui reçoit le saint Esprit par l'effusion d'une grâce spéciale baise Jésus Christ, le saint Prophète disant : *J'ai ouvert ma bouche, et j'ai attiré l'esprit*. Celui-là donc baise Jésus Christ qui le confesse : car il faut croire de coeur pour être justifié, et confesser de bouche pour obtenir le salut. Celui-là baise encore les pieds de Jésus Christ, qui en lisant l'Evangile connaît les actions de Jésus Christ, et les admire avec un vif sentiment de piété. Ainsi il baise en quelque sorte avec religion les pas du Sauveur qui marche. Nous baisons donc Jésus Christ du baiser de la communion : *Que celui qui lit le comprenne*. (Mt 24,15)

16. D'où le juif aurait-il ce baiser ? Celui qui n'a pas crû son avènement, n'a pas crû non plus sa Passion. Comment aurait-il crû qu'il a souffert; n'ayant pas crû qu'il soit venu ? Le Pharisien n'avait point ce baiser, si n'est peut-être celui du traître Judas ? Mais Judas n'en avait point. Voilà pourquoi voulant selon sa promesse, montrer aux juifs le baiser comme le signe de sa trahison, Jésus Christ dit : *Judas, vous trahissez le Fils de l'homme par un baiser ?* (Lc 22,48) C'est-à-dire, vous m'offrez un baiser, sans avoir la charité, symbole du baiser. Vous m'offrez un baiser, vous qui ignorez le mystère du baiser. On ne recherche pas le baiser qui s'imprime sur les lèvres, mais celui du coeur et de l'esprit.

17. Vous me direz, Judas baisa Jésus Christ, mais il ne le baisa que des lèvres. Tel est le baiser des juifs dont il est dit : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son coeur est bien loin de moi*. (Mt 15,8) Celui donc qui n'a ni la foi, ni la charité n'a point le baiser, car c'est par le baiser que s'exprime la force de l'amour. Où il n'y a point d'amour, ni foi, ni charité, quelle peut être la douceur des baisers.

18. Mais l'Eglise ne cesse point de baiser les pieds de Jésus Christ, aussi elle ne demande pas dans le Cantique des Cantiques un seul baiser, mais plusieurs; parce qu'attentive, comme Marie, tous les discours du Sauveur, elle reçoit avec respect: toutes ses paroles, lorsqu'on lit l'Evangile ou les prophètes, et les conserve dans son coeur. L'Eglise donc comme l'Epouse a seule ce baiser qui est comme le gage de ses noces, et le privilège de son mariage. D'où le juif aurait-il ces baisers, lui qui ne croit pas l'Epoux ! D'où le juif, qui ne sait pas encore que l'Epoux est venu, aurait-il ces baisers ?

19. Non seulement il n'a pas ces baisers, il n'a pas non plus de l'huile pour oindre les pieds de Jésus Christ, car s'il avait de l'huile il amollirait auparavant la dureté de sa tête. Moïse dit : *Ce peuple a une tête dure.* (Ex 34,9) Et Jésus Christ dans l'Evangile rapporte que le lévite et le prêtre passèrent devant le Samaritain, couvert de plaies par les voleurs, sans qu'aucun d'eux répandît ni huile, ni vin dans ses blessures. Car ils n'avaient pas de quoi y verser de l'huile. En effet s'ils en avaient eu, ils en auraient répandu dans leurs propres plaies. Le prophète Isaïe s'écrie : *On n'a point appliqué de remède à ses plaies, on ne les a point adoucies avec l'huile, on ne les a point bandées.* (Is 1,6)

20. Mais l'Eglise a cette huile dont elle adoucit les plaies de ses enfants et empêche que le mal ne pénètre plus avant. Elle a cette huile qu'elle a reçu en secret. C'est de cette huile dont Aser a lavé ses pieds, comme il est écrit : *Beni soit le fils d'Aser. Il sera agréable à ses frères, et il trempera ses pieds dans huile.* (Dt 33,24) C'est donc de cette huile dont elle a oint les martyrs afin d'ôter à ces athlètes la poussière du siècle. C'est de cette huile dont elle a oint les confesseurs, de peur qu'ils ne cédaient aux peines et aux travaux; qu'ils ne succombassent sous la violence des tourments; qu'ils ne fussent vaincus par les tentations du monde. Elle les a oint, afin de leur procurer par cette huile spirituelle un agréable rafraîchissement.

21. La Synagogue n'a pas cette huile, parce qu'elle n'a point d'olivier, et qu'elle n'a pas compris ce que signifiait la colombe qui apporta un rameau d'olivier après le déluge. Car cette colombe descendit ensuite lorsque Jésus Christ fut baptisé et reposa sur lui, comme saint Jean-Baptiste l'atteste dans l'Evangile : *J'ai vu le saint Esprit descendre sur lui comme une colombe, et se reposer sur lui.* Comment donc vit-elle la colombe, n'ayant pas vu celui sur qui le saint Esprit descendit en forme de colombe ?

22. L'Eglise donc lave les pieds de Jésus Christ, les essuie de ses cheveux, et les oint d'huile de parfum, parce que non seulement elle guérit ceux qui sont blessés, et soulage ceux qui sont las, mais qu'elle répand sur eux l'odeur suave de la grâce, ce qu'elle fait également pour les riches et les puissants, et pour ceux qui sont d'une famille plébéienne, les pesant tous dans la même balance, les recevant tous dans son sein, les portant tous entre ses bras.

13. Jésus Christ est mort une seule fois, il a été enseveli une seule fois, et il veut néanmoins qu'on jette tous les jours des parfums sur ses pieds. Sur quels pieds de Jésus Christ jetons-nous des parfums ? Les pieds de Jésus Christ sont ceux dont il dit lui-même : *Ce que vous avez fait au moindre des miens, vous l'avez fait à moi-même.* (Mt 25,40) Cette femme évangélique soulage ces pieds et les arrose de ses larmes, lorsqu'elle remet les péchés aux plus petits, qu'elle les lave de leurs souillures, qu'elle leur accorde l'absolution. Celui qui aime les plus petits du peuple chrétien baise ces pieds. Celui qui fait sentir aux plus misérables des hommes les effets de sa bonté, répand des parfums sur ces pieds. Notre Seigneur Jésus Christ témoigne que c'est dans ces pieds que les martyrs, que les apôtres sont honorés, et qu'il l'est aussi lui-même.

14. Vous voyez combien Jésus Christ est attentif au règlement des moeurs, puisqu'il vous propose son exemple pour vous animer à la piété. Il est aussi attentif au règlement des moeurs, lorsqu'il fait des reproches. Car accusant les juifs, il leur dit : *Mon peuple, que vous ai-je fait ? En quoi vous ai-je contristé ? Et en quoi vous ai-je donné sujet de vous plaindre ? Est-ce à cause que je vous ai tiré de l'Egypte, car que je vous ai délivré d'une maison d'esclavage ?* (Mi 6,3) Et il a ajouté : *J'ai envoyé devant vous Moïse, Aaron, et Marie.* Rappeliez dans votre esprit les projets de Balac contre vous, lorsque pour vous perdre il chercha du secours dans l'art abominable de la magie, mais néanmoins je ne lui permis pas de vous faire aucun mal. Vous étiez dans l'humiliation, exilé dans une terre étrangère, accablé sous le poids des fardeaux dont on vous chargeait. J'ai envoyé devant vous Moïse, Aaron, et Marie; et l'Egyptien qui vous avait d'abord dépouillé et banni, a été dépouillé lui-même à son tour. Vous avez acquis les biens des autres, vous qui aviez perdu les vôtres. Délivré des ennemis qui vous environnaient de toutes parts, vous avez marché avec assurance au milieu des flots et vous avez vu la ruine de ceux qui vous poursuivaient, lorsque la mer s'élevant vous a ouvert un passage, et revenant sur elle-même les a engloutis. Ne vous ai-je pas fourni, lorsque vous étiez dans le désert et que vous manquez

d'aliment, une pluie abondante de manne et de cailles, et des convois de vivres en quelque lieu que vous allassiez ? Ne vous ai-je pas fait entrer après avoir vaincu tous vos ennemis dans le pays où l'on cueille des raisins d'une grosseur étonnante ? N'ai-je pas livré entre vos mains Sehon le Roi des Amorrhéens, c'est-à-dire, le chef superbe des rebelles ? N'ai-je pas soumis à votre puissance le roi de Haï en vie que vous avez élevé sur le bois, attaché à la Croix, et condamné à cette ancienne malédiction ? Parlerai-je des troupes des cinq rois que vous avez entièrement défaites, lorsqu'elles vous disputaient la possession des terres qui vous étaient dues ? Maintenant pour cette multitude de bienfaits que vous demande-t-on autre chose, ô homme, sinon que vous agissiez selon la justice et le jugement, que vous aimiez la miséricorde, et que vous soyez prêt à marcher avec le Seigneur votre Dieu ?

25. Quels ont été les reproches du prophète Nathan à David, ce roi si pieux et si doux ? Je vous ai choisi, lui dit-il, parmi vos frères quoique vous fussiez le dernier de tous. Je vous ai rempli de l'esprit de douceur. Je vous ai fait sacrer roi par le ministère de Samuel, dans lequel j'avais mis mon autorité et la gloire de mon nom. Je vous ai fait, de banni que vous étiez, un grand prince, après avoir rejeté votre prédécesseur, qui tourmenté de l'esprit malin en était venu jusqu'à persécuter les prêtres du Seigneur. J'ai placé vos enfants sur votre trône, non tant comme vos héritiers que comme vos collègues. J'ai soumis à votre empire les barbares; et je vous ai assujéti tous ceux qui vous étaient opposés; et vous, vous pourrez-vous résoudre à mettre mes serviteurs sous la puissance de mes ennemis, et vous ôterez, ce que vous ne ferez pas sans commettre un péché, à mon serviteur un bien qui lui appartient, et vous fournirez à mes adversaires un sujet de triomphe;

16. Et pour ne pas seulement parler de vous, Auguste Empereur, souffrez que je vous adresse directement la parole, pour vous faire remarquer que Dieu punissant si sévèrement les ingrats, vous devez être d'autant plus soumis à votre auteur qu'il vous a rendu plus glorieux. Car il est écrit : lorsque le Seigneur votre Dieu vous aura fait entrer dans la terre des étrangers, et que vous en aurez mangé les fruits, ne dites pas : c'est mon courage et ma justice qui m'en a mis en possession, mais c'est Dieu qui me l'a donnée. C'est Jésus Christ, qui par sa miséricorde, m'en a rendu le maître. Ainsi aimant son corps qui est l'Eglise, versez de l'eau sur ses pieds, baisez-les, afin que vous pardonniez non seulement à ceux qui ont fait des fautes, mais que vous accordiez par l'amour de la paix tout ce qui peut entretenir la concorde et contribuer au repos des citoyens. Répandez des parfums sur les pieds de Jésus Christ, afin que toute la maison où il est à table en soit parfumée, et que tous ceux qui sont à table avec lui en sentent avec joie la bonne odeur. C'est-à-dire, honorez de telle sorte les derniers de vos sujets, que les anges se réjouissent du pardon que vous leur aurez accordé, comme ils se réjouissent d'un pécheur qui fait pénitence; et non seulement les anges, mais aussi les apôtres et les prophètes. *Car les yeux ne peuvent pas dire à la main, nous n'avons pas besoin de vous, ni la tête dire aux pieds : vous ne m'êtes pas nécessaires ?* (I Cor 12,22) Puisqu'ils sont donc tous nécessaires, protégez tout le Corps de Jésus Christ, afin que Jésus Christ garde aussi votre empire par son ineffable bonté.

11. D'abord que je fus descendu de chaire, l'Empereur me dit : vous avez parlé de moi. Je lui répondis : j'ai parlé selon qu'il convenait à votre bien et à votre salut. Alors il me dit : il est vrai que l'ordonnance par laquelle je condamnais l'évêque à rétablir la synagogue était trop sévère, mais je l'ai adoucie. Les moines font bien des désordres. Alors Timase général de la cavalerie et de l'infanterie, se lâcha contre les moines avec beaucoup d'emportement. Je lui répondis : je parle avec l'Empereur comme je dois, parce que je sais qu'il a la crainte de Dieu. Il faudra parler autrement avec vous, qui invectivez avec tant de dureté et de véhémence.

28. Ensuite comme je me tenais quelque temps debout, je dis à l'Empereur, donnez-moi quelque sureté afin que j'offre pour vous le sacrifice. Calmer mon esprit. L'Empereur étant assis, et me faisant signe qu'il consentait, mais ne me promettant pas ouvertement, je fis instance, et il me dit qu'il corrigerait son rescrit. Alors je lui demandai qu'il arrêtât entièrement les informations, de peur que le comte qui était chargé de les faire ne fit sous ce prétexte quelque tort aux chrétiens. Il me promit que cela serait exécuté. Je lui dis : je compte sur votre parole, et je répétais, je compte sur votre parole. Vous pouvez y compter, répliqua-t-il. Ainsi j'allai à l'autel résolu de ne pas m'en approcher, s'il ne m'avait fait une promesse positive. Aussi le sacrifice que j'offris fut rempli d'une si grande consolation, que je sentis moi-même que la grâce que j'avais obtenue m'avait rendu plus agréable à notre Dieu, et qu'il n'avait pas manqué de favoriser ma négociation par sa présence. Tout s'est donc passé selon mon souhait.

## LETRE

du Pape Sirice à l'Eglise de Milan.

Ecrite sur la fin de l'an 389

*Il apprend aux habitants de Milan, que de nouvelles hérésies se sont glissées dans l'Eglise.*

Sirice à l'Eglise de Milan.

1. Je souhaiterais, mes très chers frères, n'avoir jamais à vous donner que d'agréables nouvelles, à vous qui êtes remplis de charité et qui êtes de sincères amateurs de la paix, afin que recevant tour à tour de vos lettres et vous des miennes, je pusse profiter de vos lumières. Mais il ne nous est pas permis de goûter le repos, de continuel assauts nous étant livrés par l'ancien serpent, ce menteur dès le commencement, cet ennemi de la vérité, ce rival de l'homme qui, pour le tromper s'est trompé lui-même le premier, cet adversaire de la chasteté, ce maître de l'intempérance, le démon en un mot qui se repaît de cruauté, qu'on afflige par l'abstinence, qui hait le jeûne, et qui par la prédication de ses ministres publie que la mortification est inutile, et qu'il ne faut pas avoir d'espérance pour l'avenir; étant réfutés par la parole du grand Apôtre qui leur reproche de dire : *Mangeons, buvons, nous mourrons demain.* (I Cor 15,32)

2. Ô malheureuse hardiesse; ô finesses de gens désespérés ! Les discours secrets des hérétiques gagnaient déjà comme un cancer dans l'Eglise, afin que s'infirmant dans les coeurs ils précipitaient l'homme tout entier dans la mort. Et si le Seigneur des armées n'avait rompu les filets qu'ils avoient tendus, ils auraient entraînés plusieurs personnes simples dans leur ruine, tant leur doctrine est mauvaise et couverte d'une étrange hypocrisie; car les hommes prennent facilement le mauvais parti, et aiment mieux courir dans un chemin aisé et spacieux que de marcher dans une voie étroite avec peine et avec travail.

3. Il a donc été nécessaire, mes frères bien-aimés, de vous écrire sur ce sujet et de vous faire connaître ce que nous avons fait ici, de peur que par l'ignorance de quelques évêques, l'Eglise ne soit souillée par les dogmes corrompus de ces hommes médians, qui sous un voile de religion se glissent dans son sein, selon la parole de Jésus Christ, qui dit : Plusieurs viennent à vous sous le vêtement de brebis, et au-dedans ils sont des loups ravissants. Vous les connaîtrez par leurs fruits. Ce sont ceux en effet, qui sous des habits pauvres se vantent d'être chrétiens, afin que se cachant sous les dehors de la piété, ils entrent dans la maison d'oraison, et y excitant de funestes disputes, ils tirent dans l'obscurité des flèches contre ceux qui ont le coeur droit, ils les détournent de la vérité catholique, ils leur fassent embrasser, selon la coutume du démon, leur doctrine abominable, et ils abusent de la simplicité des brebis.

4. Jusqu'à présent nous avons appris par les apôtres et nous avons connu par expérience, qu'il s'était élevé plusieurs hérésies dangereuses, mais jamais l'Eglise n'avait été importunée par la rage et les aboiements de chiens aussi furieux que ceux-ci qui, paraissant maintenant tout d'un coup, ont semé leur mauvaise doctrine, et qui se déclarant les ennemis de la foi, ont fait voir par leurs discours de qui ils font les disciples. Car les autres hérétiques se sont proposés certains points qu'ils ont tâché de combattre et de détruire par les divines Ecritures qu'ils n'entendaient pas, et auxquelles ils donnaient de mauvais sens; au lieu que ceux-ci sans avoir la robe nuptiale sont des plaies mortelles aux catholiques, et corrompant, comme j'ai dit, la pureté de l'Ancien et du Nouveau Testament qu'ils interprètent par un esprit diabolique, ils ont déjà perdu un nombre de chrétiens par leurs discours pleins de dissimulation et d'artifice, et les ont rendus les compagnons de leur folie, car ils ne renferment pas au-dedans le poison de leurs erreurs. Mais ceux qui sont parmi eux les plus distingués ont manifesté leurs blasphèmes dans des écrits téméraires, et se livrant à la fureur de gens désespérés les ont publiés par tout pour donner aux Gentils une malheureuse satisfaction.

5. Leur folie nous a été subitement découverte par les lettres où des hommes d'une grande naissance, et illustres par leur piété nous ont témoigné l'horreur qu'ils en avoient, afin qu'étant connue par le jugement des évêques, elle soit condamnée par une sentence juridique comme contraire à la loi de Dieu. Nous ne regardons pas avec mépris ceux qui désirent de se marier, puisque nous les couvrons d'un voile le jour de leurs noces, mais nous rendons de plus grands honneurs aux vierges consacrées à Dieu, lesquelles sont les fruits du mariage.

6. Ayant donc assemblé le presbytère, nous sommes convenus que leur sentiment est contraire à notre doctrine, c'est-à-dire, à la loi chrétienne. Ainsi suivant le précepte de l'Apôtre, nous les avons excommuniés, parce qu'ils annonçaient d'autres dogmes que ceux que nous avons reçus de nos pères. Sachez donc que le sentiment unanime des prêtres, des diacres, et de

tout le clergé a été que Jovinien, Auxence, Genial, Germinateur, Felix, Prontin, Martien, Janvier, et Ingeniosus, qui ont été les inventeurs de cette nouvelle hérésie et de ses blasphèmes, soient condamnés pour toujours par la sentence de Dieu et par notre jugement et qu'ils soient chassés de l'Eglise.

7. Ne doutant pas que votre Sainteté ne se conforme à notre décret et ne le garde exactement, je vous ai adressé cette lettre par mes frères et mes collègues dans le sacerdoce, Crescent, Leopard, et Alexandre qui s'acquitteront de cette pieuse commission avec un esprit de foi et de ferveur.

## LETRE 42

Ecrite sur la fin de l'an 389

*Le Concile de Milan loue Silice de mettre l'Eglise à couvert des loups. Il déclare que les hérétiques sous prétexte de défendre le mariage décrivent la virginité.*

A notre très cher Seigneur et frère Sirice pape, Ambroise, Sabin, Bassien et les autres.

1. Nous avons reconnu dans la lettre de votre Sainteté la vigilance du bon pasteur, et puisque vous gardez fidèlement la porte du bercaïl qui vous a été confiée, et que vous défendez le troupeau de Jésus Christ avec une sollicitude pleine de piété, vous méritez que ses brebis vous écoutent et vous suivent. Aussi comme vous les connaissez, vous découvrirez facilement les loups, et vous irez à leur rencontre comme un pasteur prévoyant pour les empêcher de disperser le troupeau par leur perfidie et par leurs affreux hurlements.

2. Nous louons votre conduite, notre Seigneur et très cher frère, et nous l'admirons de tout notre coeur. Nous ne sommes pas surpris que le troupeau du Seigneur ait eu horreur de ces loups furieux dans lesquels il n'a pas reconnu la voix de Jésus Christ. Car le caractère de ces hommes féroces et cruels est de ne pas honorer la grâce de la virginité, de ne pas conserver son rang à la chasteté, de vouloir tout confondre, de ne pas discerner les divers mérites de chaque état, et d'introduire une espèce de pauvreté et d'indigence dans les récompenses célestes, comme si Jésus Christ n'avait qu'une couronne à donner, et qu'il n'eût pas plusieurs sortes de prix à distribuer.

3. Ils font semblant de respecter le mariage. Mais quelle louange peut-on lui donner, si la virginité est sans aucune gloire ? Nous ne nions pas que le mariage n'ait été sanctifié par Jésus Christ, lorsqu'il a dit : *Ils seront deux dans une seule chair*, et dans un même esprit. Mais notre naissance est avant l'état que nous embrassons, et l'ouvrage mystérieux que Dieu opère en nous est infiniment préférable à ce qui sert de remède à la fragilité humaine. On loue avec justice une femme vertueuse, mais on lui préfère sans hésiter une sainte vierge, selon l'Apôtre, qui dit : *Celui qui marie sa fille fait bien, celui qui ne la marie pas fait encore mieux. Celle-ci pense aux choses de celle-là aux choses du monde.* (I Cor 7,38) L'une est serrée par les liens du mariage, l'autre est dans une pleine liberté : l'une est sous la loi, l'autre sous la grâce. Le mariage est bon, par lui on a trouvé le moyen d'avoir des successeurs et de multiplier le genre humain. Mais la virginité est beaucoup meilleure. Par elle on acquiert l'héritage du royaume du ciel, et l'on trouve une riche succession de mérites. La femme a fait passer dans le monde, les soins et les inquiétudes. La Vierge nous a apporté la paix et le salut. Enfin Jésus Christ a choisi la virginité comme un don qui lui est particulier, il a donné l'exemple d'une parfaite intégrité, et il a retracé dans sa personne, ce qu'il devait rechercher dans sa mère.

4. Quelle folie dans ces malheureux hérétiques, de dire que Jésus Christ n'a pu naître d'une vierge, et de soutenir en même temps que les femmes après avoir eu des enfants, demeurent vierges. Jésus Christ donc selon eux, accorde aux autres, ce qu'il n'a pu se donner à lui-même ? Mais quoiqu'il ait pris notre chair, et qu'il se soit fait homme pour racheter l'homme et le délivrer de la mort, cependant, comme Dieu, il est venu sur la terre par une voie singulière et inusitée, afin que comme il avait dit : *Je fais toutes choses nouvelles*, il naquit aussi par l'enfantement d'une Vierge toute pure, et que l'on crût, selon qu'il est écrit, que Dieu était avec nous. Mais s'étant écartés du chemin de la vérité, on leur attribue de dire : Marie a conçu en demeurant vierge, mais elle a cessé d'être vierge en enfantant. Elle donc pu concevoir en demeurant vierge, mais elle n'a pu demeurer Vierge en enfantant, quoique la conception précède toujours, et que l'enfantement ne vienne qu'après.

5. Mais si l'on n'ajoute pas foi à la doctrine des évêques, qu'on croie du moins les oracles de Jésus Christ, qu'on croie l'avertissement de l'ange, qui dit : *Rien n'est impossible à Dieu*; qu'on croie le Symbole des apôtres que l'Eglise romaine garde et conserve sans aucune altération. Marie entendit la voix de l'ange, et au lieu qu'elle avait dit auparavant : *Comment cela se fera-t-il ?* Non qu'elle doutât de la vérité de son enfantement : elle répondit ensuite : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* C'est là cette Vierge qui a conçu dans son sein. C'est là cette Vierge qui a enfanté un fils, selon qu'il est écrit : *Une vierge concevra dans son sein et enfantera un Fils.* (Is 7,14) Isaïe n'a pas dit seulement qu'elle conservait en demeurant vierge, mais aussi qu'elle enfanterait en demeurant vierge.

6. Quelle est cette porte du sanctuaire, cette porte extérieure qui regarde l'Orient, qui demeure fermée, et *personne*, dit le Prophète, *ne passera par elle que le seul Dieu d'Israël* ? (Ez 44,2) Cette porte n'est-elle pas Marie, par laquelle le Rédempteur est entré dans ce monde ? C'est-là la porte de la justice donc Jésus Christ même dit : *Laissez-moi accomplir toute justice*. (Mt 3,15) Cette porte est la bienheureuse Marie de laquelle il est écrit : Que le Seigneur passera par elle et quelle sera fermée après son enfantement, parce qu'elle a conçu et qu'elle a enfanté en demeurant Vierge.

7. Or qu'y a-t-il d'incroyable que Marie ait enfanté contre l'ordre ordinaire de la nature et soit demeurée Vierge, puisque contre l'ordre de la nature la mer a vu, et a fuit, et que le Jourdain a remonté contre sa source ? Il n'est pas au-dessus de notre créance qu'une Vierge ait enfanté, puisque nous lisons qu'un rocher a donné de l'eau en abondance, et que les ondes de la mer ont formé comme deux murailles solides. Il n'est pas au-dessus de notre créance qu'un homme soit né d'une vierge, puisque d'une pierre sont sortis des fontaines et des torrents, que le fer a nagé sur l'eau, et que saint Pierre a marché sur la mer. Si les ondes ont porté un homme, pourquoi une vierge n'a-t-elle pas pu engendrer un homme ? Et quel homme ? Celui dont nous lisons : *Le Seigneur leur enverra un homme qui les sauvera et le Seigneur sera connu des Egyptiens*. (Is 19,20) Dans l'Ancien Testament une Vierge hébreux a conduit l'armée à travers la mer rouge; dans le Nouveau Testament, une Vierge fille du Roi du ciel, et sa chaste demeure a été choisie pour procurer le salut de l'Univers.

8. Ajoutons encore l'éloge de la viduité, puisque l'Évangile après le célèbre enfantement d'une vierge, parle aussitôt de la veuve Anne *qui avait seulement vécu sept ans avec son mari depuis quelle l'avait épousé étant vierge. Elle était alors veuve âgée de quatre-vingt quatre ans, et elle demeurait sans cesse dans le Temple, servant Dieu jour et nuit, dans les jeûnes et dans les prières*. (Lc 2,36)

9. Ces hérétiques ont raison de mépriser la viduité qui s'accoutume à observer le jeûne, dont ils sont fâchés d'avoir abattu leur corps durant quelque temps, se vengeant du tort qu'ils se sont fait à eux-mêmes, et voulant réparer par les festins de tous les jours et par l'usage de la bonne chère, les travaux et les fatigues que l'abstinence leur a causées. Ils ne sauraient rien faire de mieux pour prouver qu'ils se condamnent eux-mêmes par leur propre bouche.

10. Mais ils craignent qu'on ne leur reproche parmi leurs disciples ce jeûne qu'ils ont pratiqué. Qu'ils fassent donc le choix de ce qu'ils veulent. S'ils ont jeûné quelquefois qu'ils fassent pénitence de leur bonne oeuvre. S'ils n'ont jamais jeûné, qu'ils confessent leur intempérance et leur gourmandise. Voilà pourquoi ils disent que saint Paul a été le maître et le docteur de l'intempérance. Hé qui fera le maître de la sobriété, si cet apôtre a été le maître de l'intempérance ? Lui qui a châtié son corps et l'a réduit en servitude, et qui a rendu à Jésus Christ, selon qu'il le rapporte, la soumission qu'il lui devait par beaucoup de jeûnes, non qu'il ait songé à se louer soi-même, et ses propres actions, mais voulant nous enseigner ce que nous devons imiter. Cet apôtre a-t-il enseigné l'intempérance, lui qui dit : *comment vous conduisez-vous, comme si vous viviez encore dans le monde ? ne mangez pas de cela, n'y touchez pas; ne goûtez pas de ces viandes qui périssent toutes par l'usage*; (Col 2,20) qui dit encore : qu'il ne faut pas vivre en flattant son corps, et en croyant honorer sa chair par l'intempérance et les soins excessifs qu'on a pour elle, ni en suivant les désirs de l'erreur, mais dans le renouvellement de l'esprit.

11. Si les paroles de cet apôtre ne suffisent pas pour les convaincre, qu'ils écoutent le prophète qui dit : *je me suis couvert d'un sac en jeûnant*. Celui donc qui ne jeûne point est découvert et nu, et exposé à recevoir des blessures. Si Adam s'était couvert d'un sac en jeûnant, il ne se serait pas trouvé nu et sans défense. Ninive se délivra par le jeûne d'une ruine entière. Jésus Christ dit lui-même : *ce genre de démon n'est chassé que par l'oraison et par le jeûne*. (Mt 17,20)

12. Mais pourquoi parler plus longtemps au maître et au docteur de ces hérétiques ? puisqu'ils ont déjà reçu une récompense de leur perfidie, n'étant venus jusqu'à Milan, qu'afin qu'il ne leur restât plus aucun lieu, où ils ne fussent condamnés, d'autant qu'ils se sont déclarés de véritables Manichéens en ne croyant pas que Jésus Christ soit né d'une vierge. Quelle est l'étrange folie de ces nouveaux juifs; si on ne croit pas que Jésus Christ soit né d'une vierge, on ne croit pas non plus qu'il ait pris notre chair; il n'a donc été vu qu'en apparence. Il n'a été crucifié qu'en apparence. Mais il a été véritablement crucifié pour nous. Il est véritablement notre Rédempteur.

13. Celui qui nie que Jésus Christ soit un homme véritable, et qu'il se soit incarné, est un Manichéen. Il n'y a point de rémission de péché pour lui. Il est engagé dans l'impiété des

Manichéens, laquelle notre très clément Empereur a détestée. Tous ceux qui ont vu ces hérétiques les ont fuis comme une peste contagieuse, témoins, nos frères et nos collègues dans le sacerdoce, Crescent, Léopard, et Alexandre qui sont pleins de la ferveur du saint Esprit, et qui sachant qu'ils ont été condamnés avec l'exécration de tout le monde, les ont chassés de la ville de Milan comme des transfuges.

14. Sachez donc que selon le jugement que votre Sainteté a prononcé, nous avons condamné Jovinien, Auxence, Germinateur, Felix, Plotin, Genial, Marcien, Janvier et Ingenieux que vous avez condamnés. Que le Dieu tout puissant vous conserve dans une parfaite santé, et dans une prospérité florissante, notre Seigneur et frère bien-aimé.

Les souscriptions.

Moi, Evence évêque, je salue votre Sainteté dans le Seigneur, et j'ai souscrit à cette Lettre. Maxime évêque. Félix évêque. Bassien évêque. Théodore évêque. Confiance évêque. Par l'ordre de Monseigneur l'évêque Geminien, lui présent, moi Aper prêtre j'ai souscrit. Eustase évêque, et tous les Ordres des prêtres et des diacres ont souscrit.

## LETRE 43

Ecrit environ l'an 389

*Horontien ayant demandé d'où vient que l'homme a été créé le dernier y quoiqu'il soit au-dessus de toutes les autres créatures.*

Ambroise à Horontien.

1. Vous m'avez mandé y qu'ayant lu l'Héxameron <sup>2</sup> que j'ai composé, vous avez été surpris que par laquelle des divines Ecritures, ou par l'explication que j'en ai faite dans mon ouvrage, l'homme ayant reçu, selon votre remarque, de plus grands avantages, qu'aucun des animaux qui sont sur la terre; cependant les oiseaux, les bêtes, les poissons, et tout ce qui est sorti de la terre ou de l'eau, ayant été produits plutôt que l'homme pour lequel toutes les créatures sont faites; et vous m'en demandez la raison que Moïse a laissé dans le silence, et dont je n'ai osé dire mon sentiment.

2. Peut-être que Moïse étant l'interprète des oracles divins a pris à dessein sur ce point le parti du silence, de peur qu'il ne semblât se rendre l'arbitre et le conseiller de l'arrangement que le Créateur mettait dans l'univers. Car autre chose est, de dire simplement ce qui lui était inspiré par l'Esprit de Dieu; autre chose, de donner des interprétations à sa volonté. Pour moi qui ne vous parlerai pas comme un auteur canonique, mais qui rassemblerai seulement ce que les lumières de la raison humaine m'ont appris, je crois que de tout ce que Dieu m'a fait connaître dans les autres choses par l'usage ordinaire, je puis conjecturer qu'il a été convenable que l'homme fut formé le dernier.

3. En effet celui qui fait un grand festin, comme le riche de l'Evangile, car il faut comparer les choses divines avec les choses divines, afin que nous puissions mieux tirer les conséquences de nos raisonnements, ce roi, dis-je, prépare auparavant toutes choses, fait tuer ses veaux et les volailles qu'il a engraisées, et alors il invite ses amis à son festin. On prépare donc auparavant ce qui est moins considérable, et alors il prie le plus honorable de ses conviés. C'est pourquoi le Créateur a préparé les autres animaux pour servir de nourriture à l'homme, et alors il l'a appelé à son festin comme son ami, et son ami véritable qu'il a rendu participant de sa divine charité et qu'il a fait l'héritier de sa gloire. Enfin, il lui dit : *Mon ami comment êtes vous venu ici à mes noces ?* (Mt 22,12) Tout ce qui précède donc ne sont que les préparatifs, ou les ministres qui doivent servir. L'ami est celui qu'on prie le dernier.

4. Voici une autre raison. Qu'est-ce que le monde, sinon une carrière où se donnent plusieurs sortes de combats ? C'est pourquoi Dieu dit dans l'Apocalypse : *Je donnerai à celui qui vaincra la couronne de vie.* Et saint Paul : *j'ai combattu le bon combat.* Et ailleurs : *Personne ne sera couronné s'il n'a combattu selon les lois établies.* Le Dieu tout puissant est l'instituteur de ces combats. Celui donc qui se dispose à les donner dans le siècle ne prépare-t-il pas toutes les choses nécessaires aux combattants, et lorsque les prix et les couronnes sont prêtes, alors il appelle les athlètes qui doivent combattre, afin que le vainqueur les reçoive sans retardement, et qu'il s'en retourne dans sa maison. Les prix promis aux hommes sont les fruits de la terre, et les astres du ciel, les premiers pour satisfaire aux besoins de la vie présente, les derniers pour faire concevoir l'espérance de la vie éternelle.

5. L'homme entre donc dans la carrière comme le dernier athlète. Il lève les yeux au ciel. Il voit que les créatures mêmes célestes sont assujetties à la vanité, non volontairement, mais à cause de celui qui les a assujetties dans l'espérance d'en être délivrées. Il voit que toutes les créatures gémissent en attendant leur rédemption et leur délivrance. Il voit qu'il est assailli de toutes parts de peines et de travaux. Il lève les yeux. Il voit les couronnes de lumière, il contemple les globes de la lune et des étoiles, il considère que les justes qui seront victorieux, brilleront comme les étoiles dans le ciel et il châtie son corps de peur qu'il ne lui nuise dans le combat. Il l'oingt de l'huile de la miséricorde. Il l'exerce tous les jours dans la lice de la vertu. Il se couvre de poussière. Il court autour de la borne, mais il ne court pas au hasard. Il porte des coups; il secoue ses bras, mais ce n'est pas en vain. Il frappe son adversaire qu'il ne voit pas, parce qu'il n'est attentif qu'à celui à qui tous cédant, et ceux mêmes qu'on ne voit point, et au nom duquel les puissances de l'air prenaient la fuite. Il porte donc le coup, et Jésus Christ frappe. Il lève le talon, et Jésus Christ le dirige pour blesser l'ennemi. Enfin quoique saint Paul ne vit pas ceux qu'il

---

<sup>2</sup> ouvrage de 6 jours.

frappait, il ne donnait pas pourtant des coups en l'air, puisqu'en prêchant Jésus Christ, il faisait des blessures mortelles à tous les esprits de malice qui s'opposaient à son ministère. Ce n'est donc pas sans raison que l'homme est entré le dernier dans la carrière. C'est à lui que la couronne était préparée, et il fallait que le ciel le précédât et fût formé le premier, puis qu'il doive être sa récompense.

6. Nous n'avons pas seulement à combattre contre les esprits de malice répandus dans l'air, mais encore contre la chair et le sang. Nous avons à combattre contre l'intempérance. Nous avons à combattre avec les fruits de la terre, avec le vin qui enivra un homme juste, et qui fut cause de la défaite de toute l'armée des juifs. Nous avons à combattre avec les bêtes farouches, avec les oiseaux du ciel, dont la chair engraisée ne se réduit point en servitude. Nous avons à combattre avec les périls des chemins, avec les périls des fleuves, comme dit saint Paul, avec les verges des arbres dont les apôtres étaient battus. Vous voyez quelle foule de combats nous avons à soutenir. La terre est donc pour l'homme un lieu d'exercice, et le ciel fait sa couronne. Les préparatifs et les ministres ont donc dû le précéder, comme étant l'ami et le principal convié, et les prix si nous le regardons comme un athlète.

7. Autre réflexion. En toutes choses le commencement et la fin font ce qu'il y a de principal. Si vous examinez une maison, le fondement et le toit valent mieux que tout le reste. Si vous regardez un champ, c'est la semence et la moisson, la plantation et la vendange. Quel plaisir ne prenons nous pas à enter des arbres ? Quel plaisir à cueillir les premiers fruits qu'on offre au Seigneur. Ainsi le ciel a été créé le premier, l'homme le dernier comme une créature céleste sur la terre. Car quoiqu'il ressemble aux bêtes selon le corps, elle est mise selon l'âme au nombre des anges du ciel. Car comme nous avons porté l'image de l'homme terrestre, nous portons aussi l'image de l'homme céleste. Hé comment l'homme ne serait-il pas céleste, étant formé à l'image et à la ressemblance de Dieu.

8. Dans la création du monde le ciel a donc été fort bien formé le premier, et le ciel le dernier, dans lequel ce qui est au-delà du ciel est le Dieu du ciel. C'est de lui qu'on entend principalement ces paroles : *Le ciel est mon tronc*. Car il n'est pas, assis sur le ciel matériel, mais dans le cœur de l'homme. C'est pourquoi Jésus Christ dit : *Nous viendrons à lui et nous établirons en lui notre demeure*. (Jn 14,23) Le ciel a donc été le commencement de l'oeuvre du monde, l'homme en a été la fin.

9. Le ciel est une partie du monde. L'homme est au-dessus du monde. Celui-là est une portion du monde. Celui-ci est un habitant du paradis, et la possession de Jésus Christ. On croit le ciel incorruptible, et il passe. On croit l'homme corruptible, et il se revêt de l'incorruption. La figure de l'un périt. L'autre ressuscite pour être immortel. Cependant les mains du Seigneur ont fait l'un et l'autre, ce qui est confirmé par l'autorité de l'Écriture. Car comme nous lisons : *les cieux sont les ouvrages de vos mains*, de même l'homme dit : *Vos mains m'ont fait et me ont formé*. Pareillement les deux racontent la gloire de Dieu, et comme le ciel brille par la lumière des étoiles, de même les hommes brillent par l'éclat de leurs mérites et de leurs bonnes oeuvres devant leur Père qui est dans le ciel. Le firmament du ciel est ce qu'il y a de plus élevé. Il est un autre firmament fort semblable, dont il est dit : *Sur cette pierre je bâtirai mon Église*. (Mt 16,18) Celui-là est le firmament de l'air, celui-ci le firmament des vertus, et par là le plus excellent. Ils ont sucé l'huile d'une pierre dure et cette pierre était la chair de Jésus Christ qui a racheté le ciel et tout le monde.

10. Ajouterai-je, et vous presserai-je pour ainsi dire tout le long de la carrière, pour vous prouver que Dieu a rendu l'homme participant de sa nature divine, comme nous le lisons dans l'Épître de saint Pierre, c'est pourquoi un poète a fort bien dit : *Nous sommes de sa race*. Car il nous a fait communiquer à son être, et nous a donné une âme raisonnable afin que nous le cherchions, quoiqu'il ne soit pas loin de chacun de nous, et que ce soit en lui que nous avons l'être, le mouvement et la vie.

11. Lors donc qu'il eût accordé à l'homme, comme à son plus cher ami, et au domestique de sa maison la plus grande de toutes les prérogatives, il lui donna ce qui fait dans le monde le plus grand bonheur, de n'avoir besoin de rien, et d'avoir tout ce qui est nécessaire, soit pour la vie animale, soit pour mener une vie sainte. Pour l'une, il lui fournit en abondance toutes les productions de la terre qui servent au plaisir. Pour l'autre, il lui communiqua la connaissance des secrets et des mystères célestes, qui pouvaient remplir son esprit de l'amour et d'un ardent désir des sciences, par lesquelles il pourrait pénétrer dans le sanctuaire de la divinité. L'un et l'autre de ces avantages est très grand, puisqu'il soumettait à son pouvoir toutes les richesses du monde, les oiseaux, les animaux terrestres, les poissons, et tout ce qui est dans la mer, comme étant le roi des éléments et de la nature, afin qu'à l'imitation et à la ressemblance de son divin Auteur, il se

trouvât sans travail et sans peine dans l'abondance de toutes choses, et que possédant toute sorte de biens avec profusion, il s'ouvrit la voie, et montât les degrés pour arriver au palais du ciel.

12. Et quoique ce chemin soit difficile, vous trouverez facilement pour y marcher un homme, s'il a un esprit et une volonté tellement réglée qu'il n'ait que peu de commerce avec son corps, qu'il ne se laisse entraîner par aucun vice, qu'il soit insensible aux discours empoisonnés des flatteurs, qu'au milieu de la plus brillante prospérité, il ne méprise pas les pauvres et les petits, il ne fuie pas ceux qui font dans l'affliction, il ne rabaisse pas malignement ce qu'il y a de louable dans les gens de bien, il ne détruise pas par l'amour de la gloire et par la passion de l'argent, l'espérance et le désir qu'il a des biens futurs. S'il ne se laisse ni abattre par la tristesse, ni ébranler par les injures, ni inquiéter par les soupçons, ni enflammer par l'impureté, ni vaincre par les passions charnelles, ni emporter par les désirs de la vanité, ni par l'attrait des plaisirs. A quoi si nous ajoutons les vertus, la chasteté, la sobriété, la tempérance, en sorte qu'il puisse facilement réprimer les mouvements déréglés des plus légères passions, mettre des bornes à ses divertissements et à ses cupidités, discerner par un fond de justice ce qui paraît ambigu dans une affaire, accommoder par l'amour de la paix celle qui est douteuse, et après avoir apaisé toutes les querelles du corps et de l'esprit, entretenir comme un équitable arbitre une parfaite concorde entre l'homme intérieur et l'homme extérieur, les calmant en lui-même, et si la cause l'exige, n'être détourné de la couronne ni par aucun mauvais conseil, ni par la crainte des tourments; un homme de ce caractère sera reçu de Dieu non seulement comme son ami, mais comme un fils l'est de son père, pour obtenir les richesses de sa gloire et de son héritage.

13. C'est donc avec raison qu'il a été créé le dernier, comme étant la fin de la nature, et principalement formé parmi les autres animaux pour aimer et pratiquer la justice. Et s'il est permis d'alléguer un exemple, comme Jésus Christ parmi les hommes est la fin de la loi pour justifier ceux qui croient en lui, ainsi nous sommes comme des bêtes en la présence du Seigneur, comme dit le Prophète, cependant quelle comparaison y a-t-il entre lui et nous ? Il a racheté ceux qui périssaient, et nous les égorgeons. Il a mis les esclaves en liberté, et nous rendons esclaves ceux qui sont libres. Mais qui est semblable à Dieu ?

14. L'homme parut donc le dernier de toutes les créatures plein de beauté, et de majesté, orné d'un esprit sublime, afin que toutes les créatures le vissent avec étonnement, et qu'il fût à la ressemblance de Dieu éternel une intelligence invisible revêtue d'un corps humain. C'est cette intelligence qui fait la force de l'âme, et qui comme un sage conducteur, règle les opérations de l'âme et du corps. C'est cette intelligence que les autres animaux redoutent quoiqu'ils ne la voient pas, comme nous craignons nous-mêmes Dieu quoique nous ne le voyons pas, et que nous craignons d'autant plus que nous ne le voyons pas.

15. Car afin que nous ayons la confiance de dire que nous sommes faits, selon qu'il est écrit, à son image et à sa ressemblance, voici les rapports qu'il a mis entre lui et nous. Dieu répandant avec plénitude sa grandeur et sa majesté, voit toutes choses, le ciel, l'air, la terre, la mer, il les renferme toutes et les pénètre chacune en particulier, de sorte que rien ne lui échappe, et qui n'ait en lui son existence, qui ne dépende de lui, et qui ne soit plein de lui, selon qu'il s'exprime lui-même. *Je remplis le ciel et la terre*, dit le Seigneur : De même l'intelligence de l'homme voit toutes choses et n'est point vue, ayant une substance invisible. Elle comprend par le secours des sciences, par la sagesse de ses conseils, par la noblesse de ses sentiments les secrets de la nature, portant sa pénétration jusqu'au fond de la mer, et à tous les recoins de la terre les plus cachés; devenant le scrutateur de ce double élément, à la ressemblance du Dieu souverain qu'elle imite et qu'elle retrace, et dont l'image est empreinte dans chaque chose par quelques petits traits. C'est par cette intelligence que l'homme s'élevant dans l'air et passant au-dessus des nuées qui l'obscurcissent, se porte par la sublimité de ses connaissances et par l'amour de la sagesse jusqu'au haut du ciel, où frappé d'admiration à la vue des étoiles, charmé de leur brillante lumière, considérant d'en haut les choses de ce bas monde, se tournant vers l'astre du soir, et vers l'astre du nord, et toutes les autres planètes qu'on appelle errantes, et voyant que bien loin d'errer, comme on le prétend, elles ont un cours réglé, et qu'elles ne semblent errer que pour parcourir plus exactement l'espace qui leur est prescrit, alors il s'élance par un désir plus vif et plus ardent, jusques dans le sein du Père où réside le Fils unique de Dieu, qui nous découvre ses secrets et qu'il doit à la fin nous manifester face à face. Il les montre néanmoins maintenant par partie, et sous le voile d'une énigme à ceux qu'il en rend dignes, et il répand en eux en même temps à la manière d'un torrent, une telle effusion de son esprit et un si vif éclat de lumière de son visage, que celui qui en est éclairé, s'écrie : *Il s'est allumé un feu brûlant qui a passé à mes os, et je suis tombé dans la langueur ne pouvant plus en supporter la violence.* (Jer 10,9) David dit encore : *Que mon jugement sorte de la lumière de ta visage.*

16. C'est par la force de cette intelligence, pour revenir à mon sujet après cette digression, qu'il se rend maître des choses extérieures, qu'il voit ce qui est séparé et éloigné, qu'il dompte les animaux les plus forts et les plus vigoureux, et qu'il a imprimé pour lui sur toutes les autres bêtes un respect si profond qu'elles lui obéissent à l'envi comme à leur roi, et qu'au seul ton de sa voix elles écoutent ses commandements; et quoiqu'elles soient sans raison, elles connaissent la raison et prennent une espèce d'éducation que la nature leur a refusée. Enfin les bêtes farouches voyant la douceur de l'homme s'apprivoisèrent par son ordre. Elles ont souvent suspendu leurs morsures au seul son de la voix humaine. Nous voyons qu'on prend des lièvres sans que les dents des chiens les ayant blessés; que les lions mêmes aux cris d'un homme abandonnent leur proie; qu'on irrite et qu'on apaise par la parole les léopards et les ours; que les chevaux frémissent quand un homme bat des mains; qu'ils marchent lentement quand un homme se tait; qu'enfin sans qu'on ait usé du fouet, ils courent plus vite que ceux qui ont été frappés, tant la langue, comme un espèce de fouet, les excite plus vivement à la course.

17. Que dirai-je des présents que lui font toutes les créatures ? Le bélier conserve sa peau pour lui plaire, et il se plonge dans les eaux de la rivière pour la rendre plus belle et plus brillante. Les brebis aussi cherchent les meilleurs pâturages pour donner à leur lait un goût plus fin et plus délicieux. Elles mettent bas avec douleur des agneaux, afin qu'ils soient servis sur la table. Les boeufs gémissent durant tout le jour sous le joug de la charrue pour labourer ses terres. Les chameaux, outre qu'ils portent les fardeaux dont il les charge, se laissent tondre comme les béliers; de sorte que tous ces divers animaux apportent chacun à leur roi leur tribut, et lui payent une redevance annuelle. Le cheval glorieux de porter un tel cavalier, marche d'un pas superbe, et se courbant pour laisser monter son maître, lui présente son dos comme un siège commode pour s'y asseoir. Mais afin que vous ne soyez plus étonné de ce que l'homme a été créé le dernier, le même cheval nous apprend que cela ne s'est pas fait ainsi pour mépriser l'homme, mais pour l'honorer. Le cheval porte celui qui n'a été formé qu'après lui; bien loin de le mépriser, il le respecte, il le craint, il le transporte avec fatigue en divers endroits. Par son moyen l'homme va en peu de temps dans des pays éloignés, il parcourt des lieux séparés par de longs espaces, tantôt avec un seul cheval, tantôt avec quatre, comme sont ceux dont on se sert pour les triomphes.

18. Et puisque j'ai fait mention des chevaux qui servent aux triomphes, il faut que j'y joigne le char dans lequel Elie fut transporté à travers les airs, et les éléphants fur lesquels un homme victorieux étant monté, les gouverne quoiqu'ils marchent devant lui, et qu'il soit derrière eux. De même un pilote étant assis à la poupe conduit tout le vaisseau. C'est pourquoi je crois que ce n'est pas inutilement que l'Evangile rapporte que Jésus Christ dormait sur la poupe, et que s'étant éveillé il commanda aux vents et à la mer, et calma la tempête, montrant qu'il était venu le dernier, parce qu'il était venu pour être notre pilote et notre guide. Aussi l'Apôtre dit : *Adam le premier homme a été créé avec une âme vivante, le second Adam a été rempli d'un esprit vivifiant, mais ce n'est pas ce qui est spirituel qui a été formé le premier, c'est le corps animal, (I Cor 15,45)* et ensuite le spirituel. Il a ajouté, *le premier homme est le terrestre formé de la terre, et le second homme est le céleste qui est du ciel.*

19. L'homme a donc été très bien créé le dernier, comme étant le précis de tout l'ouvrage, comme étant le chef de l'univers pour lequel toutes choses ont été faites; comme étant l'habitant de tous les éléments; qui vit avec les bêtes, qui nage avec les poissons, qui vole avec les oiseaux, qui converse avec les anges; qui demeure sur la terre et combat pour le ciel, qui traverse la mer, qui respire l'air, qui cultive la campagne, qui voyage sur les flots, qui pêche dans la mer, qui chasse dans les airs, qui est héritier du ciel, et cohéritier de Jésus Christ. Voilà les avantages que lui procure son industrie.

120. Apprenez aussi ce qui est au-dessus de sa nature. Moïse a marché au fond de la mer. Les apôtres ont marché sur la mer. Habacuc a volé sans avoir des ailes. Elie a vaincu sur la terre et a triomphé dans le ciel. Adieu, mon fils, aimez-moi, parce que je vous aime.

## LETRE 44

Ecrit environ l'an 389

*Il prouve que Moïse a fort bien marqué la distinction entre Dieu et le monde.*

Ambroise à Horontien.

1. Vous avez parfaitement y bien remarqué la distinction prophétique, ou plutôt divine, que Moïse a mis entre le Créateur et ses ouvrages. Car il n'a pas écrit par son propre esprit, mais ce qui lui a été dicté et révélé par l'Esprit de Dieu, sur tout ce qui regarde la création du monde. En effet, comme autre chose est d'être impassible, autre chose est d'être passible; il a attribué cette première qualité au Créateur; mais pour ce qui eu d'être passible, sans âme, sans mouvement propre, de recevoir de la bonté du Créateur l'âme, le mouvement et la figure, il a déclaré que cela appartient au monde. Comme il ne fallait pas après l'avoir tiré du néant, le laisser sans conducteur, et sans un père qui en prît la défense, Moïse nous assure ouvertement que Dieu invisible est le gouverneur et le tuteur de ce monde visible. Or ce qui est invisible est éternel, et ce qui est visible est temporel.

2. Moïse décrit que le monde a été fait en six jours, non que Dieu ait eu besoin de temps pour sa formation, puisqu'il ne faut qu'un instant pour faire ce qu'il veut : *Il a dit, et tout a été fait*, mais parce que l'ordre est nécessaire à ce qu'on fait, et que l'ordre exige souvent et le temps et le nombre. Il a gardé le nombre des jours et le temps, ayant principalement en vue de nous prescrire la manière dont nous devons agir. Nous avons besoin de temps pour concerter nos actions avec plus de maturité et de réflexion, de peur qu'en nous dispensant d'observer l'ordre, nous ne précipitions nos desseins et nos entreprises. Car puisque nous lisons dans l'Ecriture que Dieu a tout fait avec sagesse et avec conseil, avec régularité et avec ordre, il est conforme à la raison qu'il ait d'abord créé le ciel comme le plus beau de ses ouvrages, et il faut que nous portions là nos premiers regards, et que nous nous croyions obligés d'y tendre par nos désirs, et de préférer cette demeure à toutes les choses de la terre.

3. Dieu a donc créé le monde en six jours, et le septième il s'est reposé de tous ses ouvrages. Heureux est le nombre septénaire, dont je ne parle pas selon les principes de Pythagore et des autres philosophes, mais selon la forme et la division de la grâce spirituelle. Car il y a sept vertus principales du saint Esprit, rapportées par le prophète Isaïe. Ce septénaire, comme l'adorable Trinité, Père, Fils et saint Esprit, est sans temps sans ordre. Il est l'Auteur du nombre, mais il n'est pas assujéti à la loi du nombre. Ainsi comme le ciel, la terre, la mer ont été formées pour la gloire de l'éternelle Trinité, aussi bien que le soleil, la lune et les étoiles, de même nous remarquons que pour représenter ce cercle septénaire de vertus spirituelles admirable par la force de l'opération divine, il a été créé un septénaire de planètes qui prêtent leur ministère pour éclairer le monde. On dit que leur arrangement a du rapport au nombre de ces étoiles, qu'on dit être fixes et que les Grecs appellent *aplaneis*. Le Septentrion a pris aussi son nom latin des sept étoiles qui y répandent leur brillante lumière, et c'est vers lui surtout que les pilotes ont les yeux sans cesse attachés, pour être guidés dans leur navigation.

4. Cette prérogative du nombre septénaire, est descendue du ciel en terre, car pour passer sous silence les sept diverses grâces de notre divin Chef, pour ne rien dire des sept sens par lesquels nous goutons les plus doux plaisirs, deux yeux, deux oreilles, deux narines et une bouche : quel prodige étonnant n'est-ce pas que plusieurs enfants viennent au monde le septième mois, et que ceux qui naissent de la sorte commencent le cours de leur vie. Nous voyons qu'il est contre la loi de la nature que les mères enfantent le huitième mois, et si peut-être quelque fâcheux accident avance leur accouchement, la mère et l'enfant sont dans un grand péril.

5. Mais quoique celui qui est né au septième mois ait eu une favorable naissance, il ne naît cependant que pour la peine et pour le travail; au lieu que celui qui est admis le huitième jour au sacrement de la régénération, est consacré par la grâce et appelé à l'héritage du royaume céleste. Le nombre septénaire reçoit une grande grâce des vertus et des dons du saint Esprit. Cette même grâce porte le nombre de sept, mais elle consacre le nombre de huit. L'une n'a que le nom, l'autre a le fruit, c'est pourquoi le huitième jour la grâce du saint Esprit a rétabli dans le paradis ceux que le péché en avait bannis.

6. L'Ancien Testament conçoit cette *Ogdoade*, que nous appelions en Latin l'Octave. L'Ecclésiaste dit : *Donnez à ceux-là la septième partie, et à ceux-ci la huitième*. Le septième jour appartient à l'Ancien Testament, le huitième au Nouveau. Lorsque Jésus Christ est ressuscité, et

que le jour nouveau du salut a brillé pour tous les hommes; ce jour dont le Prophète dit : *C'est le jour que le Seigneur a fait. Réjouissons-nous, et soyons transportés d'Allégresse.* Ce jour où la lumière d'une pleine et parfaite circoncision s'est répandue dans l'esprit des hommes. Voilà pourquoi l'Ancien Testament a donné une partie du huitième jour dans la solennité de la circoncision. Mais elle était encore cachée sous des ombres, le soleil de justice a paru, et il a manifesté en consommant sa Passion les rayons de sa lumière par lesquels il s'est fait connaître à tous les hommes, et leur a ouvert le chemin de la vie éternelle.

7. Ceux-ci donc appartiennent au nombre de sept et de huit, desquels le prophète Osée dit qu'il les a achetés par ce nombre, et qu'il a acquis la plénitude de la foi. *Car je suis allé, dit-il, et j'ai acheté pour moi quinze pièces d'argent, une mesure d'orge et une demi mesure, et un demi setier de vin.* Le Seigneur lui avait ordonné plus haut d'acheter une femme de mauvaise vie, et il est évident qu'il l'avait achetée, puisqu'il marque le prix qu'elle lui avait coûté. Or quinze pièces d'argent sont composées de sept et de huit, et signifient par conséquent le nombre septénaire et octonaire. Dans les deux Testaments donc la prophétie au prix de sa foi en a reçu la consommation, et l'Eglise la plénitude. Par le premier Testament on a acquis le peuple d'Israël; par le second, le peuple des Gentils. On achète donc cette courtisane pleine de foi, laquelle cherche un époux ou parmi les gentils, ou parmi les juifs adultères qui avoient abandonné leur Seigneur et l'auteur de la foi toute pure, et répand ses assemblées et ses Eglises dans tous les pays du monde.

8. Dans ce que ce Prophète dit, qu'il l'a achetée *un boisseau et un demi boisseau d'orge.* Dans le boisseau est la plénitude de la mesure. Dans le demi boisseau est la mesure demi pleine. La plénitude est dans l'Evangile. La demi perfection est dans la Loi. Ainsi que Jésus Christ dit : *Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir.* (Mt 5,17) Et dans un autre endroit le Seigneur dit par le prophète Michée : *Alors la paix sera dans la terre d'Israël. Lorsque les Assyriens viendront dans sa terre, on suscitera contre eux sept pasteurs et huit morsures d'hommes.* (Mi 5,5) Alors le peuple fidèle étant délivré de toutes les tentations, et détrompé des vanités de ce siècle jouira d'une pleine paix, lorsque la grâce et la paix, la paix de l'Ancien Testament et la grâce du Nouveau, auront exclu de nos coeurs toutes les vanités du monde.

9. Les sept pasteurs sont les préceptes de la loi, par lesquels le troupeau encore stupide et sans raison a été conduit et gouverné dans le désert par la verge de Moïse. Les huit morsures d'hommes sont les préceptes de l'Evangile, et les paroles sorties de la bouche de Jésus Christ : *car il faut croire de coeur pour être justifié et confesser de bouche pour être sauvé.* (Rom 10,10) Heureuses morsures par lesquelles nous avons goûté le don de la vie éternelle, après avoir dévoré dans le Corps de Jésus Christ la rémission de nos péchés. La morsure de la mort dans l'Ancien Testament est amère et douloureuse, c'est pourquoi il est dit : *La mort l'a dévoré en le surmontant.* (Is 25,8) Dans le Nouveau Testament la morsure de la vie est douce, laquelle a englouti la mort, selon la parole de l'Apôtre : *La mort a été absorbée par sa victoire. Ô mort, où est ta victoire ? Ô mort, où est ton aiguillon ?* (I Cor 15,54)

10. Et pour me servir des témoignages des apôtres, d'abord que Dieu eût créé l'homme, il se reposa le septième jour : mais parce que le peuple juif toujours rebelle, a méprisé les commandements de son Dieu, le Seigneur a dit : *S'ils entrent jamais dans mon repos.* Voilà pourquoi il a marqué un autre jour dont il dit : *Aujourd'hui si vous entendez ma voix.* Car l'Ecriture renferme deux jours généraux, hier et aujourd'hui, dont elle dit : *Imitez la foi de Jésus Christ, il était hier, et il est aujourd'hui, il sera le même dans tous les siècles.* (Heb 13,7) Dans le jour précédent, on a la promesse. Dans le jour suivant, on a l'accomplissement de cette promesse. Mais comme dans le jour d'hier, ni Moïse, ni Josué fils de Navé n'ont fait entrer le peuple dans le repos. Jésus Christ l'y fait entrer aujourd'hui. C'est à lui que le Père a dit : *Je t'ai engendré aujourd'hui.* Car c'est par sa résurrection qu'il a procuré le repos à son peuple. Il est lui-même notre repos, puisqu'il dit au bon Larron : *Tu seras aujourd'hui avec moi en paradis.* Le repos ne se trouve que dans le ciel, et non pas sur la terre.

11. Quel besoin ai-je donc d'observer le lever et le coucher des astres; de savoir pourquoi à leur lever on met la charrue dans les terres qui n'ont pas encore été labourées ? Pourquoi à leur coucher on fait la moisson. De toutes les étoiles une me suffit, c'est l'étoile brillante du matin, au lever de laquelle on a semé non une grande quantité de grains, mais de martyrs, lorsque Rachel a pleuré ses enfants, afin, que les ayant purifiés par ses larmes, elle les offrît à la place de Jésus Christ, et au coucher de laquelle Jésus Christ a ressuscité du tombeau, non des ossements insensibles, mais des troupes triomphantes de morts qui ont recouvré la vie.

12. Que le nombre de sept soit célébré; parce que le cours de la vie de l'homme passe par sept âges jusqu'à la vieillesse, ainsi qu'Hippocrate, ce grand médecin, l'a expliqué dans ses écrits. Le premier âge, c'est l'enfance. Le second, l'âge un peu plus avancé. Le troisième, l'adolescence. Le quatrième, la jeunesse. Le cinquième, l'âge viril. Le sixième, l'âge mûr. Le septième, la vieillesse. L'homme est donc enfant, un peu plus âgé, adolescent, jeune, homme parfait, vétérans, vieillard.

13. Solon nous fait passer par dix différents degrés d'âge, distribués de sept en sept ans. Le premier va depuis la première enfance, jusqu'au temps où les dents poussent, dont on se sert pour manger et former la parole, de sorte qu'on puisse dire qu'on parle. Le second se termine aux années de puberté, où l'on sent les tentations de la volupté. Le troisième commence à l'adolescence jusqu'à ce que les poils de la barbe paraissent. Le quatrième à la jeunesse, jusqu'à ce que les forces du corps soient parfaites. Le cinquième c'est l'âge viril, propre au mariage pendant tous les sept ans. Sixième, les sept années suivantes entrent aussi dans l'âge viril, âge propre à devenir prudent et à former toutes sortes d'entreprises. Septième et huitième; les sept années suivantes, et les sept d'après celles-ci, nous rendent des hommes mûrs, pleins de bons sens, et capables de briller par les charmes de l'éloquence. Neuvième, les sept années d'après, nous laissent encore un peu de force, mais un discours et une sagesse plus languissantes. Enfin les sept dernières années remplirent la mesure de notre vie, et si quelqu'un peut y parvenir, il pourra aussi se vanter de n'avoir pas frappé de bonne heure aux portes de la mort.

14. Hippocrate donc et Solon ont distingué, l'un la vie en sept âges, l'autre chaque âge de sept en sept ans. Le nombre de sept parmi eux est préférable, mais le nombre de huit a un âge unique et perpétuel, où nous croulons jusqu'à l'état de l'homme parfait, où nous parvenons à la connaissance de Dieu par la plénitude de la foi, et où nous remplissons la mesure d'un âge consommé.

15. Nous avons aussi dans nos entrailles une beauté manifeste du nombre de sept. On dit que nous avons au dedans de nous sept viscères, l'estomac, le coeur, le poumon, le fiel, le foie, les deux reins. Nous avons aussi sept parties extérieures, la tête, le dos, le ventre, les deux mains et les deux pieds.

16. Tout cela est parfaitement beau, mais ne sert qu'à nous rendre sujet à la douleur. Or qui mettra en doute qu'on n'ait de plus grands avantages dans le nombre de huit, qui a renouvelé tout l'homme, et l'a mis hors d'atteinte à la douleur ? Ainsi le septième âge du monde est fini. La grâce du huitième a éclaté, en faisant que l'homme n'est plus de ce monde, mais au dessus du monde. Car maintenant nous ne vivons pas de notre propre vie, mais de celle de Jésus Christ. *Jésus Christ est notre vie, et la mort est un gain pour nous. Nous ne vivons pas maintenant dans la chair, mais dans la foi de Jésus Christ.* (Phil 1,22) L'Apôtre dit : *D'où nous concluons que le jour du monde est fini.* Enfin notre Seigneur Jésus Christ est venu à la dernière heure, il est mort pour nous, et nous sommes tous morts en lui pour vivre à Dieu. Nous ne vivons donc pas tels que nous étions, mais c'est Jésus Christ qui vit en nous.

17. Le nombre de sept est donc passé. Celui de huit est venu. Le jour d'hier est passé. Le jour d'aujourd'hui, est venu, ce jour d'aujourd'hui qui nous est promis et où nous avons été avertis d'écouter la voix de Dieu et d'y obéir. Le jour de l'Ancien Testament est donc passé, auquel a été consommé le Testament nouveau dont l'Apôtre dit : *Il viendra des jours, dit le Seigneur, où je ferai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël, avec la maison de Juda, non selon l'alliance que j'ai faite avec leurs pères, au jour que je les pris par la main pour les faire sortir de l'Egypte.* (Heb 8,8) Saint Paul allègue la raison pour laquelle l'alliance a été changée. *Car ils ne sont point demeurés dans cette alliance que j'avais faite avec eux, et c'est pourquoi je les ai méprisés, dit le Seigneur.*

18. Les prêtres de la loi sont passés. Les tribunaux de la loi sont interdits. Allons au pontife nouveau, au trône de la grâce, à celui qui a visité nos âmes, qui n'a pas été fait prêtre selon la loi d'une succession charnelle, mais qui a été choisi par la vertu d'une alliance éternelle. Car il ne s'est pas donné à lui-même l'honneur du sacerdoce; mais il a été élu par son Père, qui lui a dit : *Tu es prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisedech.* Nous voyons quelle est la victime que ce nouveau prêtre a offert. Les autres prêtres offraient des sacrifices pour eux-mêmes et pour leur peuple. Celui-ci n'ayant point de péché qui l'obligeât d'offrir des sacrifices pour lui-même, s'est offert pour tout le monde; et est entré par son sang dans le Saint des Saints.

19. C'est donc lui qui est le nouveau prêtre et la nouvelle victime, non selon la loi, mais au dessus de la loi. C'est lui qui est l'Avocat du monde, la lumière du siècle qui a dit : Je viens et il est venu. Approchons-nous de lui avec une foi pleine et entière. Adorons-le, prions-le, mettons notre espérance en lui, que nous ne voyons pas des yeux du corps, mais à qui nous sommes attaches par l'affection du coeur. A lui soit à jamais honneur et toute gloire. Adieu, mon fils, aimez-moi, parce que je vous aime.

## LETRE 45

Ecrit environ l'an 389

*Sabin ayant demandé à saint Ambroise s'il avait dans ses écrits parlé du paradis terrestre, et quel était son sentiment sur ce sujet.*

Ambroise à Sabin.<sup>3</sup>

1. Après avoir lu mon Hexameron vous avez trouvé à propos de me demander si j'y ai parlé du paradis terrestre et quel est mon sentiment sur ce sujet, ce que vous avez grande envie de savoir. Je vous réponds que j'en ai écrit il y a fort longtemps, et même n'étant pas encore ancien évêque.

2. J'ai trouvé que les sentiments des auteurs étaient partagés sur le paradis terrestre. Joseph en qualité d'historien, nous le représente comme un jardin planté d'arbres et de quantité d'arbustes, arrosé d'un fleuve qui se divise en quatre fleuves. Car les eaux étant rassemblées dans un même lieu, la terre n'a pas été entièrement desséchée et privée d'humidité, mais elle fait encore aujourd'hui sortir de son sein les fontaines et ouvrir la source des rivières, dont cette bonne mère présente les eaux comme des mamelles pleines de lait pour nourrir ses enfants.

3. Les uns mettent dans le paradis certaines choses, les autres y en mettent d'autres, mais tous conviennent qu'il y avait l'arbre de vie, et l'arbre de la science, qui faisait discerner le bien et le mal, et beaucoup d'autres arbres pleins de vigueur et de vie, et qui étaient comme animés et raisonnables; d'où l'on conclut que le paradis n'était pas sur la terre ni dans un lieu particulier, mais dans la partie principale de notre âme qui est la vie et le siège des vertus, et qui est rempli de la grâce et de l'Esprit de Dieu,

4. Salomon a déclaré évidemment par l'inspiration du saint Esprit que le paradis est dans l'homme; et comme il décrit les mystères ou de l'âme et du Verbe, ou de Jésus Christ et de l'Eglise, voilà pourquoi il dit de l'âme Vierge, ou de l'Eglise qu'il voulait fiancer à Jésus Christ comme une vierge chaste : *Vous êtes un paradis fermé, ma soeur, mon épouse. Vous êtes un paradis fermé, une fontaine scellée.* (Can 12,4)

5. Paradis en Grec signifie un jardin. Susanne était dans un paradis, et on le lit ainsi en Latin. Adam était aussi dans un paradis; et c'est ainsi que nous le lisons. Ne vous faites donc pas de peine de ce qu'on trouve dans quelques exemplaires latins qu'Adam était dans un jardin, et en d'autres, qu'il était dans un paradis.

6. Où est donc une vierge, là est une femme chaste. Et quoique la vierge ait reçu de la nature les marques et les signes de la chasteté, elle et la femme sont néanmoins toutes deux dans le paradis, afin qu'à l'ombre de leurs vertus elles trouvent du rafraîchissement contre les ardeurs impures du corps, et contre les feux que les passions allument dans la chair.

7. Ainsi le paradis planté d'une forêt de plusieurs opinions différentes, est situé dans la principale partie de notre âme. Dieu y a mis principalement l'arbre de vie, c'est-à-dire, la racine de la piété. Car le but de notre vie consiste à rendre à notre Seigneur et à notre Dieu le culte que nous lui devons.

8. Il y avait aussi l'arbre de la science du bien et du mal. Car parmi les autres animaux de la terre l'homme est le seul qui ait la science de discerner le bien d'avec le mal. Il y avait encore d'autres arbres plantés dont les fruits sont les vertus.

9. Mais comme Dieu connaissait que l'esprit de l'homme capable de science y aurait plus de penchant pour se livrer à la finesse que pour acquérir une grande prudence, le Créateur qui a mis certaines bornes dans notre âme ne pouvant ignorer les qualités de son ouvrage, voulut exclure la finesse du paradis, et par une providence attentive à notre salut y répandre le zèle de la véritable vie et les règles de la piété. Voilà pourquoi il permit à l'homme de manger du fruit de tous les arbres du paradis, et; lui défendit de goûter à celui de l'arbre de la science du bien et du mal.

10. Mais comme toutes les créatures sont sujets à leurs passions, le plaisir s'insinua dans le coeur de l'homme à la manière d'un serpent qui se glisse sans qu'on s'en aperçoive. Aussi n'est-ce pas sans raison que Moïse nous a représenté le plaisir sous la figure du serpent; car comme le serpent se traîne sous le ventre; le plaisir de même est excité sous cette partie du corps. Comme le serpent ne marche pas et ne s'élève pas sur ses jambes, mais qu'il ne va qu'en se pliant et se repliant en mille manières, tel est le plaisir qui n'a rien que de bas et de rampant. Il

---

<sup>3</sup> Sabin était évêque de Plaisance

a comme le serpent la terre pour nourriture, ne connaissant point la viande céleste. Il ne se repaît que de ce qui flatte le corps. Il se change en diverses espèces de cupidités, s'entortille pour ainsi dire en mille manières. Il porte dans les dents son venin par lequel le sensuel déchire ses entrailles, l'intempérant se donne la mort, le gourmand se fait mourir. Combien d'hommes ont péri par les excès du vin ? Combien l'ivrognerie en a-t-elle précipité dans le tombeau ? Combien les indigestions en ont-elles rendus malades ?

11. Je comprends maintenant pourquoi Dieu souffla sur le visage de l'homme; car c'est-là que résident tous les sens, les yeux, les oreilles, les narines et la bouche. C'est là qu'est le siège et le principe du plaisir, contre les attrait duquel il a voulu fortifier nos sens. C'est le plaisir qui nous a inspiré, comme au serpent, de la finesse au lieu de la parfaite prudence, qui ne s'acquiert que par le travail et par une longue et sincère méditation avec la grâce de Dieu.

12. Mais puisqu'Adam avec sa malheureuse postérité a été séduit par les tromperies du serpent, imitons sa finesse sur un point. N'exposons jamais notre tête au péril, et gardons-la saine et entière par-dessus tous les autres membres : notre tête est Jésus Christ, qu'elle demeure sans blessure, afin que le venin du serpent ne puisse jamais nous nuire. Car la sagesse est bonne avec l'héritage, c'est-à-dire la foi, l'héritage étant pour ceux qui croient au Seigneur.

13. Or si ce premier homme qui s'entretenait avec Dieu dans le paradis a pu si facilement faire une si funeste chute; quoiqu'il eût été formé d'une terre vierge, qui dans son origine avait été composée et pétrie par le Verbe de Dieu, et qui n'avait été ni teinte du sang des parricides et des meurtriers, ni souillée par des crimes honteux; notre chair n'ayant pas non plus encore été frappée de la malédiction à laquelle est condamnée une coupable postérité, combien plus le penchant de l'homme vers le vice a-t-il été augmenté, et a-t-il eu plus de facilité à se précipiter dans le plus profond abîme, lorsque de génération en génération à un méchant a succédé un autre encore plus méchant.

14. En effet si la pierre d'aimant a reçu de la nature une telle vertu qu'elle attire le fer et se transforme en lui, de sorte qu'on voit par plusieurs expériences que si vous approchez de cette pierre plusieurs anneaux de fer, elle les retient tous également; que si ensuite vous approchez de cet anneau auquel l'aimant est attaché un autre anneau, et que vous fassiez par ordre la même chose à chaque anneau, quoique la vertu que cette pierre a reçu de la nature se communique par degré à tous les anneaux, cependant elle s'attachera plus fortement aux premiers et plus faiblement aux derniers; à combien plus forte raison le genre humain et la nature sont-ils tombés de l'état de pureté et d'innocence où ils avaient été créés, à un état de corruption et de méchanceté, à mesure que les générations en se multipliant ont multiplié leurs crimes.

15. Car si la force de la nature s'affaiblit dans des sujets qui ne sont pas capables de péché, combien plus diminue-t-elle dans des coeurs et dans des corps souillés par le péché ? Ainsi comme la malice était montée à son comble, et que l'innocence avoir été tellement abolie que personne ne faisait le bien, non pas même, un seul homme, Jésus Christ est venu retracer la beauté de la nature ou plutôt l'augmenter, afin que la grâce surabondât où le péché avait surabondé. Il est donc évident et que Dieu est le Créateur de l'homme, et que Dieu est un, et qu'il n'y a pas plusieurs dieux, mais qu'il n'y a qu'un Dieu qui a tiré du néant le monde, et un seul monde, non plusieurs, comme disent les philosophes.

16. Il a d'abord créé le monde, et ensuite l'homme qui devait en être l'habitant et avoir tout le monde pour patrie. Car si un sage aujourd'hui est citoyen en quelque lieu qu'il soit; s'il est persuadé que partout il n'est rien qui ne soit à lui; s'il ne se trouve nulle part étranger; combien plus ce premier homme était-il l'habitant de tout le monde, et comme les Grecs l'appellent kosmopolitis, le nouvel ouvrage de Dieu, l'ami qui conversait sans cesse avec lui, le citoyen des saints, celui qui est né pour la vertu, le maître de tous les animaux de la terre, de la mer, et des airs, qui regardait tout l'univers comme la possession, que Dieu protégeait comme son ouvrage, et qu'il n'abandonnait point étant son Père et son Auteur. Enfin il l'a chéri, après l'avoir créé, jusqu'à cet excès qu'il l'a racheté de l'esclavage, qu'il l'a rappelé de l'exil, et qu'il l'a ressuscité d'entre les morts par la Passion de son Fils unique. Dieu est donc le Créateur de l'homme, et comme un excellent ouvrier il aime son ouvrage, et comme un bon père il ne l'abandonne point; il l'a même racheté comme un riche père de famille au prix de son propre héritage.

17. Prenons donc garde que cette femme, c'est-à-dire, l'illusion de nos sens trompés et entraînés par le plaisir, ne jette dans la mollesse cet homme; c'est-à-dire, son intelligence, ne le soumette à ses lois, et ne

lui fasse embrasser son sentiment. Fuyons le plaisir comme un serpent. Le plaisir a mille artifices propres sur tout à surprendre l'homme. Les autres animaux se laissent prendre par une trop grande avidité de manger. L'homme est exposé à d'autant plus de péril qu'il a un plus grand

saint Ambroise de Milan

nombre de sens dans les yeux et dans les oreilles. Adieu, aimez-moi comme vous faites, parce que je vous aime.

## LETRE 46

Ecrit l'an 390

*Il écrit à Sabin qu'il a réfuté publiquement un Apollinariste médisant, qu'il l'a pourtant traité avec bonté quoiqu'il n'ait pas voulu reconnaître que Jésus Christ a pris la forme de serviteur.*

Ambroise à Sabin.

1. Celui qui sème des médisances contre moi, comme vous me l'avez écrit, est un malheureux qui a déjà reçu la peine du venin qu'il a répandu dans ses discours. Car je lui ai répondu publiquement, et il a moissonné devant tout le monde ce qu'il avait semé en secret. Je ne le regardais auparavant que comme un homme vain et mal intentionné à mon égard, mais je déclarai qu'il était infecté de l'erreur d'Apollinaire, d'abord qu'on m'eût rapporté qu'il ne pouvait souffrir qu'on dît que notre Seigneur Jésus Christ en se revêtant d'un corps, a pris pour l'amour de nous la forme de serviteur, quoique l'Apôtre l'assure expressément. Ce dogme est le rempart et comme la haie de notre foi. Celui qui détruit cette haie sera détruit lui-même, selon qu'il est écrit : *Le serpent mordra celui qui détruit la haie.* (Ec 10,8)

2. Je lui ai d'abord mandé avec douceur, pourquoi faites-vous une bonne chose avec une mauvaise intention. Car je mets au nombre des bienfaits que je reçois de la part de ceux qui lisent mes ouvrages, lorsqu'ils me communiquent ce qui leur fait de la peine. Premièrement parce que je puis me tromper dans ce que je crois savoir. 2° Parce que j'ignore beaucoup de choses. Quelques personnes entendent plusieurs choses autrement que moi. Il est louable, quand on le peut, d'éviter toute sorte de fautes. De plus, je ne dois pas trouver mauvais que bien des gens forment plusieurs questions sur les paroles des apôtres, des évangiles et de Jésus Christ. Ils trouvent aussi des sujets de disputes dans mes écrits. Ils suivent en cela leur coût et leur génie, ainsi que fait celui-ci qui a parcouru l'univers, non pour avoir un modèle à imiter, mais pour chercher quelqu'un sur qui il exerçât sa maligne critique.

3. Cet homme donc, pour censurer quelque chose dans mes ouvrages, a cru en avoir trouvé un beau moyen dans cet endroit où Jésus Christ ayant fait cette prière : *Je vous loue, mon Père, Seigneur du ciel et de la terre,* (Mt 11,25) j'ai dit qu'il avait ainsi parlé pour nous faire comprendre que Dieu est le Père du Fils et le Seigneur de la créature, quoique dans le psaume le Fils ait appelé clairement le Père son Seigneur. *Ils m'ont vu et ont branlé la tête. Aidez-moi, Seigneur mon Dieu.* (Ps 108,15) Car ayant parlé selon la forme de serviteur, il a appelé son Seigneur celui qu'il savait bien être son Père, lui étant égal selon la forme et la nature de Dieu, se disant Serviteur selon la chair dont il était revêtu, la servitude étant l'apanage de la chair, et l'empire celui de la divinité.

4. Vous voyez donc par votre pénétration d'esprit tout-à-fait admirable que ce qui est dit dans l'Evangile, se rapporte au temps de l'Evangile où Jésus Christ comme homme conversait parmi les hommes. Car à présent nous ne connaissons plus Jésus Christ selon l'humanité. Il a été vu et connu des anciens en cette manière; à présent les choses anciennes sont passées, tout est devenu nouveau. Tout est néanmoins de Dieu qui nous a réconciliés avec lui par Jésus Christ. Car nous étions morts; c'est pour cela qu'un s'est fait serviteur pour tous, et que dis-je, serviteur ? Il s'est fait péché, malédiction, opprobre. L'Apôtre a dit : *Jésus Christ s'est fait péché pour nous, il s'est fait malédiction.* (Phil 2,7) Il a dit : lorsqu'il se sera soumis toutes choses, il sera lui-même soumis. Saint Pierre a dit au boiteux dans les Actes des Apôtres. *Au nom de Jésus de Nazareth levez-vous et marchez.* Il a dit là même : *Dieu a glorifié son serviteur Jésus.* Et personne ne prend occasion du temps pour le déprimer. Saint Jean dans l'Apocalypse l'appelle un agneau, et le psalmiste *un ver et non pas un homme.* Il s'est fait tout cela pour briser l'aiguillon dont la mort nous avait percé, pour nous délivrer de la servitude où nous gémissions, pour effacer nos malédictions, nos péchés, nos opprobres.

5. Tous ces passages et plusieurs autres que vous m'avez écrit avoir cités à quelqu'un qui vous consultait, étant contenus dans l'Ecriture sainte, qui osera douter que ce que la piété a dicté a été dit pour augmenter la gloire de Jésus Christ, non pour la diminuer. Car puisqu'il est dit de la manne qui est son don : *Que celui qui en amassait peu n'avait rien de moins, et que celui qui en amassait beaucoup n'avait rien de plus,* (Ex 16,18) dira-t-on la même chose de lui, comme s'il a pu ou diminuer ou augmenter. En effet en quoi a-t-il été rabaisse pour s'être chargé de notre servitude et de nos infirmités ? Il était humilié, il était dans la forme de serviteur, mais en même temps il était dans la gloire de son Père. Il était un ver sur la croix; mais il remettait les péchés de

ses persécuteurs mêmes. Il était l'opprobre des hommes; mais en même temps il était la majesté du Seigneur. *La majesté du Seigneur paraîtra, et tous les hommes verront le salut de Dieu.* (Is 40,5) Qu'a perdu celui à qui il ne peut arriver aucune perte ? Il n'avait dans sa Passion ni beauté ni figure; mais il possédait la plénitude de la divinité. On le croyait faible et infirme, et il n'avait point cessé d'être la vertu et la force de Dieu. Il paraissait n'être qu'un homme; mais il faisait briller sur la terre la majesté de Dieu et la gloire de son Père.

6. Aussi l'Apôtre a fort bien employé les mêmes expressions en disant du Seigneur Jésus; *qu'étant dans la forme de Dieu, il n'a pas crû faire une usurpation de se dire égal à Dieu; mais il s'est anéanti lui-même en prenant la forme de serviteur.* (Phil 2,6) Qu'est-ce être en la forme de Dieu sinon être dans la plénitude de la divinité, dans l'expression de sa perfection divine. Lorsqu'il était donc dans la plénitude de la divinité, il s'est anéanti, et il a pris la plénitude de la nature et de la perfection humaine, afin que comme il ne lui manquent rien en qualité de Dieu, il ne manquât rien aussi à l'homme dont il se revêtait, et qu'il fût parfait dans l'une et dans l'autre nature. C'est pourquoi David dit : *Il est le plus beau d'entre les enfants des hommes.*

7. L'Apollinariste est donc pris et enfermé dans ses propres filets, et il n'a aucun moyen de s'en dégager. Il avait dit : il a pris la forme de serviteur mais nous ne lisons pas qu'il ait été serviteur. Je demande donc une seconde fois ce que c'est qu'être en la forme de Dieu ? Il répond, c'est être en la nature de Dieu, car, dit l'Apôtre : *Il en est qui ne sont pas dieux de leur nature.* (Phil 2,7) Je lui demande encore ce que c'est que prendre la forme de serviteur ? Sans doute c'est prendre, comme je l'ai dit, la perfection de la nature et de la condition humaine pour être semblable aux hommes. Et il a fort bien dit, non qu'il serait semblable à la chair, mais aux hommes dont il aurait la même chair; mais parce qu'il est le seul qui soit sans péché, et que tous les hommes sont pécheurs, il se montrait homme dans tout ce qui paraissait de lui au dehors. C'est pourquoi le Prophète dit : *Il est homme, et qui le connaîtra ?* (Jer 17,9) Il est homme selon la chair, mais au-dessus de l'homme par ses oeuvres divines. Lorsqu'il touchait un lépreux, il paraissait homme, mais il était au-dessus de l'homme lorsqu'il le guérissait. Il pleurait Lazare mort comme homme, mais il était au-dessus de l'homme lorsqu'il lui commandait de sortir du tombeau ayant les pieds encore liés. Il paraissait un homme lorsqu'il était attaché à la croix, mais il était au-dessus de l'homme lorsqu'ayant ouvert les sépulcres il ressuscitait les morts.

3. Et que ce disciple pervers d'Apollinaire ne se flatte point sur ce qu'on lit dans l'Apôtre : *qu'il a été trouvé au dehors comme un homme.* Car saint Paul n'a pas nié que Jésus Christ soit homme, puisqu'il dit dans un autre endroit : *Qu'il est le Médiateur entre Dieu et les hommes, Jésus Christ homme,* mais il a confirmé sa qualité d'homme. Car l'usage et la coutume de l'Ecriture est de parler ainsi, comme nous lisons dans l'Evangile : Nous avons vu sa gloire, sa gloire, dis-je, comme du Fils unique du Père : Comme donc on dit comme du Fils unique, et qu'on ne nie pas qu'il soit le Fils unique de Dieu, de même on dit comme un homme, sans qu'on nie qu'il ait été un homme parfait.

9. Quoiqu'il fût donc dans la forme de serviteur, et qu'il ait été humilié jusqu'à la mort il n'en était pas moins dans la gloire de Dieu. Quel tort lui a fait cet état de servitude ? On lit qu'il a été fait serviteur, comme on lit qu'il est né d'une vierge, et qu'il a été formé dans la chair, toute créature étant destinée à servir selon le Prophète qui dit : *Toutes les créatures vous servent.* C'est pourquoi Dieu le Père dit : *J'ai trouvé David mon serviteur y et je l'ai oint de mon huile sainte. Il m'invoquera en disant : vous êtes mon Père, mon Dieu, et l'Auteur de mon salut, et je l'établirai le premier né.* Et dans un autre psaume : *gardez- mon âme parce que je suis Saint. Sauvez votre serviteur.* Et plus bas dans le même psaume : *Remplirez de votre force votre serviteur, et sauvez-le fils de votre servante.* J'ai rassemblé les paroles du Père et du Fils pour répondre à cet hérétique non par les raisonnements humains, mais par les oracles divins.

10. Jésus Christ dit ailleurs : *Je recommande et remets mon âme entre vos mains; et vous avez mis mes pieds dans un lieu spacieux. Et je suis devenu plus que tous mes ennemis un sujet d'opprobre.* Et dans le même psaume : *Répandez sur votre serviteur la lumière de votre visage.* Le Fils de Dieu dit aussi par la bouche d'Isaïe : *Le Seigneur m'a appelé dès le sein de ma mère par mon nom. Il a rendu ma bouche comme une épée perçante. Il m'a protégé sous l'ombre de sa main. Il m'a mis en réserve comme une flèche choisie. Il m'a tenu caché dans son carquois, et il m'a dit : vous êtes mon serviteur, ô Israël.* (Is 49,2-3) Car le Fils de Dieu est aussi dit Israël dans un autre endroit : *Jacob mon serviteur, Israël, mon bien-aimé.* Il est en effet le seul qui ait véritablement non seulement vu Dieu le Père; mais qui en ait donné la connaissance.<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> phrase douteuse.

11. Et tout de suite : *Je me glorifierai en vous, je lui ai dit : j'ai travaillé en vain; j'ai consumé inutilement et sans fruit toute ma force, mais le Seigneur me fera justice, et ma douleur est présente à mon Dieu. Et maintenant le Seigneur m'a dit : lui qui ma formé dès le sein de ma mère pour être son serviteur, et rassembler Jacob et Israël.* Qui est ce qui a rassemblé le peuple de Dieu, si ce n'est Jésus Christ ? Qui est-ce qui a été glorifié devant le Seigneur ? Qui est sa vertu et sa puissance ? A qui le Pere a-t-il dit : *C'est quelque chose de grand pour vous d'être appelle mon serviteur ?* A qui dit-il : *Je vous ai établi pour être l'alliance de ma race, la lumière des nations, et le salut que j'envoie jusqu'aux extrémités de la terre.* Il a aussi dit de lui par la bouche d'Ezechiel : *Je susciterai sur mes brebis le Pasteur unique. David mon serviteur lui-même aura soin de les paître, et il leur tiendra lieu lui-même de pasteur, mais moi qui suis le Seigneur, se ferai leur Dieu, et David sera au milieu d'elles comme leur Prince.* (Ez 34,23) Le Roi David était déjà mort. Ainsi celui qui est désigné par ces paroles et par ce nom, c'est le vrai David, le vrai humble, le vrai doux, le vrai Fils de Dieu dont la main est forte et robuste. C'est lui qui est encore marqué dans le Livre du prophète Zacharie, Dieu le Père lui disant : *J'enverrai mon serviteur, Orient est son nom.* Hé quoi ! parce qu'il avoie des vêtements fouillés, ce Soleil de justice n'avait plus l'éclat de sa divinité ?

12. Que dirai-je davantage ? Croirons-nous qu'il soit plus humiliant d'être serviteur, que d'être péché, que d'être malédiction, que d'être opprobre, que d'avoir pris nos faiblesses pour nous en délivrer ? Car il s'est fait tout cela pour le détruire et pour l'abolir. Mais ces hérétiques ne veulent pas admettre que Jésus Christ se soit fait serviteur, opprobre, péché, malédiction; parce qu'ils soutiennent que le Verbe et la chair sont d'une même substance, et ils disent parce qu'il nous a rachetés, il a été appelé serviteur, et il a dû être nommé péché, ne faisant pas réflexion que la gloire de Jésus Christ consiste en ce qu'il s'est rendu esclave dans son corps pour donner la liberté à tous les hommes, en ce qu'il s'est chargé de nos péchés, pour effacer les péchés de tout le monde.

13. Il s'est fait serviteur, péché, malédiction, afin que vous ne fussiez plus l'esclave du péché, et qu'il détournât la sentence de malédiction que Dieu avait prononcée contre vous. Il s'est donc chargé de votre malédiction. *Car maudit est celui qui est attachera bois.* Il s'est fait malédiction sur la croix, afin que vous fussiez béni dans le royaume de Dieu. Il a été déshonoré, méprisé, réputé pour rien. Il disait : *J'ai travaillé en vain,* lui par lequel saint Paul a mérité de dire : *J'ai travaillé en vain,* afin de donner à ses serviteurs le fruit de leurs bonnes oeuvres, et la gloire de la prédication évangélique qui leur adoucira le poids de tous leurs travaux.

14. Cet hérétique ayant entendu cela, a été abandonné au milieu de ses jours, semblable a la perdrix qui a crié pour rassembler les petits qu'elle n'a pas couvé, et il a été accablé par la voix de notre Seigneur Jésus Christ. Enfin il se prépare à s'enfuir. Adieu, aimez-moi parce que je vous aime.

## LETTRE 47

Ecrit l'an 390

*Saint Ambroise rendant raison à Sabin pourquoi il lui envoie son livre mieux écrit, lui explique d'où vient qu'il aime mieux écrire lui-même, que dicter à un autre. Ensuite il l'invite à entretenir commerce de lettres, lui montrant combien par-là ils se procureront d'avantages.*

Ambroise à Sabin.

1. Je vous ai envoyé l'ouvrage que vous m'avez demandé écrit en caractères plus nets et plus beaux, que n'étaient ceux où il était écrit lorsque je vous l'adressai dernièrement, afin que le lisant avec facilité, vous ne trouviez rien qui vous empêche de m'en dire votre sentiment. Car dans la composition d'un livre on ne songe pas tant à écrire proprement, qu'à satisfaire à la nécessité. En effet je ne dicte pas tout ce que je compose, surtout la nuit où je ne veux pas être à charge aux autres et les incommoder, outre que ce qu'on dicte passe rapidement, et s'écoule comme un torrent.

2. Pour moi qui étant vieux prends soin de rendre mes discours familiers et populaires, et de donner à mon style du poids et de la gravité, il me paraît plus utile d'écrire mes ouvrages de ma propre main, afin que je ne semble pas tant jeter sur le papier tout ce qui me vient dans l'esprit, que le cacher, et que je ne rougisse pas devant un copiste qui écrit sous moi, mais qu'étant tout seul et sans témoin, je pese non seulement des oreilles, mais aussi des yeux tout ce que j'écris. Car la langue va plus vite que la main, comme dit le Prophète. *Ma langue est comme la plume d'un écrivain qui écrit très vite.*

3. Vous me direz peut-être que David a attribué la vitesse à l'écrivain. Vous savez pourtant qu'il marque par là que la main d'un écrivain qui écrit très vite est seule capable de suivre le discours proféré par un prophète. L'apôtre saint Paul écrivait aussi de sa propre main, comme il le dit lui-même : *Je vous ai écrit de ma propre main.* Il le faisait pour honorer ceux à qui il écrivait; je le fais pour ne pas rougir de mes fautes.

4. Cependant pendant que vous vous occupez encore à porter votre jugement sur mes livres, égayons-nous en nous écrivant des lettres dont nous tirons cet avantage qu'elles nous unissent par l'amitié, quelque éloignés que nous soyons par la distance des lieux; qu'elles nous rendent présents ceux qui sont absents en nous retraçant leur image; qu'en parlant à nos amis par écrit elles nous font converser avec eux quoique nous en soyons séparés; qu'enfin elles nous fournissent l'occasion de mêler mutuellement nos esprits, et de répandre nos coeurs les uns dans les autres.

5. Que si nous examinons dans nos lettres, comme vous m'y exhorte, quelques endroits des Ecritures de l'Ancien Testament, non seulement nos coeurs s'uniront fortement par les progrès que nous ferons dans la connaissance de la saine doctrine, mais nous formerons une espèce de conférence plus pleine et plus parfaite, où des amis se proposant tour à tour des questions, et y faisant des réponses, entrent dans une dispute qui semble placer dans un même lieu et réunir ceux qui s'attaquent et qui s'excitent par ces aimables défis.

6. Vous apporterai-je l'exemple de nos ancêtres qui ont instruit dans leurs lettres les peuples des vérités de la foi, qui ont écrit à des nations entières et nombreuses, et qui leur ont marqué que quoiqu'ils écrivissent étant absents ils étaient néanmoins présents, ainsi que saint Paul disait : qu'étant absent de corps, il était présent en esprit non seulement en écrivant, mais aussi en jugeant. En effet étant absent il condamne par sa lettre l'incestueux, et il lui pardonnait par sa lettre, laquelle était l'image de sa présence et portait le caractère de son action.

7. En effet *les lettres des autres, dit-il, sont graves et fortes, mais lorsqu'ils sont présents, ils paraissent bas dans leurs personnes, et méprisables en leurs discours.* (II Cor 10,10) Telle n'était pas la présence et la lettre de l'Apôtre, sa lettre étant écrite de telle sorte que dans les préceptes qu'il y donne on reconnaît la vigueur de son action. *Etant présent, dit-il, nous nous conduisons dans nos actions de même manière que nous parlons dans nos lettres étant absent.* Il a retracé dans ses épîtres l'image de sa présence, et il a marqué dans son action le fruit qu'il exigeait des pécheurs, et le témoignage qu'il désirent leur rendre. Adieu, aimez-moi, comme vous faites, parce que je vous aime.

## LETRE 48

Ecrité environ l'an 390

*Saint Ambroise conjure Sabin d'examiner ses Livres avec la plus sévère critique, et montre combien cette exacte censure procure d'avantages.*

Ambroise à Sabin.

1. Vous m'avez renvoyé mes Livres qui me paraîtront plus dignes d'estime, après le jugement favorable que vous en avez porté. C'est pourquoi je vous en ai envoyé d'autres, non que je me repaisse du plaisir de votre approbation, mais parce que j'aime la vérité que vous m'avez promis de me dire, et que je vous ai demandé de me faire connaître. Car j'aime mieux que vous corrigiez par votre censure ce qui vous déplaît dans mes ouvrages avant qu'ils paraissent en public, d'où il n'y a plus moyen de les retirer, que si vous louez ce que d'autres ne manqueront pas de critiquer. Je vous ai prié de vous regarder comme le maître et l'arbitre des livres que vous me demandez. Car je n'ai pas souhaité seulement que vous lisiez ceux que je donne de temps en temps au public, mais que vous les fassiez passer par un rigoureux examen. Vous n'aurez pas besoin de beaucoup de temps et de longs délais pour concerter votre sentence comme on le disait autrefois dans les tribunaux. Il vous est facile de juger de mes ouvrages.

2. Ce sont vos exhortations et vos empressements qui m'ont fait croire que je pouvais produire ce que j'écris. C'est à vous à examiner sérieusement, et à discuter avec soin ce qui a besoin de correction, de peur qu'on ne mette sur votre compte les fautes qui auront pu m'échapper. Car outre les ténèbres que l'inattention répand sur mon esprit, chacun, je ne sais comment, se laisse séduire par ses écries et n'écoute que son amour propre; et comme un père aime ses enfants malgré leur laideur, de même un auteur est flatté par tout ce qu'il compose, quoique plein de défauts. On hasarde souvent certaines choses avec peu de précaution. On en critique d'autres avec trop de malignité. On en laisse passer d'autres qui sont obscures et ambiguës. Et tout cela parce que dans ce qui sera examiné par le jugement des autres, il faut bien plus consulter et peser leur sentiment que suivre le nôtre, et porter jusqu'au scrupule la discussion qu'en fera la malignité des critiques.

3. Servez-vous donc avec bonté de cette finesse d'esprit et de ce bon goût que je vous connais. Examinez toutes choses. Voyez si mon discours est assez lié et assez suivi. Considérez si l'on y trouve non cette douce éloquence et ces figures vives et touchantes qui sont en usage dans le barreau; mais s'ils contiennent une foi sincère et une confession exacte de la vérité. Faites une rature sur les expressions qui ne sont pas exactes, ou qui sont peu correctes; de peur qu'un ennemi ne les interprète en sa faveur. Faites que les preuves que j'emploie soient assez fortes pour le convaincre s'il veut entrer en dispute. Un livre est bien mauvais quand il ne peut se défendre sans avoir un patron. Qu'il parle lui-même en sa faveur puisqu'il a paru sans protecteur. Aussi ne lâcherai-je pas le mien, si vous ne lui accordez votre approbation. Mais lorsque vous lui ordonnerez de se montrer en public, je l'abandonnerai sur votre parole à sa propre conduite.

4. Cependant comme le royaume de Dieu ne consiste pas dans les paroles, mais dans les effets, ne vous arrêtez pas à des paroles grossières qui vous choqueront, mais examinez si la profession de foi est pure et exacte. Or la profession de foi est le sentiment que nous avons reçu par la tradition de nos ancêtres contre les Sabelliens et les Ariens, qu'il faut adorer Dieu le Père, son Fils unique et le saint Esprit; que cette Trinité n'a qu'une même substance, une même majesté, une même divinité; que c'est au nom du Père, du Fils et du saint Esprit que nous baptisons, selon qu'il est écrit, que le Fils coéternel à son Père a pris notre chair, qu'il est né du saint Esprit et de la Vierge Marie, qu'il est égal à son Père selon la divinité dans la forme de Dieu, c'est-à-dire, dans toute la plénitude de la Divinité qui habite en lui, comme dit l'Apôtre, corporellement, qu'il a pris en qualité d'homme la forme de serviteur et s'est humilié jusqu'à la mort.

5. Voilà donc quel est mon sentiment contre Photin; mais j'use d'une juste circonspection contre Apollinaire, et je confesse que comme dans la forme de Dieu, il n'a rien manqué à Jésus Christ de la nature et de la plénitude de la divinité, de même dans la forme de l'homme il ne lui a rien manqué qui ait fait croire qu'il était un homme imparfait, étant venu pour sauver l'homme tout entier. Car il ne convenait pas que celui qui avait rendu son ouvrage parfait dans les autres hommes, le laissât imparfait en lui-même. En effet s'il lui a manqué quelque chose de notre humanité, il n'a pas racheté l'homme tout entier. S'il ne l'a pas racheté tout entier, il l'a donc trompé en disant que le

but de sa venue était de sauver l'homme tout entier. Mais étant impossible que Dieu mente, il ne l'a pas trompé. Puisqu'il est donc venu pour racheter et sauver l'homme tout entier, il a donc pris entièrement tout ce qui rend un homme parfait.

6. Tel est mon sentiment comme vous vous en souvenez. Si dans quelque endroit mes expressions font de la peine, elles ne sont point de tort à la foi. Car un esprit qui ne doute point de la vérité rectifie ce qu'il y a de douteux et d'équivoque dans les paroles, et empêche l'abus qu'on en peut faire.

7. J'ai hasardé avec vous cet essai que je mettrai avec votre agrément au nombre de mes lettres et parmi mes livres, afin que votre nom leur donne du relief, et que l'amour que nous nous portons mutuellement dans le Seigneur s'augmente par les lettres que je vous écrirai, et par celles que je recevrai de vous, mais à condition que vous liftez en juge et en censeur, ce que vous lisez, et que vous me mandiez ce que vous y trouvez à redire. Car la constance et la sincérité sont les preuves de la véritable amitié. Pour moi je prends désormais le parti d'écrire des lettres, ce qui est plus facile aux vieillards, dans un style familier et ordinaire, et d'y faire entrer les passages des divines Ecritures qui s'offriront à moi. Adieu, mon frère, aimez-moi beaucoup, parce que je vous aime beaucoup.

## LETRE 49

Ecrité environ l'an 390

*Témoignant à Sabin qu'il n'est jamais moins seul que lorsqu'il est seul.*

Ambroise à Sabin.

1. Puisque vous prenez plaisir à lire mes lettres, par le moyen desquelles tout absents que nous sommes, nous nous entretenons comme si nous étions présents, je continuerai à vous écrire plus souvent, et à vous parler dans mes lettres lorsque je suis seul. Car je ne suis jamais moins seul que lorsque je parois être seul, ni moins desoccupé que lorsque je semble être désoccupé. Alors, selon qu'il me plaît, j'appelle ceux que je veux. Je fais approcher de moi ceux que j'aime davantage, ou qui sont plus propres à exécuter mes desseins. Personne ne m'interrompt, personne ne m'importune, alors je vous possède plus que jamais. Je confère avec vous sur les Ecritures, et nous prolongeons ensemble notre entretien.

2. Marie était seule, et elle parlait avec l'ange. Elle était seule lorsque le saint Esprit survint en elle, et que la vertu du Très-Haut la couvrait de son ombre. Elle était seule, et elle opéra le salut du monde en concevant le Rédempteur de tous les hommes. Pierre était seul, et il connut le mystère qui devait consacrer les gentils à Jésus Christ par toute la terre. Adam tant qu'il fut seul, ne tomba pas dans la prévarication, parce que son esprit était totalement attaché à Dieu; mais lorsqu'il eut une femme il ne fut plus soumis aux ordres du ciel, voilà pourquoi il se cachait lorsque Dieu se promenait dans le paradis.

3. Maintenant Dieu se promène dans le paradis lorsque je lis les divines Ecritures. La Genèse est un paradis où fourmillent les vertus des patriarches. Le Deuteronomie est un paradis où germant les préceptes de la Loi. L'Evangile est un paradis où l'arbre de vie produit de bons fruits, et répand parmi tous les peuples, les maximes qui nous font espérer la vie éternelle.

4. Lors donc que j'y lis : *Aimez vos ennemis*; lorsque j'y lis : *Quittez tout ce que vous avez et suivez-moi*. Lorsque j'y lis : *Si quelqu'un vous frappe à la joue présentez-lui l'autre*, et que je ne le pratique pas, qu'à peine j'aime ceux qui m'aiment, que je ne quitte pas ce que je possède, que je veux me venger de l'injure que j'ai reçue, et reprendre ce qu'on m'a pris, quoique l'Ecriture me propose d'aller plus loin, en me disant de donner encore plus qu'on ne m'a demandé, ou qu'on m'a enlevé; je vois que j'agis contre les commandements de Dieu, et ouvrant les yeux de mon coeur, je reconnais que Dieu se promène et qu'il m'est présent. Je veux me cacher. Je désire de me couvrir d'un voile. Mais je suis nu aux yeux de Dieu qui voit tout à nu et à découvert. Plein de confusion je souhaite de cacher la honte de mes crimes qui sont comme les membres de mon corps. Mais Dieu voit tout. Je m'imagine être caché, parce qu'étant couvert de l'ombre de quelques feuilles je parais être dans un réduit obscur, ou parce que j'ai mis un vêtement sur mon corps. Mais c'est là cette tunique de peau avec laquelle Adam a été chassé du paradis, qui ne l'a mis à couvert ni du froid, ni de l'ignominie, et qui a fait voir son péché et la peine qu'il mérite.

5. Il est évident par là que lorsque nous sommes seuls, c'est là le temps où nous nous offrons à Dieu, où nous lui ouvrons notre coeur, où nous quittons le voile de la dissimulation. Adam était seul quand il fut mis dans le paradis. Adam était seul quand il fut fait à l'image de Dieu. mais il n'était pas seul quand il fut chassé du paradis. Jésus Christ notre Seigneur était seul lorsqu'il a racheté le monde. Ce n'a été ni un envoyé ni un ambassadeur, mais Jésus Christ seul qui a sauvé son peuple, quoiqu'il ne soit jamais seul, puisque son Père est toujours avec lui. Soyons seuls afin que le Seigneur soit avec nous. Adieu, aimez-moi parce que je vous aime.

## LETRE 50

Ecritte environ l'an 390

*Il montre que ce n'est pas une marque de faiblesse en Dieu de ne pouvoir mentir; qu'il y a pourtant en lui quelque chose de faible qui est plus fort que tous les hommes, savoir la Croix.*

Ambroise à Chromace.<sup>5</sup>

1. Dieu est-il capable de mentir ? Non, il est impossible que Dieu puisse mentir. Mais cette impossibilité n'est elle pas une marque de faiblesse. Non sans doute : mais comment peut-il toutes choses s'il en est une qu'il ne puisse faire ? Qu'est-ce donc qui lui est impossible ? Rien de ce que la vertu a de plus difficile, mais ce qui est contraire à sa nature. Il lui est impossible de mentir; mais cette impossibilité n'est pas une marque de faiblesse, c'est une preuve de sa grandeur et de sa majesté. La vérité ne souffre point le mensonge, ni la puissance de Dieu la légèreté de l'erreur. Voilà pourquoi Dieu est véritable, et tout homme menteur.

2. La vérité est donc toujours en lui. Il demeure fidèle à ses promesses. Il ne peut ni changer ni se renoncer soi-même. S'il nie qu'il soit véritable, il ment. Or mentir, est une marque non de puissance, mais de faiblesse. Il ne peut changer, parce que la faiblesse est opposée à sa nature. Cette impossibilité donc vient de sa plénitude, qui ne peut recevoir ni diminution ni augmentation, et non pas de faiblesse, dont le propre est d'avoir des accroissements. D'où je conclus que cette impossibilité de Dieu est très puissante. Quoi en effet de plus puissant que d'exclure tout ce qui sent la faiblesse.

3. Il est néanmoins en Dieu une autre faiblesse, qui est plus forte que la force de tous les hommes, et une folie qui est plus sage que la sagesse de tous les hommes. L'un est l'effet de la Croix, l'autre de la Divinité. Si donc ce qui est faible en lui est si puissant, comment ce qui est si puissant est-il faible ? Ainsi posons comme un principe certain que Dieu ne ment point.

4. Il ne devait point aussi y avoir de devin dans Israël selon la loi de Dieu. Comment donc Balaam assure-t-il que la voix de Dieu l'a empêché d'aller maudire le peuple d'Israël, qu'il y alla pourtant, et qu'il fut rencontré par l'ange du Seigneur qui l'avait empêché de continuer son chemin, et qui avait arrêté l'ânesse sur laquelle il était monté; que néanmoins il lui ordonna d'aller, mais de dire ce qui lui ferait inspiré. S'il n'y avait point de devin en Israël, comment la voix de Dieu a-t-elle manifesté l'avenir à celui qui était devin ? Si c'était Dieu qui parlait par ce devin, par quel endroit avait-il mérité le don de prophétie ?



5. Mais ne soyez pas surpris que Dieu ait inspiré à un devin ce qu'il devait dire, puisque vous lisez dans l'Evangile qu'il a inspiré de même au Prince de la Synagogue, l'un des persécuteurs de Jésus Christ, de dire qu'il fallait qu'un homme mourût pour tout le peuple ? Ne cherchez ici aucun mérite qui les ait rendus dignes d'être prophètes, mais ils ont attesté la vérité, en sorte qu'elle a été manifestée par le témoignage de ses ennemis, et que la perfidie des incrédules a été condamnée par la bouche de ses devins. Ainsi Abraham chaldéen fut appelé à la foi, afin qu'il détruisît la superstition des chaldéens. La connaissance de l'avenir n'est donc pas donnée à un homme fidèle pour l'avoir méritée. Elle n'est accordée qu'à celui que Dieu y appelle, elle n'est que le pur don de sa grâce.

6. Qu'est-ce donc qui a rendu Balaam

<sup>5</sup> Saint Chromace assista au concile d'Aquilée en qualité de prêtre et fut sacré évêque ensuite. Saint Jérôme en parle souvent de lui.

coupable, sinon sa dissimulation qui le faisait parler d'une manière et agir d'une autre ? Car Dieu cherche un cœur pur, et un vase qui ne soit pas souillé par les ordures et par les taches du péché. Il n'approuvait pas la conduite de Balaam qui était un fourbe et un trompeur, mais il le mettait à l'épreuve. En effet ce devin l'ayant consulté d'abord s'il irait vers ce peuple idolâtre, et Dieu le lui ayant défendu, il chercha des prétextes pour se dispenser d'y aller; mais ensuite le roi des Madianites lui ayant envoyé des ambassadeurs plus distingués, fait de plus grandes promesses, offert de plus riches présents, au lieu qu'il aurait dû renoncer à tous ces avantages, il crut qu'il pouvait consulter de nouveau le Seigneur, comme si Dieu se laissait gagner par l'argent, ou par tes présents.

7. Il lui fut répondu non comme à un homme qui cherche la vérité, mais comme à un avare, pour le tromper plutôt que pour l'instruire. Il se mit en chemin. L'ange le rencontra dans un lieu étroit, et s'étant fait voir à l'ânesse, il ne se fit pas voir au devin. Il se manifesta à elle et elle blessa rudement son maître. Cependant afin qu'il en fut enfin reconnu il lui ouvrit les yeux. Le devin le vit, et ne crut pas encore à un oracle si frappant, et au lieu qu'il aurait dû ajouter foi à ses propres yeux, il ne prononça que des paroles obscures et ambiguës.

8. Alors le Seigneur plein d'indignation lui dit par le ministre de l'ange : *Allez, mais vous ne direz que ce que je vous aurai inspiré; c'est-à-dire, non ce que vous voudrez, mais ce que vous serez forcé de dire. Vous serez un instrument vide qui formerez le son de mes paroles. C'est moi qui parlerai et non pas vous, qui ne ferez que redire ce que vous aurez entendu sans le comprendre. Votre voyage ne vous sera pas avantageux : vous reviendrez sans récompense et sans argent, et vous ne gagnerez pas les bonnes grâces du prince. Enfin sa première parole fut celle-ci : Comment maudirai-je le peuple que le Seigneur ne maudit point : montrant que la bénédiction du peuple hébreu ne dépendait pas de sa volonté, mais de la grâce de Dieu.*

9. *Je le verrai, dit-il, du sommet des montagnes.* D'autant que je ne puis connaître des yeux du corps ce peuple singulier qui habitera seul, ne terminant pas les frontières de son pays par la possession des lieux, mais par la pratique des vertus, et faisant passer son nom jusqu'aux siècles les plus reculés, par la singularité de ses moeurs et de ses cérémonies. Qui d'entre les autres nations se comparera avec lui, puisqu'il surpasse tous les peuples voisins par l'amour de la justice ? Qui nous racontera son établissement et son origine ? Les corps des hébreux sont composés comme ceux des autres hommes et naissent par la voie du mariage, mais leurs âmes sont formées d'une semence toute céleste et toute divine.

10. *Que je meure de la mort de ces justes.* Que je perde la vie du corps afin que j'obtienne la vie éternelle avec l'âme de ces justes. C'est ainsi que désolés la grâce du sacrement céleste et la grandeur du saint baptême fut manifestée. Car parfois opération puissante les hommes meurent à leurs anciens péchés et à leurs iniquités passées, afin que passant par une vie nouvelle dans la société des justes, ils ressuscitent et imitent la pureté de leurs moeurs. Et qu'y a-t-il en cela de surprenant, puisque les hommes ne meurent au péché que pour vivre à Dieu.

11. Balac ayant entendu ces paroles entra en colère, et lui dit : je vous ai fait venir pour maudire les Israélites, et vous les bénissez. Il lui répondit : on m'a fait un crime de ce que je dis sans le savoir. Ce n'est pas moi qui parle, je rends seulement un son comme une cymbale retentissante. Ayant été transporté dans un lieu, puis dans un autre, il voulait maudire et il bénissait : *Il n'y a ni peine ni douleur dans Jacob*, disait-il. Le Seigneur est son protecteur., Et plus bas : Il fait dresser sept autels et préparer les victimes des sacrifices. Il aurait dû se retirer; mais par l'aveuglement et l'instabilité de son esprit, qui le faisait à tout moment changer de sentiment, il croyait qu'il pourrait tourner selon ses vues la volonté de Dieu. Ainsi étant hors de lui-même il désirait une chose et en disait une autre.

12. *Que vos tentes sont belles, disait-il, ô armée des Hébreux ! vos tentes sont semblables à un bocage touffu, qui fait beaucoup d'ombre, à un jardin qui est le long d'un fleuve, à un cèdre planté auprès des eaux.* Il sortira un homme de Jacob qui subjuguera plusieurs nations. Son règne s'élèvera bien haut, et sur la terre il étendra sa domination dans l'Egypte. Ceux qui le béniront seront bénis, et ceux qui le maudiront seront maudits. Qui désigne-t-il par là sinon le peuple chrétien ? C'est ce peuple que Dieu a béni, dans les moelles duquel le Verbe de Dieu est descendu jusques dans les replis de l'âme, jusques dans les jointures et dans les moelles. Balaam par son moyen aurait obtenu la grâce du Seigneur s'il avait agi sincèrement et du fond du coeur. Mais comme un méchant se fait connaître par les mauvais conseils qu'il donne, et qu'il découvre par les événements ce qu'il avait caché dans son coeur, Balaam manifesta sa malice dans les embuches qu'il tendit dans la suite aux hébreux.

13. Il reçût bientôt la punition que méritait son impiété. Car remarquant que dans le transport de l'enthousiasme il ne pouvait maudire les Israélites, il donna ce conseil au roi des Madianites, et lui dit : Jusqu'ici j'ai rapporté les oracles de Dieu, et les commandements qu'il m'a

faits. Ecoutez un conseil opposé aux Oracles de Dieu. Ce peuple est juste. Il est sous la protection de Dieu. Il ne s'est point adonné aux divinations et aux augures. Il est uniquement consacré au Dieu éternel, et il excelle au-dessus des autres par la grandeur de sa foi. Cependant comme quelque fois les hommes les plus fidèles se laissent prendre à la beauté du corps et aux charmes du visage, vous avez ici plusieurs femmes bien faites, pour la beauté des corps et aux charmes du visage, vous avez ici plusieurs femmes bien faites, pour la beauté desquelles les hommes ont un très grand penchant et reflètent un violent attrait, surtout si elles sont attentives à enflammer leur coeur par de fréquentes entrevues, d'y allumer le feu de l'amour, et de différer leurs faveurs en nourrissant leur espérance. Qu'elles aillent par votre ordre dans leur camp. Qu'elles y jettent leurs filets dans leurs entretiens. Qu'elles ne se montrent pas difficiles au premier abord. Qu'elles se fassent voir facilement. Qu'elles soient insinuantes dans leurs discours. Qu'elles courent et se répandent dans toute l'armée, et qu'elles ménagent les hommes avec tant d'adresse qu'elles ne consentent à leurs désirs, qu'après qu'ils auront confirmé par un serment sacrilège, la foi qu'ils leur donneront et la promesse de les aimer. C'est ainsi que s'éloignant du Seigneur leur Dieu, par une sacrilège idolâtrie, ils feront privés de son secours et destitués de la protection.

14. Balai n'est donc pas juste, étant le Conseiller de la fornication et du sacrilège, comme nous l'apprend évidemment saint Jean l'évangéliste, dans son Apocalypse, où *Jésus Christ* dit à l'ange de l'Eglise de Pergame : *Vous avez parmi vous des hommes qui tiennent la doctrine de Balaam, lequel enseignait à Balac à mettre des pierres d'achoppement devant les enfants d'Israël, pour leur faire manger de ce qui a été offert aux idoles, et les faire tomber dans la fornication. Vous en avez aussi parmi vous qui tiennent la doctrine des Nicolaites.* (Apo 2,14) Il paraît que c'est dans cette source impure que les Manichéens ont puisé leurs erreurs, d'autant qu'ils mêlent le sacrilège aux plus honteuses infamies.

15. Dieu n'est donc pas injuste, et il n'a pas changé de sentiment. Car il a connu le fond du coeur et les pensées les plus secrètes de Balaam, voilà pourquoi il l'a tenté comme un devin, et ne l'a pas choisi pour être son prophète. Cet hypocrite aurait du se convertir après avoir été le ministre de tant de grands oracles et avoir été favorisé de ces sublimes révélations. Mais cet homme dont l'âme était pleine de méchanceté se contenta de prononcer les paroles qui lui étaient inspirées, sans y ajouter foi; tâchant de détruire par ses pernicieux conseils les prédictions qu'il faisait. Et parce qu'il ne pouvait empêcher que les divins oracles ne s'accomplissent, il suggérait un conseil artificieux qui devint à la vérité une occasion de péché à la légèreté du peuple juif, mais qui ne fut pas cause de sa ruine totale, car la justice d'un seul prêtre renversa tous les desseins de ce méchant homme, de sorte qu'il est plus surprenant que l'armée des anciens pères ait été sauvée par un seul homme, qu'il n'est surprenant quelle ait été séduite par des femmes étrangères.

16. Je vous ai envoyé, âme sainte, ce petit présent, parce que vous voulez que je jette sur le papier quelques-unes des interprétations que les anciens auteurs ont faites des Ecritures. Pour moi j'ai résolu d'écrire des lettres d'un style familier, qui se sentent de la piété des saints pères. Et si je vois que vous ayez du goût pour cette manière d'écrire, je ne craindrai plus désormais de vous en envoyer plusieurs. Car j'aime bien mieux en parlant des choses d'en-haut, me tromper avec vous en des termes qui conviennent à des vieillards, ce que les Grecs appellent *adolixisai*. Isaac étant sorti dans le champ se jouait avec Rébecca, laquelle voyait déjà en esprit les ministères de l'Eglise. J'aime mieux, dis-je, me tromper avec vous en des termes qui conviennent à des vieillards, de peur que je ne semble avoir abandonné l'interprétation des Ecritures, que de composer d'un style pompeux quelque ouvrage qui ne convienne ni à ma profession, ni à mes forces. Adieu, aimez-moi, parce que je vous aime.

## LETRE 52

A L'AUGUSTE EMPEREUR THÉODOSE,  
AMBROISE, ÉVÊQUE <sup>6</sup>

1. Ils sont chers à mon cœur, les souvenirs d'une ancienne amitié; ils sont chers à mon cœur, les souvenirs de tant de bienfaits, de tant de grâces accordées par mes intercessions à une foule de malheureux. Non, je ne puis les oublier, et je ne vous les rappeler que pour vous donner l'assurance que je n'ai évité votre présence auparavant si désirée, ni par oubli, ni par ingratitude, ni par défaut d'attachement. Qu'en peu de mots je vous expose donc les motifs de cette conduite.

2. Je m'étais aperçu qu'au milieu de votre cour j'étais le seul à qui l'on enlevât le droit tout naturel d'entendre, pour me priver en même temps de celui de parler, et j'avais appris que vous vous étiez offensé de ce que quelques décisions prises au sein même de votre conseil étaient parvenues jusqu'à moi. Ainsi donc un droit commun à tout le monde me sera enlevé, encore que le Seigneur dise : «Il n'y a rien de si secret qui ne s'ébruite.» J'ai dès lors apporté tout mon soin à satisfaire, selon que je l'ai pu, aux volontés de l'empereur, soit en évitant dans ma conduite de fournir des sujets de mécontentement, soit en me déroband aux révélations indiscretes; en sorte que devant moi chacun se tait par crainte, qu'alors je ne puis rien entendre, et que j'encours la réputation d'un profond dissimulé. Que si quelques paroles se prononcent en ma présence, mes oreilles peuvent être ouvertes; mais il faut que ma voix reste muette, de peur d'exposer à des dangers ceux qui seront soupçonnés de perfidie.

3. Quel parti prendre ? ne rien écouter; mais pouvais-je me boucher les oreilles avec la cire dont parlent les anciennes fables ? Faire connaître le révélateur ? mais je savais quelle était la rigueur des ordres que vous aviez donnés, et je devais craindre l'effusion de sang que pouvaient produire mes paroles. Garderai-je le silence ? mais c'est de tous les partis le plus dangereux, puisque j'enchaîne ma conscience en enchaînant ma voix. Et n'est-ce pas dans quelque prophète que j'ai lu : Si le prêtre n'avertit pas le pécheur, le pécheur mourra dans le péché, mais le prêtre sera coupable et passible de la peine, pour ne l'avoir pas ramené de l'erreur.

4. Apprenez de moi cette vérité, auguste empereur, c'est que je ne puis nier que vous avez du zèle pour la foi, que je dois avouer que vous êtes rempli de la crainte de Dieu, mais que vous avez reçu un caractère impétueux, qui se tourne naturellement vers la clémence quand on cherche à le calmer, qui s'exaspère quand on l'irrite et se porte à d'irréparables excès. Plaise à Dieu que personne n'excite vos emportements, s'il ne se trouve personne pour les apaiser. Volontiers je m'en reposerais sur vous-même, car vous revenez à vous par votre propre impulsion, et la piété qui est en vous vous sert à contenir votre violence naturelle.

5. J'ai mieux aimé vous laisser à vos réflexions que m'exposer à soulever votre colère par quelque action qui eût du retentissement. J'ai mieux aimé paraître manquer aux bienséances qu'au devoir de la soumission, et encourir de la part des autres évêques le reproche de ne pas me servir de l'autorité que ma dignité me donne, que de la part de votre majesté le reproche de ne vous avoir pas rendu tout l'honneur qui vous est dû, Ainsi, vous laissant dans la libre disposition de vos esprits, vous pourrez mettre un frein à votre impétuosité, et mûrir, vos délibérations avec calme. J'en conviens, j'ai pris pour prétexte une raison de santé; mais le mal que je sens ne pourrait guère se guérir que parmi des hommes dont les mœurs fussent plus douces. Toutefois j'eusse plutôt souffert la mort que de ne pas attendre deux ou trois jours votre arrivée. Mais ce n'était pas là vraiment mon devoir.

6. La ville de Thessalonique a vu ce qui n'était nulle part arrivé de mémoire d'homme, ce qu'il n'a pas été en mon pouvoir d'empêcher, ce que je vous avais à l'avance représenté tant de fois comme un crime énorme, crime que votre repentir n'a pu réparer quand votre conscience a intérieurement crié, pour l'avoir commis, et que mon pouvoir sacré n'a pu pardonner. Ce fut au concile assemblé pour l'arrivée des évêques des Gaules, que fut d'abord annoncée cette triste nouvelle. Pas un ne put rapprendre sans émotion; pas un seul qui ne s'en soit montré profondément affligé. Saint Ambroise eût cessé d'appartenir à leur communion s'il eût pu vous absoudre d'un pareil forfait, et l'envie n'aurait pas manqué de m'imputer l'horreur de ce massacre, si je n'avais osé dire que la pénitence était nécessaire pour vous en purger et pour mériter votre réconciliation avec Dieu,

---

<sup>6</sup> Traduction de L. Saporta

7. Aurez-vous honte, auguste empereur, d'imiter la résignation de David, d'un roi, d'un prophète, d'un aïeul de Jésus Christ selon la chair ? Nathan dit au saint roi : «Un riche qui possédait de nombreux troupeaux, pour traiter un ami qui était venu, loger dans sa demeure, enleva à un pauvre homme sa seule brebis et la lui tua.» Le prince comprit que cette parabole lui reprochait son crime; il le reconnut, et s'écria : «J'ai péché contre le Seigneur.» Ne vous offensez pas, grand empereur, si l'on ose vous dire : Vous avez fait ce que le prophète reprochait à David. Si vous écoutez ces réprimandes avec attention et que vous disiez aussi : «J'ai péché contre le Seigneur.» Si vous avez dans la bouche ce verset du roi-prophète : «Venez, adorons le Seigneur et prosternons-nous devant lui, versons des larmes aux pieds du Dieu qui nous a créés,» on ne manquera pas de vous dire aussi : Puisque vous avez fait pénitence, Dieu vous remet vos péchés, et vous ne mourrez point.

8. David ayant encore ordonné le dénombrement du peuple, ressentit en lui-même un violent remords, et dit au Seigneur : «J'ai grandement péché par mes actions; maintenant, ô mon Dieu, ôtez de devant vos yeux l'iniquité de votre serviteur, car il a grandement péché.» Le prophète Nathan lui fut envoyé de nouveau pour lui offrir le choix entre trois fléaux, savoir une famine durant l'espace de trois ans, ou la fuite devant ses ennemis, durant trois mois, ou dans ses états la peste durant trois jours. David répondit : «L'alternative est terrible, mais que je tombe, je le préfère, entre les mains du Seigneur, parce qu'il est plein de miséricorde, plutôt que de tomber entre les mains des hommes.» Et cependant quelle était sa faute ? il avait voulu savoir le nombre d'hommes que contenait son royaume, et il devait comprendre que cette science était réservée à Dieu seul.

9. Lorsque déjà la mort moissonnait le peuple, le premier jour, à l'heure du dîner, David apercevant l'ange qui frappait sur la multitude, s'écria : «C'est moi qui ai péché, c'est moi qui suis le pasteur et qui ai fait tout le mal; mais mon troupeau, hélas ! qu'a-t-il fait ? que votre bras se tourne contre moi et contre la maison de mon père.» Alors le Seigneur suspendit sa colère, et ordonna à l'ange d'épargner le peuple, à David d'offrir un sacrifice; car alors c'était par les sacrifices que s'expièrent les fautes, comme aujourd'hui on les expie par la pénitence. Cette humilité le rendit plus agréable à Dieu. Et en effet le péché est dans la nature de l'homme; ce qui le rend surtout coupable, c'est de s'obstiner, à ne pas reconnaître ses fautes, à ne pas s'humilier devant Dieu,

10. Le saint homme Job, qui était aussi une des puissances de son siècle, a dit : «Je n'ai pas caché mon péché, je l'ai confessé devant tout un peuple.» Jonoathas, fils de Saül, dit à son père, ce roi cruel : «Ne péchez point contre votre serviteur David.» Et dans un autre endroit : «Pourquoi voulez-vous maintenant vous souiller d'un crime en versant le sang innocent.» Quoique roi, il ne péchait pas moins s'il faisait mourir un innocent ? Enfin David, déjà devenu maître de son royaume, apprenant que l'innocent Abner avait été tué par Joab, général de ses armées, s'écria : «Dès ce jour et dans tous les siècles, moi et mon peuple, nous demeurons purs du sang d'Abner, fils de Ner;» et il se condamna au jeûne et aux larmes.

11. Je ne vous écris point en ces termes pour vous humilier, mais pour vous exciter par l'exemple des rois à effacer par la pénitence cette tache de votre règne, et à élever humblement votre âme vers le Seigneur. Vous êtes homme et dès lors en butte à l'attaque des tentations, il faut en triompher. Le péché ne s'efface que par les larmes de la pénitence. Ni le pouvoir des anges, ni celui des archanges ne peuvent le remettre. Le Seigneur lui-même, qui seul peut dire : «Je suis au milieu de vous,» ne nous pardonne nos péchés que par la rémission de la pénitence.

12. Je vous avertis, je vous conseille, je vous prie, je vous conjure si instamment, parce que mon affliction est grande de penser qu'un prince jusque là le modèle de la plus haute piété, qui avait atteint la perfection dans la clémence, qui ne souffrait pas que l'innocence fût entourée de dangers et de pièges, mon affliction est grande de penser que ce prince reste indifférent au massacre de tant d'innocents. Votre bravoure dans les combats, si souvent couronnée de succès, votre conduite dans tous les autres côtés de votre vie, méritent sans doute les plus grands éloges; mais c'est surtout de votre piété que vos actions avaient reçu toujours le plus d'éclat. Le démon vous a envié ce triomphe. Domptez, surmontez le démon, tandis qu'il vous en reste encore la force. N'ajoutez pas à votre péché celui de vous attribuer ce que tant d'autres ne se sont attribué que par la perte de leur âme.

13. Pour moi, je me sens pour tout le reste dévoué à votre majesté; et ne vous suis-je pas lié par la reconnaissance ? Votre piété me fut plus chère que celle de tous les autres empereurs, et je ne la comparais qu'à la piété de l'un d'entre eux. Pour moi, je l'avoue, je n'ai aucun sujet de me plaindre, je n'ai aucun sujet d'outrage à vous reprocher, mais je ne suis pas sans crainte pour l'avenir, et je me vois contraint de vous le déclarer, je n'ose pas offrir le saint sacrifice alors que je sais que vous voulez y assister. Ce qui ne saurait m'être permis devant celui qui a versé le sang

d'un seul homme pourrait-il me l'être en présence de celui qui a répandu le sang d'une foule innocente ? Non, je ne puis le croire,

14. Enfin, je vous écris de ma propre main une lettre que vous lirez tout seul. Puissé-je par cette voie être délivré de toutes mes tribulations ! car sachez bien que cette défense de sacrifier ne m'a point été intimée ni par un homme ni à cause d'un homme, et que néanmoins elle m'a été manifestement déclarée. Au milieu de mon agitation inquiète, la nuit même où je disposais les préparatifs de mon départ, vous m'avez apparu vous avançant vers l'église; mais moi, il ne m'a pas été permis d'approcher de l'autel et de célébrer le saint sacrifice. Je passe sous silence d'autres visions que j'ai détournées autant que j'ai pu, mais que j'ai souffertes, je crois, pour l'amour de vous, Dieu veuille que tout se termine avec tranquillité; ses avertissements nous arrivent de toutes parts, soit par les signes célestes, soit par les commandements des prophètes; par les visions mêmes des pécheurs; il veut nous faire entendre qu'il est dans nos devoirs de lui adresser des prières pour qu'il éloigne de nous les désastres et les calamités; pour qu'il maintienne la paix durant le règne des princes et perpétue la foi et le repos de l'Église, à qui il importe par-dessus tout de posséder des empereurs et chrétiens et pieux.

15. Certainement vous voulez obtenir la grâce de Dieu : eh bien ! chaque chose a son temps, et l'Écriture dit : «Seigneur, il est temps d'agir.» Et puis, «Voici le temps, ô mon Dieu, de faire éclater ta bonté.» Alors vous offrirez votre don lorsque vous aurez reçu la permission de sacrifier, et que le Seigneur daignera accepter votre offrande. Et n'éprouverais-je pas de la joie d'avoir les bonnes grâces de l'empereur en me conformant à ses volontés, si la nature de cette cause pouvait le souffrir ! Apprenez qu'une simple oraison est aussi un sacrifice, et que ce sacrifice de la prière vous obtient le pardon tandis que l'entrée du temple, comme vous le désirez, est un sujet d'offense. La prière est une preuve d'humilité, l'offrande d'un sacrifice en état de péché une preuve de mépris; car il y a une parole de Dieu qui nous dit : «Observez mes commandements plutôt que de m'offrir des sacrifices.» C'est là ce que Dieu nous fait entendre, ce que Moïse enseigne à son peuple, ce que l'apôtre saint Paul prêche aux nations. Accomplissez donc ce que vous comprenez qu'il est temps d'accomplir. «J'aime mieux faire miséricorde que de recevoir des sacrifices,» a dit le Seigneur. Pourquoi ne serait-on pas meilleur chrétien en condamnant son péché, plutôt qu'en s'efforçant de le justifier ? «Le juste est son propre accusateur dès le commencement de son discours.» Il devient juste celui qui s'accuse de son péché, et non pas celui qui a la hardiesse de s'en applaudir.

16. Pourquoi, avant cet événement funeste, ne me suis-je pas reposé sur mes propres pensées plutôt que sur votre coutume d'agir ? Quand je réfléchis combien vous pardonnez promptement, combien vous vous hâtez de révoquer des ordres sanguinaires, ce qui vous est arrivé si souvent, je reconnais qu'on a prévenu vos retours de clémence en précipitant l'exécution, et je vois que je n'ai pu détourner un malheur contre lequel je ne devais pas me tenir en garde. Toutefois rendons grâce à Dieu, qui se plaît à châtier ceux qui le servent, mais qui ne veut pas les perdre. En vous parlant ainsi j'imité la conduite des prophètes; en vous humiliant par la pénitence vous imitez la conduite des saints.

17. Ne doutez pas que le père de Gratien ne me soit plus cher que mes propres yeux, et que vos autres enfants, ces chers et aimables sages de votre tendresse, n'obtiennent mon pardon. En leur portant la même affection, j'ai déjà commencé par leur donner un nom qui m'est bien doux, celui de jeunes empereurs. Pour vous, je vous aime, je vous chéris; vous êtes l'objet et de mes vœux et de mes prières. Si vous avez foi en mes paroles, suivez la route que j'indique; si, dis-je, vous avez foi en mes paroles, reconnaissez la vérité que j'annonce. Mais si vous ne croyez pas en moi, pardonnez-moi ma conduite, qui ne me donne d'autre tort que celui de placer Dieu avant toutes choses, et qui ne m'empêche pas de souhaiter, auguste empereur, que vous et vos chers enfants, vous jouissiez d'une paix durable et d'un règne heureux et florissant.

## LETTRE 53

Ecrit l'an 390

*Ayant informé Théodose de la cause de son silence, il déplore la mort de Valentinien principalement à cause de sa grande piété envers Dieu dont il l'honorait. Ensuite lui ayant appris qu'il a un marbre tout près pour mettre sur son tombeau-, il lui persuade de hâter la sépulture de ce Prince à cause de ses soeurs.*

Ambroise à l'Empereur Théodose.

1. La lettre de votre Majesté m'a fait rompre le silence que je gardais, ne croyant pas, parmi de si funestes événements, pouvoir prendre un meilleur parti que celui de me tenir caché autant que cela serait possible. Mais comme il ne m'était pas permis de quitter les fonctions de l'épiscopat pour me mettre dans quelque lieu de retraite, je me retirais au dedans de moi-même en gardant le silence.

2. Car je sens, je l'avoue, une douleur amère non seulement de ce que l'Auguste Empereur Valentinien est mort à la fleur de son âge, et d'une mort prématurée, mais aussi de ce qu'ayant été instruit dans la foi, et élevé sous vos yeux et par vos exemples, il avait pour Dieu une piété si tendre, et une affection pour moi si singulière qu'il aimait maintenant celui qu'il avait auparavant persécuté; et qu'au lieu qu'il m'avait haï comme un ennemi, il me regardait comme son père. Ce que je rappelle ici non pour me souvenir de tous les maux qu'il m'a faits autrefois, mais pour rendre témoignage à son changement. La persécution lui était suggérée par d'autres. L'amour qu'il me portait venait de son propre fond, et vous l'aviez tellement imprimé dans son coeur qu'il le conserva toujours, malgré les mauvais conseils de sa mère. Il disait que c'était moi qui l'avait élevé. Il me recherchait comme un père affectionné, et quelques personnes ayant faussement semé le bruit de mon arrivée il m'attendait avec impatience. Dans les jours même qui nous ont causé un deuil public, quoiqu'il y eût dans les Gaules tant de grands et saints évêques il trouva néanmoins à propos de m'écrire qu'il voulait recevoir de ma main le sacrement de baptême, me témoignant par cette démarche peu praticable à la vérité, mais pleine d'affection, quels étaient pour moi les sentiments de son coeur.

3. Comment donc ne le regretterais-je pas du fond de mon coeur ? Comment ne le porterais-je pas dans mes entrailles ou dans mes plus secrètes pensées ? Comment le croirais-je mort pour moi, ou plutôt il ne l'est que trop mort pour moi. Quelles actions de grâces rendais-je au Seigneur de ce qu'il était si fort changé à mon égard, de ce qu'il avait tellement quitté les inclinations de la jeunesse qu'il avait déjà les moeurs et la gravité d'un vieillard ? Quels remerciements ne faisais-je pas à votre clémence, non seulement de ce que vous l'aviez rétabli dans son empire; mais, ce qui est encore plus, de ce que vous l'aviez formé par l'ardeur de votre foi et par l'exemple de votre piété. Comment donc ne pleurerais-je pas un prince mort à la fleur de son âge par une mort précipitée avant que d'avoir reçu la grâce des sacrements qu'il avait si fort désirée ? Vous m'avez tout-à-fait consolé, puis que vous avez vous-même daigné rendre témoignage à mon affliction. Je vous ai, grand Empereur, pour garant de la sincère affection que je lui portais, pour l'interprète et le témoin de mes sentiments.

4. Mais le temps ne me manquera pas d'autrefois pour le pleurer. Il faut songer maintenant, selon que votre clémence me l'a écrit, à lui procurer ici sa sépulture. S'il est mort sans avoir reçu le baptême, tais maintenant ce que j'ai su de la vie et de sa conduite. Il y a ici un cercueil de porphyre très beau et très propre pour cet usage. Maximien qui avait été associé à l'Empire par Dioclétien a été enterré de cette manière. Il y a aussi des tables de porphyre très précieuses qui serviront à couvrir le tombeau où l'on renfermera les restes de ce jeune empereur.

5. Tout cela était prêt, mais en attendait l'ordre de votre clémence. Cet ordre reçu, vos saintes filles soeurs de votre fils Valentinien ont été consolées; car elles se livrent d'une manière extraordinaire à leur douleur, et elles étaient encore plus inquiètes de n'avoir point reçu de vos lettres depuis longtemps. Ainsi vous ne leur avez pas procuré peu de soulagement dans leur affliction. Toutefois, tant que le corps de leur frère demeure demeure sans sépulture elles ne donnent point de bornes à leur douleur croyant faire tous les jours le deuil de sa mort. En effet quoiqu'elles ne soient pas un seul moment sans verser des torrents de larmes et sans être plongées dans une tristesse profonde; toutes les fois cependant qu'elles approchent de son corps, elles retournent évanouies. Si l'on avance cet enterrement, on aura tout à la fois soulagé la santé de ces princesses, et du corps de Valentinien; car il est à craindre que les chaleurs de l'Été où nous ne faisons presque que d'entrer, ne le corrompent entièrement.

saint Ambroise de Milan

6. Je garde votre ordre et je le recommande au Seigneur; je souhaite que le Seigneur vous aime, parce que vous aimez les serviteurs du Seigneur.

## LETRE 54

Ecrit vers l'an 392

*Il apprend à Eusèbe que l'huissier du Préfet du Prétoire a obtenu le pardon de sa faute et que la toux a repris à repris à Faustin.*

Ambroise à Eusèbe.

1. L'huissier de la préfecture qui avoir fait une saute à l'occasion des ouvrages qu'on fait dans le port, a obtenu son pardon, et comme dit le Proverbe, il vogue dans le port. Il est venu fort à propos. Car dès que j'ai reçu vos lettres j'ai vu le préfet. Je lui ai parlé en sa faveur : il lui a pardonné sur le champ. Il a fait retirer son ordonnance par laquelle il marquait que ses biens seraient vendus à l'encan. S'il était arrivé plus tard, personne n'aurait mieux prouvé qu'il était impossible de rétablir le port que celui qui y aurait fait naufrage s'il ne vous avait pas eu pour pilote, en sorte qu'il n'en serait pas autrement sorti que tout nu et sans avoir rien sauvé de son bien.

2. Le petit Faustin est attaqué de la toux. Il est venu trouver sa soeur vierge consacrée à Dieu pour être soulagé, et il est venu volontiers, ayant éprouvé qu'elle avait eu plus de soin de sa poitrine. Il croit que je suis médecin. Il attend le dîner. On lui donne ici deux fois par jour des remèdes et il commençait à se bien porter. Mais comme on a voulu par un excès d'amitié lui faire quitter les remèdes, sa toux l'a repris avec plus de violence; et il en sera encore incommodé, s'il n'a de nouveau recours aux remèdes qui l'ont soulagé. Adieu, aimez-moi parce que je vous aime.

## LETTRE 55

Ecrit vers l'an 392

Ambroise à Eusèbe.<sup>7</sup>

1. Je vous ai renvoyé les deux écrites Faustins, et j'ai gardé pour moi en gage les deux Ambroises. Vous avez avec vous celui de vos fils qui le premier vous a rendu père, et le dernier de tous qui fait plus de plaisir, parce que vous êtes monté au faite de la vertu, et que vous pratiquez la plus profonde humilité. J'ai avec moi les deux qui tiennent le milieu entre le père et le plus jeune des enfants. Vous avez avec vous le chef de toute la famille; et celui qui a perpétué votre nom en vous donnant un successeur. Je n'ai réservé pour moi que ce qu'il y a de moindre, celui qui vient après l'aîné et celui qui est avant le dernier. Vous avez donc avec vous celui qui nous met tous deux en repos, et qui, lors que nous nous le prêtons mutuellement, nous fait oublier tous nos chagrins et toutes nos peines. Vous avez avec vous celui qui par la pureté de ses moeurs, par ses bonnes oeuvres et par la piété de sa famille a trouvé grâce devant le Seigneur. Vous avez avec vous vu celui qui parmi les tempêtes du siècle a nourri cette chaste et spirituelle colombe <sup>8</sup> qui étant ointe de l'huile de la virginité lui apporte des fruits de paix. Vous avez avec vous celui qui a dressé un autel à Dieu, que Dieu a béni avec ses enfants, en lui disant : *Croissez et multipliez.* (Gen 9,10) Avec lequel il a fait une alliance de paix afin qu'elle subsiste pour lui et pour ses enfants jusqu'à la dernière postérité.

2. Vous avez donc avec vous l'héritier de la bénédiction divine; le compagnon de votre grâce, celui qui participe à votre justice. Mais prenez garde, je vous prie, que lorsque notre Noë appliqué à l'agriculture et à planter la vigne fertile se sera enivré du vin de votre amitié et de vos bonnes grâces, il ne s'abandonne comme un homme ivre trop longtemps au repos, que s'il vient peut-être à s'endormir, Sem notre désir le réveille.

3. Là est aussi Japhet le plus jeune des frères lequel retrace la piété de son père, que son père voit même pendant son sommeil; qu'il porte sans cesse dans son coeur; qu'il suit toujours des yeux; qu'il embrasse continuellement, et par qui il connaît à son réveil ce que lui a fait son fils le plus jeune. Ce nom signifie latitude, parce que la grâce a été répandue sur ses lèvres, sur ses moeurs, ce qui lui a mérité la bénédiction du Seigneur, parce que retournant à reculons à Bologne, il a couvert son père du voile de son amour et lui a rendu l'honneur qui lui est dû. C'est de lui que son père a dit : *Que Dieu combla de joie Japhet dans les tentes de Sem.* C'est pourquoi dans le dénombrement des générations il est préféré à son frère aîné, mais il lui est substitué dans les bénédictions; il lui est préféré à cause de la dignité de son nom, il lui est substitué à cause de la prérogative de l'âge plus avancé, et de l'honneur dû à la nature et au droit d'aïnesse.

4. Sem signifie nom, et c'est fort à propos que notre Ambroise s'est acquis un bon nom, dans les tentes duquel je désire que Japhet soit dilaté, parce qu'un bon nom est préférable à toutes les richesses. Que celui-ci soit donc aussi béni. Que sa grâce le mette au-dessus de l'or et de l'argent. Qu'il ait dans son partage un enfant d'Abraham. Que toute sorte de bénédiction tombe sur sa postérité, et sur toute la famille de cet homme juste. Mais que personne n'y soit maudit qu'ils soient tous bénis : Car le fruit de Sara est béni.

5. Les Ambroises vous saluent. L'aimable Parthène vous saluë. Valentinien vous salue, lui qui est toujours prêt à s'humilier, ce qui en hébreu est nommé Canaan, comme étant le fils de son frère à qui il a cédé son nom. C'est pourquoi il est comme un autre Nembroth. Ce géant à double nom, ce chasseur puissant sur la terre dont l'Ecriture dit : *comme le géant Nembroth chasseur devant le Seigneur.* (Gen 10,9) Car ayant l'esprit grossier, et le corps robuste, il surpasse par la force du corps ceux qu'il ne peut pas égaler par la beauté de l'esprit. De sorte qu'il semble porter avec lui les rochers voisins de Come <sup>9</sup> et avoir sur son visage des traits qui rapprochent de l'air d'un taureau. Plein d'indignation d'avoir été méprisé, et ayant quitté le nom de son pere, il se donne pour un Métropolitain soumis à un Bolonais, parce qu'il ne connaît pas les caresses par

---

<sup>7</sup> Eusèbe était citoyen de Bologne, père de Faustin, qui avait un grand nombre d'enfants, entre autre le petit Austin attaqué par la toux.

<sup>8</sup> Il parle d'Ambroisie.

<sup>9</sup> ville d'Italie.

saint Ambroise de Milan

lesquelles on gagne les enfants, et qu'il est sorti des bras de sa nourrice sans se laisser amollir.  
Adieu, aimez-moi, parce que je vous aime.

## LETTRE 56

Ecrit l'an 392

*Il se plaint de ce que le Concile de Capoue n'a pu terminer le différent d'Evagre et de Flavien.*

Ambroise à Théophile.<sup>10</sup>

1. Evagre n'a pas de quoi presser son concurrent, et Flavien a de quoi craindre, c'est pourquoi il évite l'examen. Que ces deux évêques, mes frères, pardonnent à la juste douleur que je ressens de voir tout l'univers pour l'amour d'eux en mouvement, et de ne les voir pourtant nullement sensibles à ma douleur. Du moins qu'ils souffrent patiemment d'être blâmés par ceux qui sont à leur occasion inquiétés pendant le cours de tant d'années. Car ces deux hommes n'ayant choisi aucun des partis qui pouvaient donner la paix à l'Eglise, ils ont été cause de l'étrange division qui règne dans tout l'univers.

2. Cette paix aimable ayant donc fait naufrage, le saint concile de Capoue lui avait enfin offert un port tranquille, et avait réglé qu'on accorderont la communion à tous ceux qui dans l'Orient confesseraient la foi catholique, et qu'on renverrait l'examen de ces deux évêques à votre Sainteté et à nos frères et collègues les évêques d'Egypte assemblés avec vous, persuadé que n'ayant eu de communion ni avec l'un ni avec l'autre parti, votre jugement sera juste et équitable, n'étant soupçonné d'en favoriser aucun.

3. Lorsque nous espérions que ces sages règlements du concile avoient déjà remédié au mal et mis fin à la discorde; votre Sainteté nous écrit que Flavien notre confrère avait de nouveau présenté requête à l'Empereur, et avait imploré son secours et son autorité. Voilà donc les travaux de tant d'évêques rendus inutiles. Il faudra de nouveau revenir au tribunal des jugements séculiers, aux rescrits impériaux. Il faudra que les évêques accablés de vieillesse soient de nouveau tourmentés, qu'ils traversent les mers; que des hommes faibles quittent leur patrie pour aller dans des pays étrangers; que les saints autels soient abandonnés afin que nous entreprenions de longs voyages. Il faudra de nouveau qu'une foule d'évêques pauvres, auxquels la pauvreté n'était pas auparavant à charge, ayant besoin de l'assistance d'autrui soient obligés de gémir sur leur indigence, ou de se contenter pendant le chemin de la nourriture des pauvres.

4. Cependant Flavien qui seul, comme bon lui semble, se met au-dessus de toutes les lois, a refusé de venir lorsque nous étions tous assemblés. Le créancier et le débiteur se rencontrent ensemble. Ces deux évêques ne peuvent se rencontrer, Flavien tout seul n'a, selon sa prétention, aucune liaison avec ses confrères, puis qu'il ne veut ni obéir aux décrets impériaux, ni se présenter à l'assemblée des évêques.

5. Mais quoiqu'une pareille conduite nous afflige sensiblement, nous ne donnons pas néanmoins l'apparence même d'une bonne cause à notre frère Evagre, qui ne la croit meilleure, que parce que Flavien fuit de s'accommoder avec lui, ou parce qu'il se flatte d'avoir un droit égal à celui de son concurrent, chacun d'eux s'appuyant bien plus sur les défauts de l'ordination d'autrui, que sur la régularité de la sienne. Nous leur proposons un moyen plus sûr de se défendre, c'est de s'en tenir à leurs propres avantages plutôt que d'attaquer les défauts d'un autre.

6. Mais puisque vous nous avez mandé dans vos lettres qu'on pourrait trouver quelque expédient pour terminer cette division qui règne parmi des frères, et que le concile vous a donné droit et aux autres évêques d'Egypte nos confrères dans le sacerdoce de décider cette affaire, il faut, s'il vous plaît, que vous alliez trouver une seconde fois notre frère Flavien, afin que s'il s'obstine à ne pas vouloir venir ici, gardant inviolablement les canons du concile de Nicée, et les statuts de celui de Capoue, et conservant la paix avec tout le monde, vous vous conduisiez de telle sorte que nous ne semblions pas défaire ce que nous avons édifié. *Car si je détruis ce que j'ai édifié je me déclare prévaricateur, comme si j'édifie de nouveau ce que j'ai détruit.* (Gal 2,18) Faites donc en sorte que tout le monde conserve la paix que vous lui aurez procurée, et que le parti qui y sera opposé ne puisse en empêcher les heureuses suites.

7. Nous croyons que cette cause doit être reportée au tribunal de notre saint confrère; l'Evêque de l'Eglise romaine, et nous présumons qu'il n'y aura rien dans votre jugement qui

---

<sup>10</sup> Théophile patriarche d'Alexandrie se rendit fameux par la persécution des moines et la déposition et l'exil de saint Jean Chrysostome.

saint Ambroise de Milan

puisse lui déplaire. Ainsi votre sentence sera approuvée, et utile. Ainsi la paix et le repos seront fermes et assurés si vous évitez de faire dans votre assemblée aucun règlement qui mette la division parmi ceux de notre communion, afin que lorsque nous en saurons la teneur, voyant que ce que vous avez fait est approuvé sans aucune difficulté par l'Eglise romaine, nous recueillions avec joie les fruits de vos travaux et de votre décision.

## LETTRE 57

Ecrit au commencement de l'an 393

*Il expose à Eugene, pourquoi il ne l'a pas attendu à Milan. Il reprend avec liberté le tyran.*

Au très clément Empereur Eugene, Ambroise évêque.

1. Le motif de ma retraite a été la crainte de Dieu auquel j'ai coutume de rapporter, autant que je peux, toutes mes actions, de n'en détourner jamais mon esprit, et de faire plus de cas de la grâce de Jésus Christ que de la faveur de quelque homme que ce soit. Je ne fais injure à personne si je préfère Dieu à tous les hommes, et si me confiant en lui je ne crains pas de dire aux empereurs tout ce que je pense. Ainsi n'ayant pas gardé le silence avec les autres empereurs; je ne le garderai pas non plus avec vous, très clément Empereur, et pour observer l'ordre des choses je vous rapporterai en abrégé ce qui regarde cette affaire.

2. Symmaque homme illustrissime étant préfet de Rome présenta une requête à Valentinien le jeune d'Auguste mémoire, pour faire rendre aux temples des idoles les revenus qu'on leur avait ôtés. Symmaque fit ce que son devoir et sa religion lui prescrivait. J'ai dû aussi, moi qui suis évêque, reconnaître à quoi m'obligeait ma dignité. Je présentai aux empereurs deux requêtes, où je remontrai qu'un chrétien ne pouvait pas rendre des revenus employés à des sacrifices profanes; que je n'avais pas été l'auteur du sentiment qu'on les leur ôtât, mais que je serais l'auteur de l'avis de ne les leur point rendre; que l'empereur semblerait bien plus les donner aux idoles que les leur rendre ? qu'il ne leur rendait pas ce qu'il ne leur avait pas ôté, mais qu'il fournissait de sa propre volonté de quoi entretenir la superstition» que si malgré ces remontrances il le faisait, ou qu'il ne vint pas à l'Eglise, ou s'il y venait qu'il s'attendît de n'y point trouver d'évêques ou de n'y en trouver que pour lui résister; qu'il n'alléguât pas pour excuse qu'il n'était que catéchumène, puis qu'il n'est pas permis aux catéchumènes mêmes de donner des revenus aux idoles.

3. On lut mes requêtes dans le conseil impérial. Le comte Bauton, homme distingué par la charge de grand maître de la milice, et Rumoride qui avait le même rang d'honneur dans les armées, et qui dès ses plus tendres années adorait les divinités païennes étaient tous deux présents. Valentinien dans ce temps-là écouta favorablement ma demande, et il n'agit que selon les lumières et les maximes de notre religion. Tous les autres suivirent l'avis du comte Bauton.

4. Je déclarai dans la suite la même chose au très clément Empereur Théodose, et je ne fis pas difficulté de m'expliquer sur ce sujet avec lui-même lorsque le sénat lui envoya une ambassade pour cette affaire, quoique ce ne fût pas au nom de tout le corps du sénat. Il eut la bonté de se rendre enfin à mes instances. Cependant j'avais été quelques jours sans le voir, et il ne le trouva pas mauvais, parce que n'ayant pas en vue mes propres intérêts, mais l'utilité de son âme et la mienne, je n'avais point de confusions de parler devant les rois.

5. Le sénat ayant envoyé une seconde ambassade dans les Gaules à l'Empereur Valentinien d'Auguste mémoire, ne put rien obtenir. Cependant j'étais absent, et pour lors je ne lui avais point écrit.

6. Mais d'abord que votre clémence eut pris les rênes de l'empire, on apprit dans la suite que vous aviez accordé cette grâce aux hommes les plus distingués de l'état, mais païens de religion, et peut-être pourrait-on dire que vous n'avez pas rendu ces revenus aux temples, mais que vous les avez donnés à des officiers auxquels vous étiez redevables des plus importants services. Mais vous savez que la crainte de Dieu doit nous faire agir avec fermeté, ce que font souvent pour conserver la liberté non seulement les évêques, mais encore les officiers de vos armées, et ceux mêmes qui gouvernent vos provinces. Les ambassadeurs durant votre empire vous ont demandé la restitution des revenus des temples. Vous les avez refusés. D'autres ambassadeurs vous ont fait la même demande. Vous avez montré de la répugnance. Enfin vous avez crû pouvoir les accorder aux derniers qui les ont demandés.

7. La puissance impériale est grande, il est vrai, mais considérez, Auguste Empereur, que Dieu est infiniment grand, qu'il connaît les pensées de tous les hommes, qu'il fonde les secrets des consciences, qu'il prévoie toutes choses avant qu'elles arrivent, qu'il pénètre jusqu'au fond de votre coeur. Vous ne souffrez point qu'on vous trompe, et vous voulez cacher à Dieu quelque chose. Je suis sûr que cela a été bien loin de votre pensée. Cependant quoiqu'ils vous pressassent avec tant d'instance, n'était-il pas de votre devoir, Auguste Empereur, de leur résister pour l'amour du Dieu souverain, vivant et véritable avec encore plus de fermeté, et de leur refuser ce qui tournait au déshonneur de notre sainte religion.

8. Qui est-ce qui trouve mauvais que vous ayez fait à d'autres les dons que vous avez voulu ? Nous ne cherchons pas sur qui vous faites tomber vos libéralités. Nous ne portons point envie à la fortune des autres. Mais nous sommes les interprètes et les gardiens de la Foi. Comment offrirez-vous vos présents à Jésus Christ ? Peu de gens jugeront sagement de ce que vous avez fait. Tous diront que vous avez fait ce que vous avez voulu. On vous attribuera tout ce qu'ils seront; on ne leur attribuera que ce qu'ils ne feront pas. Tout Empereur que vous êtes, vous n'en devez être que plus soumis à Dieu. Comment les pontifes de Jésus Christ distribueront-ils vos aumônes ?

9. On agita une pareille question dans l'ancien temps; les persécuteurs néanmoins cédèrent à la foi de nos pères, et les idolâtres eurent pour eux cette condescendance. Car lorsqu'on célébrait dans la ville de Tyr les jeux qui se font de cinq en cinq ans et le très-impie roi Antiochus étant venu pour en être le spectateur, Jason ordonna que ceux qui avaient soin des choses saintes à Antioche, porteraient de Jerusalem trois cens drachmes d'argent, et qu'on les emploierait pour le sacrifice d'Hercule. Mais nos pères ne confièrent pas cet argent à des gentils, mais à des hommes fidèles qui protestèrent que ces argent n'était pas destiné pour le sacrifice des faux dieux, cela étant contraire à leur religion, mais pour d'autres dépenses. On décida que Jason ayant envoyé cet argent pour le sacrifice d'Hercule, on devait le recevoir dans l'intention pour laquelle il avait été envoyé; mais que ceux qui l'avaient apporté s'opposant par le zèle de leur religion qu'on en fit cet usage, on le destinerait non à des sacrifices, mais à d'autres besoins. On l'employa donc à la construction des galères. Et quoiqu'ils ayant envoyé cet argent maigre eux, il ne fut pas pourtant employé pour les sacrifices, mais pour d'autres dépenses publiques.

10. Ceux qui l'avoient apporté auraient pu se taire, mais ils auraient transgressé leur loi, sachant à qui ils le portaient. Voilà pourquoi ils députèrent des hommes craignant Dieu, afin qu'ils obtinssent qu'il ne serait pas destiné pour le temple, mais pour la construction des galères. Ainsi ils confièrent cet argent à des gens qui soutinrent la cause et l'honneur de la sainte Loi, et l'événement jugea en leur faveur et mit leur conscience en repos. Si des juifs soumis à l'empire d'un roi infidèle prenaient de si grandes précautions, pouvez-vous douter, Auguste Empereur, de ce que vous auriez dû faire ? Vous que personne ne contraignait; vous qui n'étiez assujetti à personne; vous avez dû prendre conseil des évêques.

11 . Pour moi lorsque je résistai alors à votre rescrit, quoique je fût le seul qui y ai résisté, je n'ai pas été néanmoins le seul qui ai voulu le faire; je n'ai pas été le seul qui en ai donné le conseil. Etant donc engagé par ma parole et devant Dieu et devant les hommes, je compris que rien ne m'était permis, que je ne devais prendre d'autre parti que de ne pas blesser ma conscience, ne pouvant modestement ajouter foi à vos promesses. J'ai longtemps dissimulé ma douleur, je l'ai longtemps cachée, j'ai crû ne devoir en rien découvrir à personne. A présent il ne m'est plus permis de dissimuler. Je n'ai plus la liberté de me taire. Aussi voilà pourquoi dès le commencement de votre Empire, je n'ai pas répondu aux lettres que vous m'avez écrites, prévoyant ce qui arriverait. Enfin lorsque vous me demandiez mes lettres, et que je ne vous écrivais point, j'ai dit : Voilà ce qui m'oblige à ne point faire de réponse, et voilà le moyen de lui arracher en quelque sorte, comme je le crois, ce que je désire d'obtenir.

12. Cependant lorsque l'occasion s'est présentée, et que mon devoir l'a demandé, je vous ai écrit, et je vous ai prié pour ceux qui avaient sujet de craindre votre colère, afin démontrer que dans la cause de Dieu, je suis dans une juste frayeur de manquer à ce qu'il m'ordonne, et, que je n'ai garde de préférer les bonnes traces des grands méritées par une basse adulation, à ce que je dois au salut de mon âme. Mais que quand je puis vous adresser mes prières avec bienséance, je ne manque pas de vous rendre tout le respect et toute la soumission due à la Puissance souveraine, selon qu'il est écrit : Rendez l'honneur à celui à qui vous devez l'honneur; payez le tribut à celui à qui vous devez le tribut. Car vous ayant honoré de tout mon coeur lorsque vous n'étiez qu'un particulier, comment ne vous honorerai-je pas à présent que vous êtes Empereur ? Mais puisque vous voulez qu'on vous honore, souffrez qu'on honore celui que vous voulez qu'on reconnaisse pour l'Auteur de votre empire.

## LETTRE 58

Ecrit l'an 393

*Il raconte à Sabin la retraite de Paulin et de Thérésie.*

Ambroise à l'évêque Sabin.<sup>11</sup>

1. J'ai appris par des gens dignes de foi, que Paulin<sup>12</sup> qui par la grandeur de sa naissance n'a point d'égal dans l'Aquitaine, ayant vendu tous ses biens et ceux aussi de sa femme, a formé le dessein de donner aux pauvres l'argent qu'il en a amassé, de sorte que se faisant pauvre, de riche qu'il était. Comme s'il s'était déchargé d'un pesant fardeau, il renonce à sa maison, à sa patrie à ses proches, pour servir Dieu avec plus de perfection. On dit qu'il a choisi pour le lieu de sa retraite la ville de Nole, où loin du bruit et du tumulte, il passera sa vie.

2. Son épouse dame qui approche beaucoup de sa vertu et de son zèle, consent au dessein de son mari, et ayant cédé à d'autres la possession de ses terres, elle suit son époux, et contente de partager dans ce lieu avec lui un petite domaine, elle se dédommagera en acquérant les richesses de la religion et de la charité. Ils n'ont point d'enfants, et c'est ce qui leur a fait désirer de laisser au monde de grands exemples au lieu de descendants.

3. D'abord que les Grands du monde sauront cette nouvelle, que ne diront-ils pas ? Quoi ! Un homme d'une telle famille, d'une race si illustre, d'un esprit si élevé, d'une éloquence si admirable, avoir quitté le sénat, laisser éteindre une maison si noble et si distinguée, cela n'est pas supportable ! Et pendant qu'ils le font raser la tête et les sourcils pour être initiés aux mystères à Isis ils traitent d'indigne l'action d'un chrétien qui plus attentif que les autres à suivre les maximes de notre sainte religion aura changé d'habit.

4. Je suis pénétré de douleur que les idoles qui ne sont que mensonge, ayant des adorateurs si exacts à observer les cérémonies de leur culte, et que Jésus Christ qui est la vérité ait des serviteurs si négligents, et si peu zélés que plusieurs d'entr'eux rougissent de paraître plus fidèles que les autres aux règles de la religion, ne faisant pas attention à la parole de celui qui dit : *Celui qui rougira de moi devant les hommes, je rougirai de lui devant mon Père qui est dans les cieux.* (Mc 8,38) Moïse n'en a pas rougi, lui qui ayant été associé à la famille royale, a préféré l'opprobre et l'ignominie de Jésus Christ aux trésors de l'Egypte. David n'en a pas rougi, lui qui en présence de tout le peuple a dansé devant l'Arche du témoignage. Isaïe n'en a pas rougi, lui qui étant nu et sans souliers, allait au milieu des peuples annoncer les oracles célestes et les volontés du Seigneur.

5. Qu'y a-t-il de plus honteux que de se donner en spectacle, et d'imiter en public les gestes et les postures indécentes des comédiens, et d'affecter une démarche molle et efféminée ? La danse lascive est toujours la compagne des délices et la suite de la bonne chère. D'où vient pourtant que le Prophète nous invite lui-même à chanter, en disant : *nations frappez des mains toutes ensemble.* Si nous ne considérons que ce qui se passe au dehors, nous croyons que mêlé parmi le chœur des femmes il frappe des mains, et s'exerce à une danse pleine de turpitude, Il a aussi été dit à Ezéchiel : *frappez de la main, et battez du pied.*

6. Mais ces actions honteuses à l'extérieur, sont dignes de respect lorsqu'on les regarde par rapport à la sainteté de notre religion, et ceux qui les blâment se rendent eux-mêmes blâmables et enveloppent leurs âmes dans les filets du péché. Michol se moqua de David qui dansait devant l'Arche, et lui dit : *Que le roi d'Israël a eu de gloire aujourd'hui en se découvrant devant ses servantes.* (II R 6,10) Mais David lui répondit : *Oui devant le Seigneur qui m'a choisi plutôt que votre père, et que toute sa maison, et qui m'a commandé d'être le roi de son peuple d'Israël, je danserai. Je me découvrirai de la même manière. Je paraîtrai un bouffon à vos yeux, et j'aurai plus de gloire devant ses servantes, devant lesquelles vous dites que j'ai paru dans un état indécent.*

7. David n'a donc pas rougi des sentiments insensés que des femmes avaient de lui, et n'a pas craint de souffrir leurs insultes pour l'honneur de la religion. C'était un serviteur qui dansait à la gloire de son Seigneur, et qui à cause de cela lui plût davantage, d'autant qu'il s'humiliait de

---

<sup>11</sup> évêque de Plaisance.

<sup>12</sup> saint Paulin de Nole, évêque de Bordeaux

telle sorte devant Dieu, que faisant peu de cas du faste de la royauté, il lui rendait comme son serviteur le plus vil ministère. Enfin cette femme qui avait blâmé cette danse fut punie de stérilité, et ne donna au Roi aucun enfant, de peur qu'elle ne mît au monde des superbes; aussi pour dire la vérité elle ne mérita d'avoir aucun successeur, ni aucun descendant qui pût imiter son exemple.

8. Que si quelqu'un doute encore de ce que j'avance, qu'il écoute le passage de l'Evangile, où le Fils de Dieu dit : *Nous avons chanté, et vous n'avez pas dansé*. Il a abandonné les juifs qui n'ont pas dansé et qui n'ont pas su frapper des mains. Il a mis à leur place les gentils qui ont fait à l'honneur de Dieu une danse spirituelle. L'insensé a mis les mains l'une dans l'autre, et il a dévoré ses propres entrailles; c'est-à-dire, il s'est embarrassé dans les affaires du siècle, et il a dévoré ses entrailles comme la mort qui surmonte tout, c'est pour cela qu'il n'obtiendra pas la vie éternelle. Le sage au contraire qui fait paraître ses bonnes oeuvres, afin qu'elles luisent devant son Père qui est dans le ciel n'a pas consumé ses entrailles, mais les a élevées jusqu'à la grâce de la résurrection. Telle est la glorieuse danse du sage, et telle a été celle de David; voilà pourquoi il est monté par la sublimité de cette danse spirituelle, jusqu'au trône de Jésus Christ, pour voir et pour entendre le Seigneur qui dit à son Seigneur : . Asseyez-vous à ma droite.

9. Si vous pensez donc que l'explication que j'ai faite de la danse de David n'est pas absurde, ne refusez pas de soutenir le travail de la lecture pour vous rappeler avec moi l'action d'Isaïe, qui, comme vous savez très bien, a paru devant le peuple qu'il rencontrait, non en manquant de modestie, mais en se couvrant de gloire, puisqu'il publiait de sa propre bouche les oracles du Seigneur.

10. Mais peut-être quelqu'un me dira : N'est-il pas honteux qu'un homme se montrât tout nu, et qu'il allât partout dans cet état indécent au milieu des peuples, où il rencontrait des personnes de l'un et de l'autre sexe ? La seule vue de cette nudité ne choquait-elle pas les yeux de tout le monde, et surtout des femmes ? Nous-mêmes ne rougissons-nous pas de voir des gens nus ? Enfin n'est-ce pas pour cela que l'on a tant de soin de couvrir avec des habits, les parties du corps que la pudeur oblige de cacher, de peur que cette indécence ne blesse et ne scandalise ceux qui nous regardent.

11. Je suis sur ce point de leur sentiment. Mais considérez ce que cette action figurait, et que le prophète paraissant en cet état marquait que les enfants et les filles juives étant menées en captivité, marcheraient ainsi toutes nues et seraient dépouillées de tout. *Comme*, dit-il, *mon serviteur Isaïe qui marche nu et sans souliers*. Ce prophète pouvait exprimer cette calamité par ses discours, mais il aima mieux la rendre plus effrayante par son exemple, afin qu'à cette vue ils en eussent plus d'horreur, et qu'ils craignissent d'éprouver eux-mêmes ce qu'ils ne voyaient qu'avec une extrême aversion dans le corps du prophète. Qu'y a-t-il donc qui doive nous inspirer plus d'horreur, et nous paraître plus honteux, est-ce la nudité du prophète, ou le péché de ces perfides qui leur attira avec tant de justice les malheurs effroyables de la captivité ?

12. Que si je dis qu'il n'y avait rien dans le corps du prophète qui dût paraître honteux, je n'avancerai rien que de vrai. Car il ne s'occupait pas de choses corporelles, mais spirituelles, Dans le saint transport où il est, il ne dit pas : J'écouterai ce que je dirai, mais ce que Dieu dira au dedans de moi. Il ne fait pas attention s'il est nu ou habillé. Adam avant son péché était nu, et il ne le savait pas, parce qu'il était revêtu de la justice; mais après son péché, il vit qu'il était nu, et il se couvrit. Noë était nu sans en rougir, parce qu'il était plein d'une joie et d'une allégresse spirituelle; et son fils qui se moqua de lui à cause de sa nudité demeure couvert d'un opprobre et d'une honte éternelle.

11. Joseph au contraire pour ne pas se mettre dans une honteuse nudité laissa son manteau et s'ensuit nu. Qui des deux mérite donc de rougir ? Est-ce la femme de Putiphar qui a retenu l'habit de Joseph, ou Joseph qui s'est dépouillé de son propre habit ?

13. Mais afin de montrera avec plus d'évidence que les prophètes ne jettent pas les yeux sur leurs personnes, ni sur ce qui est à leurs pieds et qu'ils ne voient que les choses célestes. Saint Etienne était lapidé; et il voyait les cieux ouverts et Jésus debout à la droite de Dieu. C'est pourquoi il ne sentait point les coups de pierres, ni la douleur des blessures qu'il recevait, ayant les yeux fixés sur Jésus Christ, et n'étant attaché qu'à lui. Ainsi Isaïe ne voyait pas qu'il était nu, mais il se regardait comme l'organe du saint Esprit, pour ne dire que les paroles que Dieu lui mettait dans la bouche.

14. Supposons pourtant qu'il se soit aperçu de sa nudité, pouvait-il se dispenser de faire ce que Dieu lui commandait ? Pouvait-il croire honteux ce que le Seigneur lui ordonnait ? Sara pour avoir ri fut reprise de son incrédulité. Abraham qui avait fait la même chose est comblé de louanges parce qu'il ne douta pas de l'accomplissement de la parole de Dieu, et il reçoit une très

grande récompense ayant crû que par son ordre on peut même commettre avec piété un parricide.

15. Qu'avait donc le prophète qui dût le faire rougir dans une rencontre où il faisait une chose, et il en figurait une autre. Les juifs étant abandonnés de Dieu à cause de leurs crimes avaient commencé à être opprimés par leurs ennemis, et au lieu de revenir au véritable culte, selon que leur devoir et leurs propres intérêts les y engageaient, ils voulaient faire alliance avec les Egyptiens et les porter à les secourir contre les Assyriens. Le Seigneur irrité de leur démarche montra combien était vaine leur espérance, puisqu'ils s'imaginaient pouvoir par un péché beaucoup plus grand, calmer la vengeance divine, et que ceux dans le secours desquels ils avaient mis leur confiance devaient être vaincus. Voilà quel est le sens historique.

16. Et voici la figure. Celui-là met sa confiance dans les Egyptiens, qui se livre à l'intempérance, qui s'abandonne à l'impureté. Or personne n'est sujet à ces vices, que celui qui transgresse les commandements du véritable Dieu. Car d'abord que quelqu'un s'adonne à la débauche, il commence à s'écarter de la véritable foi. Ainsi il commet deux grands crimes. Il profane la chair par d'infâmes voluptés. Il tombe dans un sacrilège dérèglement d'esprit. Celui donc qui n'obéit pas au Seigneur son Dieu se plonge dans l'intempérance et l'impureté, passions brutales du corps; et quand il s'est une fois jette et précipité dans cet abîme de boue, il est bientôt enveloppé dans les pièges de l'impiété. Car *le peuple*, dit l'Écriture, *s'assit pour manger et pour boire*, (Ex 32,6) et il demanda qu'on lui fit des dieux. Par là le Seigneur nous enseigne que celui qui souille son âme par ces deux horribles péchés, se dépouille non d'un vêtement de laine, mais de l'habit précieux de la vertu; habit qui n'est pas pour le temps mais pour l'éternité. Adieu, aimez-moi, parce que je vous aime.

## LETRE 59

Ecrit l'an 393

*Après avoir appris à Sévère que le prêtre Jacques étant venu de la Perse, s'est choisi un lieu de retraite dans la Campanie, il loue la tranquillité et le repos qu'on goûte dans cette contrée, en lui opposant le bruit et le tumulte qui règnent à Milan.*

Ambroise à l'évêque Sévère.

1. Jacques notre frère et notre collègue dans le sacerdoce, est venu de l'extrémité du Golfe persique, et a choisi pour le lieu de sa retraite et de son repos les bords de la mer, et les contrées charmantes de la Campanie où vous habitez. Vous voyez en quel lieu il a espéré trouver un asile qui le mit en sûreté, et qui fut à couvert des tempêtes de ce monde, afin d'y passer après de longs et pénibles travaux le reste de sa vie.

2. Car les bords de votre mer étant éloignés non seulement de tout danger, mais aussi de toute sorte de bruit, répandent la tranquillité dans les sens, et font passer l'âme de ces cruelles et terribles inquiétudes qui tourmentent les gens du monde à un honnête repos; de sorte que ce qui est commun à tous, et que David applique à l'Eglise semble vous convenir spécialement. *Dieu l'a fondée au dessus des mers, et établie au-dessus des fleuves.* En effet étant à couvert des incursions des barbares et des calamités de la guerre, on porte un esprit libre à la prière, on sert Dieu avec ferveur, on s'occupe de ce qui regarde le Seigneur, et l'on tâche de conserver tout ce qui nous procure la paix et la tranquillité.

3. Nous au contraire exposés aux attaques des Barbares et aux orages inséparables de la guerre, nous sommes comme au milieu de la mer, agités de toute forte d'inquiétude, et parmi tant de peines et de dangers, nous courons encore un plus terrible danger; c'est de perdre la vie éternelle. Aussi il semble que c'est de nous que le Prophète a parlé. *J'ai vu, dit-il, les tentes des Ethiopiens parmi nos travaux.* (Hab 3)

4. En effet dans les ténèbres de ce monde sous lesquelles la vérité de notre perfection future est enveloppée, j'ai déjà passé cinquante-trois ans, et renfermé dans ce corps où je pousse depuis longtemps les gémissements les plus profonds, comment ne logerais-je pas dans les tentes des Ethiopiens, et n'habiterais-je pas avec les citoyens de Madian ? qui sentant leur conscience chargée d'oeuvres ténèbres craignent d'être jugés même par un homme mortel, au lieu que *l'homme spirituel juge de tout, et n'est jugé de personne.* Adieu mon frère, aimez-moi comme vous faites, parce que je vous aime.